

**Université de Montréal**

**Sociologie du dandysme :  
biographie sociologique de Stefan Zweig**

**par Francis Douville Vigeant**

**Département de Sociologie  
Faculté des Arts et des Sciences**

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures en vue de  
l'obtention du grade de maître *ès* sciences et arts

juillet 2016

©Francis Douville Vigeant, 2016

## **IDENTIFICATION DU JURY**

**UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL**

Faculté des arts et sciences

Ce mémoire intitulé :

**Sociologie du dandysme : biographie sociologique de Stefan Zweig**

présenté par : Francis Douville Vigeant

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Christopher McAll  
président-rapporteur

Barbara Thériault  
directrice de recherche

Barbara Agnese  
membre du jury

## RÉSUMÉ

L'Empire austro-hongrois (1867-1918) est l'un des derniers empires d'Europe à s'être effondré avec la fin de la Première Guerre mondiale. Cas particulièrement en accord avec les conditions internes de la politique et de l'économie austro-hongroise, l'apparition du phénomène social du dandysme à Vienne au début du XX<sup>e</sup> siècle est le centre de ce travail de mémoire. La figure sociale du dandy, remarquablement moderne, est étudiée en suivant la conceptualisation idéal-typique, héritage de Max Weber. En suivant les écrits sociologiques de Karl Marx, Max Weber et Robert Michels, le portrait typique des quatre figures socio-économiques que sont tour à tour la figure du bourgeois, du prolétaire, du bohème et de l'aristocrate, permettent, dans une première partie du mémoire (chapitre deux), de délinéer conceptuellement la figure du dandy. Une fois cet outil forgé, il est possible d'y comparer la réalité viennoise, avec le cas de Stefan Zweig, pour en montrer les particularités.

L'apparition du dandy à la fin de la monarchie des Habsbourg n'est pas étrangère à plusieurs conditions externes que portent en soi cette première partie du XX<sup>e</sup> siècle, marquée notamment par le nationalisme et la Première Guerre mondiale. Les conditions économiques que permettent aussi l'expression littéraire et journalistique témoigne de cette phénoménalisation sociale à laquelle participe le dandy et sont discutées dans la deuxième partie du mémoire (chapitre trois). En basant cette étude sur le phénomène du dandy, le présent travail s'emploie à appréhender ce phénomène au travers d'une biographie sociologique de l'écrivain et poète Stefan Zweig. Au cours des chapitres quatre et cinq, la mise en relief de la biographie de Stefan Zweig rencontrera son écho social, entre l'étude de l'homme, de l'œuvre, de la vie et des différentes caractéristiques propres au dandy. Enfin, il sera présenté au cinquième chapitre, l'influence de l'esthétique et de la philosophie sur la conduite de vie du dandy, guidé notamment par la philosophie de Friedrich Nietzsche, et l'importance des valeurs du pacifisme et du cosmopolitisme, sous l'influence de la religion juive. En conclusion, je reviens sur l'idéal-type du dandy et m'interroge son utilité pour appréhender des phénomènes contemporains.

**Mots-clefs** : Dandy, Stefan Zweig (1881-1942), Idéal-type, Max Weber, conduite de vie, esthétique, Vienne, Habsbourg, Empire Austro-Hongrois

## ABSTRACT

The Austro-Hungarian Empire (1867-1918) is one of the last European Empire to collapse with the end of World War One. Tightly linked with internal conditions such as Austro-Hungarian politics and economics, the central theme of this work concerns the emergence of the social phenomenon of dandysm in Vienna at the beginning of the XX<sup>th</sup> century. Remarkably modern, the social figure of the dandy is studied following the ideal-typical method, a legacy of Max Weber. Following the sociological writings of Karl Marx, Max Weber, and Robert Michels, the typical portrait of the four socio-economic figures such as the bourgeois, the proletarian, the bohemian and the aristocrat allows, in the first part of the thesis (chapter two), to show the features and to conceptually delineate the figure of the dandy. Once this portrait is forged, it is possible to compare the Viennese reality with the case of the poet Stefan Zweig.

The appearance of the dandy, at the end of the Habsburg monarchy, is not alien to many external conditions that are themselves particularly linked to this first part of the XX<sup>th</sup> century, marked notably by nationalism and World War I. Discussed in the second part of the thesis (chapter three), the economic conditions, that are expressed with either literature or journalism, reflect this social phenomenalization in which the dandy takes part.

The study of the social appearance of the dandy being at the very center of this study, the present thesis seeks to understand this phenomenon through a sociological biography of the writer and poet Stefan Zweig. In the fourth and fifth chapter, highlights of his biography meet its social resonance with dandysm through the man himself, his work, his life and the way he lived it. Finally, the influence of aesthetics and philosophy on dandy's life, especially following Friedrich Nietzsche's very own word and ideas, will be presented as well as the importance of values of pacifism and cosmopolitanism, as influences of Jewish religion. In conclusion, I return to the ideal-type of dandy by questioning its usefulness in understanding contemporary phenomena.

**Keywords** : Dandy, Stefan Zweig (1881-1942), Ideal type, Max Weber, Aesthetics, Vienna, Habsburg, Austrian-Hungarian Empire

## ZUSAMMENFASSUNG

Die Österreichisch-Ungarische Monarchie (1867-1918) war eines der letzten europäischen Reiche, welches mit dem Ende des Ersten Weltkrieges kollabierte. Eng verbunden mit wirtschaftlichen und politischen Bedingungen des k.u.k. Österreichs, handelt das zentrale Thema dieser Arbeit von der Entstehung der sozialen Phänomene rund um den Dandyismus in Wien zu Beginn des zwanzigsten Jahrhunderts. Die soziale Figur des Dandy wird nach dem idealtypischen Konzept Max Webers untersucht. Anlehnend an die soziologischen Schriften von Karl Marx, Max Weber und Robert Michels, dem typischen Porträt der vier sozioökonomischen Zahlen, wie der Bürger, der Proletarier, die Boheme und der Aristokrat gestatten, dass im ersten Teil der Abschlussarbeit (Kapitel zwei) die Figur des Dandys konzeptionell beschrieben wird. Auf dieses Porträt aufbauend wird es möglich, die herausgearbeiteten Merkmale mit der Wiener Realität zu vergleichen. Die Texte des Dichters Stefan Zweig geben dazu genug Material. Das Aussehen des Dandys am Ende der Habsburgermonarchie ist passend zu vielen äußeren Bedingungen, die besonders mit dem ersten Teil des zwanzigsten Jahrhunderts verbunden sind. Speziell werden diese vom Nationalismus und dem Ersten Weltkrieg beeinflusst. Im zweiten Teil der Abschlussarbeit (Kapitel drei) werden die wirtschaftlichen Bedingungen, die entweder mit Literatur oder Journalismus zum Ausdruck kommen, und die die soziale *phenomenalization* vom Dandy widerspiegeln, beleuchtet. Die Untersuchung der sozialen Erscheinung des Dandy dient als Basis dieser Studie. Die vorliegende Arbeit versucht, das Phänomen des Dandyismus durch eine soziologische Biographie des Schriftstellers und Dramatikers Stefan Zweig zu verstehen. In den Kapiteln vier und fünf treffen die Höhepunkte seiner Biographie die gesellschaftliche Resonanz des Dandyismus auf den Mensch selbst, seine Arbeit, sein Leben und seine Lebensart. Schlussendlich wird der Einfluss von Ästhetik und Philosophie auf das Leben eines Dandy vor allem nach den Worten und Ideen von Friedrich Nietzsche präsentiert, sowie die Bedeutung der Werte des Pazifismus und Kosmopolitismus, als auch Einflüsse der jüdischen Religion. Ich kehre zum Idealtyp des Dandys zurück, indem ich seine Nützlichkeit in gegenwärtigen Phänomenen in Frage stelle.

**Schlagwörter** : Dandy, Stefan Zweig (1881-1942), Idealtypus, Max Weber, Ästhetik, Wien, Habsburger Haus, Österreichische-ungarische Monarchie

## TABLE DES MATIÈRES

Liste des illustrations.....	VI
Liste des sigles et des abbréviations .....	VII
Dédicace .....	VIII
Remerciements.....	IX
Chapitre I. Introduction .....	3
1. Sur l'actualité ancienne...	3
2. ...d'où, chose remarquable, tout s'ensuit...	5
Interstice premier : Qui fut Stefan Zweig? Portrait d'un portraitiste	7
Chapitre II. La bouquinerie du savoir : cadre conceptuel .....	11
1. Vers la construction d'un idéal-type du dandy	13
1.1 <i>Le bourgeois...</i>	14
1.2 <i>... et le prolétaire</i>	15
1.2.1 <i>Retour sur le bourgeois</i>	16
1.3 <i>Le bohème</i>	19
1.4 <i>L'aristocrate ou le noble</i>	23
1.5 <i>L'émergence du dandy : idéal-type et problématisation</i>	27
1.5.1 <i>Urbanisation, démocratisation, éducation</i>	30
Chapitre III. Digression volontaire sur le dandysme .....	32
1. Des dandysmes à l'époque moderne : revue de la littérature	32
2. Sur la biographie sociologique	34
3. Corpus	37
Chapitre IV. Aventure dandyesque à Vienne .....	41
1. Naissance dans la bourgeoisie juive de la capitale impériale	42
1.1. <i>La complexité du cas juif viennois et ses liens avec la bourgeoisie</i>	44
Interstice deuxième : L'Autriche – de Metternich à François-Joseph Ier	47
2. Lehrjahre et Wanderjahre, ou quand le bourgeois s'immisce dans les cercles bohèmes	49
2.1 <i>La bohème libre dans un Berlin en plein essor ou les échanges étudiants au siècle dernier</i>	51

2.2 <i>Bohème à Paris : « Strollers on the boulevard »</i>	56
3. Sur le chemin qui le ramène vers lui : Zweig, écrivain bourgeois	62
3.1 <i>Miroir, miroir, dites-moi qui est le plus beau : porter son statut comme un habit</i>	62
3.2 <i>La culture de la maison de café ou l'origine du Wiener Mélange</i>	64
3.3 <i>L'activité littéraire</i>	66
Chapitre V. La vie du dandy : faire de soi un monument.....	71
1. La vie en tant qu'œuvre d'art	72
1.1 <i>L'esthétisme d'une vie nouvelle</i>	73
2. Imaginaire politique et domaine linguistique	78
2.1 <i>Rapport à l'ethnicité chez le dandy viennois</i>	82
2.2 <i>Judaïsme et cosmopolitisme : moins qu'une simple affinité élective?</i>	83
Chapitre VI. Considérations conclusives .....	86
1. Le dandy viennois	88
2. Le dandy, figure contemporaine?	90
Bibliographie .....	92
Annexe 1. Photographies d'écrivains en uniformes et habits .....	95

**LISTE DES ILLUSTRATIONS**

Image 01. Stefan Zweig et son frère Alfred Zweig en 1900, âgé de 20 ans.	6
Image 02. Stefan Zweig, vers 1920; à l'aube de la quarantaine.	7
Image 03. Stefan Zweig et Joseph Roth, à Ostende, Belgique, en 1938.	68

## **LISTE DES SIGLES ET DES ABBRÉVIATIONS**

N.F.P. / NFP

Neue Freie Presse

**DÉDICACE**

*À mes parents*

## REMERCIEMENTS

Le regard porté sur ces deux dernières années fait affluer en moi plusieurs émotions et pensées, je tâcherai donc ici de faire le point, tranquillement et clairement.

Je désire remercier tous ces gens qui font partie de mon imaginaire, toutes ces personnes qui sans le savoir, ont allumé en moi une étincelle d'inspiration, que je garde toujours avec moi. Un mot, un sourire, un geste, une discussion, une œuvre, une idée; à tous ces *amours imaginaires*, merci.

À tous ceux qui m'ont épaulé dans mon parcours pas toujours facile, à ceux sur qui je pouvais compter, ici comme ailleurs, alors que je me sentais constamment pris dans ce maelström d'émotions, de sensations, d'obligations, de date limite, de gestion de mon temps et d'organisation. À ce cercle limité de précieux amis qui, au-delà des attentes, s'est avéré un des piliers sur lesquels je pouvais m'appuyer pour sortir ma tête de l'eau, l'instant d'un moment, et tenter de respirer à nouveau. À ces tapes dans le dos, alors que la vie m'en servait au visage, merci. À ces moments de grande douceur, dont mon âme a ressenti le besoin plus que jamais pendant ces années universitaires, je vous remercie.

À mes parents, qui, même s'ils n'étaient plus trop certains par moments de ce que je faisais, m'ont laissé libre de voler de mes propres ailes, en m'entourant du meilleur de ce qu'ils pouvaient me donner, de leur amour et de leur inconditionnelle confiance, je ne vous en saurais jamais assez reconnaissant. Merci.

Enfin, je remercie le Centre canadien d'études allemandes et européennes qui m'a permis de mener cette recherche à terme et de m'expatrier à plusieurs occasions dans les vieux pays, faire l'expérience de la vie dans un cadre académique, grâce au soutien financier.

Ces remerciements seraient vains sans mentionner le travail exceptionnel de madame Barbara Thériault. Il y a peu d'évènements qui peuvent se targuer d'avoir joué un rôle aussi capital dans mon cheminement académique, et surtout dans ma vie personnelle, que celui d'avoir rencontré Barbara, alors, qu'étudiant au baccalauréat en science politique en escapade au Département de sociologie, j'ai fait la rencontre de celle qui allait devenir ma directrice de recherche dans cette longue aventure de maîtrise. Barbara, t'érigeassé-je un monument à mon tour que ce ne serait pas assez suffisant pour te faire part de toute mon admiration et de l'estime que je voue à toi et à ton travail, *noch einmal und noch unzählige Male, vielen, vielen Dank*.

**Sociologie du dandysme :  
biographie sociologique de Stefan Zweig**

« En maintenant la beauté, nous préparons ce jour de renaissance où la civilisation mettra au centre de sa réflexion, loin des principes formels et des valeurs dégradées de l'histoire, cette vertu vivante qui fonde la commune dignité du monde et de l'homme, et que nous avons maintenant à définir en face d'un monde qui l'insulte »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Albert CAMUS, *L'homme révolté*, Paris : Gallimard, 1951, p.345.

## CHAPITRE I. INTRODUCTION

« Il résulte de ce que je viens d'exposer, que nous ne pouvons plus jouir de la liberté des anciens, qui se composait de la participation active et constante au pouvoir collectif. Notre liberté, à nous, doit se composer de la jouissance paisible de l'indépendance privée »<sup>2</sup>

« Les problèmes les plus graves de la vie moderne viennent de ce que l'individu désire se préserver une existence autonome et personnelle contre l'emprise de la société, de l'héritage historique, de la culture et de la technique extérieures ; c'est le dernier stade atteint par la lutte contre la nature que l'homme primitif doit mener pour survivre »<sup>3</sup>

### 1. Sur l'actualité ancienne...

La nostalgie mélancolique d'un temps passé et meilleur, l'espoir et les croyances en un demain prometteur, d'un futur de bon augure, l'indétermination et l'incertitude du jour présent sont toutes des conceptions que l'homme moderne nourrit quotidiennement. S'il vit dans un monde séculier, profane voire désenchanté, où l'existence d'un Dieu est réfutée, le sujet moderne l'est particulièrement — moderne — parce qu'il est le propre sujet de sa subjectivité<sup>4</sup>. Pour compléter son « Dieu est mort! », Nietzsche soutient dans la même citation que le cœur du problème du modernisme et de la crise de la modernité est que « nous l'avons tué! »<sup>5</sup>. Ce « nous », c'est l'homme moderne, l'individu auteur de son propre devenir. Pour une des première fois de l'histoire, l'individu possède une certaine liberté subjective. Si l'on suit Karl Marx et Friedrich Nietzsche, la Révolution française n'a de révolutionnaire que le rôle qu'elle a joué dans l'émancipation de l'individu de ses lourdes chaînes de sujet d'un monarque particulier<sup>6-7-8</sup>. D'un point de vue politique, elle a initié le retour aux assemblées populaires — républicaines — en

<sup>2</sup> Benjamin CONSTANT, *De la liberté des anciens comparée à celle des modernes*, Paris : Mille et une nuits, 2010 [1819], p.15.

<sup>3</sup> Georg SIMMEL, *Les grandes villes et l'esprit*, Paris : Cahiers de L'Herne, 2007 [1902], p.7.

<sup>4</sup> Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris : Plon, 1964 [1904-1905].

<sup>5</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*, Paris : Flammarion, 2007 [1882], p.192-193.

<sup>6</sup> Se référer à Hannah ARENDT, *On Revolution*, New York : Penguin Press, 1977 [1963], p.11-48.

<sup>7</sup> NIETZSCHE, op. cit.

<sup>8</sup> Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Manifeste du parti communiste*, Paris: Flammarion, 1998 [1848].

tant qu'exercice du pouvoir exécutif sur ces mêmes individus : le démocrate verra cela d'un bon œil et militera dès 1789 afin de faire respecter les droits de l'humanité envers chacun alors que le cynique n'y verra qu'un remplacement structurel de l'organe de domination. Ces questions politiques furent, sont et resteront d'intérêts collectifs tant et aussi longtemps que la chose publique, la *res publica*, sera disputée à même le corps social *pour* et *par* ce dernier. À cette conception du politique repose la prémisse intrinsèque que cette chose publique, nommément la république, la démocratie, est l'affaire de tous et que de chacun et de chacune émane cette volonté, ou possibilité, publique de penser le politique ensemble, de le protéger, d'en débattre et d'agir en conséquence en vertu de l'occasion historiquement extraordinaire et si chèrement payée que l'époque moderne autorise et s'attribue en exclusivité. Ce monde, qui se démocratise à une vitesse exponentielle au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, fut le berceau social de ce que je présenterai plus loin sous le terme de l'individu dandy, qui, pour l'instant, ne ressemble qu'à une idée planante au-dessus de la foule chaotique prenant à peine conscience de son existence en tant que masse d'individus indépendants et bigarrés. La révolution (démocratique) établit le monde dans lequel vit le dandy : en effet, en étant à la croisée des chemins entre l'intellectuel, le bourgeois, le prolétaire et l'homme politique, je vois dans le dandy un individu libre, libéré, maître de son avenir et tentant à sa manière de prendre un rôle politique selon ce que lui permet son statut social.

Discours classique sur le rôle de l'intellectuel dans la cité — de Platon à Marx, en passant par Augustin ou Machiavel, la relation liant à la fois l'intellectuel, marginal dans le cas du dandy, et la société dans laquelle il vit est des plus intéressante lorsque l'on s'appuie sur la réalité viennoise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. L'Europe est en pleine expansion, les différents pays sont touchés par des révolutions industrielles, des combats politiques et guerriers, que ce soit la France, l'Allemagne, l'Italie, la Russie, l'Angleterre ou l'Espagne, ailleurs encore, une translation majeure s'opère sur l'existence humaine, qui n'est pas encore pour le moment, définissable ou encore appréhendable si, la volonté le permettant, l'on ne s'abandonne pas

---

<sup>9</sup> Se référer à l'œuvre de Jacques CELS, *Stefan Zweig, un écrivain dans la cité*, Paris : La renaissance du livre, 2003.

complètement pour suivre les chemins les moins empruntés; quitter la sphère du commun et tenter d’embrasser la naissance de la modernité par les figures marginales.

## 2. ...d’où, chose remarquable, *tout s’ensuit...*

L’histoire de la modernité n’est pas étrangère à l’avènement du capitalisme comme système économique régissant l’interaction des sociétés et des individus. Que l’on considère le capitalisme à la fois comme moteur de développement ou comme un prisme venant interférer sur le propre de l’essence humaine, il n’en reste pas moins qu’avec son établissement structurel en Occident, le développement subjectif des individus fut très diversifié. Modernité et économie seraient donc liées. L’historien français Fernand Braudel est probablement un de ceux pour qui la compréhension des divers mécanismes de la modernisation et de l’évolution humaine est la mieux établie; sa notion du temps et des durées rend intelligibles et tangibles les changements sociaux au travers des différentes époques<sup>10</sup>. Le sociologue allemand Max Weber voit se développer à même une éthique religieuse du travail les bases nécessaires à l’application d’un comportement économique qui serait l’élément crucial dans l’implantation du système capitaliste en tant que structure sociale et politique<sup>11</sup>. Le propre du fait économique joue lui aussi un rôle dans l’apparition du dandy. Si pour Marx, qui élabore sa théorie du matérialisme historique en opposant continuellement au travers de l’histoire deux personnages, soit le bourgeois et le prolétaire, d’autres aspects, comme le rôle de la ville — ou la métropole [*Großstadt*] — sont également déterminants dans la venue au monde du dandysme.

Vous aurez compris que ce qui retiendra l’attention dans cette étude du phénomène de la *fin-de-siècle* à Vienne est la figure du dandy. Tout au long de ce travail, je parcourrai les différentes étapes qui m’ont amené à centrer mon travail sur ce personnage social singulier du dandy. En matière de définitions conceptuelles, le travail sera d’une part de délinéer un idéal-type du dandy, basé sur un personnage. Plus précisément, je m’intéresse à la forme du dandy que l’on a pu rencontrer à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle à Vienne. Pourquoi Vienne et non pas

---

<sup>10</sup> Ibid.

<sup>11</sup> WEBER, op. cit., p.81-104 et aussi Max WEBER, *Le savant et le politique*, Paris : La Découverte/Poche, 2003 [1917/1919], p.108.

Londres ou Paris, qui sont les deux lieux traditionnels de l'apparition du dandy? Encore, d'un point de vue sociologique, l'importance du dandy s'étend au-delà de son appartenance à une ville quelconque : somme agrégée de plusieurs traits caractéristiques typiques, de plusieurs valeurs transcendant les époques, l'apparition du dandy à l'époque moderne ouvre la voie à une libération des cadres économiques dans la détermination individuelle par une juxtaposition artistique d'une éthique de vie axée sur l'esthétique et la philosophie.

Si je propose cette tâche, c'est d'abord dans l'influence que j'ai remarquée dans la vie et l'activité littéraire et artistique de la ville de Vienne pour cette époque, notamment dans la vie de cet auteur émérite qui est Stefan Zweig. Cette sociologie du dandysme aura pour figure première cet homme de lettres. Auteur de la dernière période de l'Empire des Habsbourg, le poète fut, dans ses primes années de formation, alors que le mouvement littéraire en pleine expansion, le mouvement de la *Jung Wien* prédominait, un avant-gardiste, une extériorisation sociale de cette pulsion interne que je rattache à l'ethos du dandysme dont il s'agira de tracer les contours, et qui permettra de comprendre comment ce phénomène put être possible à cette époque, quelles ont été les conditions externes et internes qui ont permis l'individu dandy d'éclorre socialement. En s'intéressant à l'articulation habsbourgeoise du dandysme, il est permis, c'est ce que nous verrons, de se questionner sur la possibilité d'un nouveau dandysme de se manifester de nos jours.

Le mode de vie de Stefan Zweig est intrinsèquement lié à sa situation familiale d'une part et sociale d'autre part : les observations que je porte en tant que chercheur à cet homme résultent donc des questionnements initiaux quant à la possibilité et à la (re)production d'un individu de la trempe à Stefan Zweig. S'agit-il d'un pur produit de sa société austro-hongroise ou viennoise, ou encore, un produit typiquement familial, qui pourrait se reproduire aussi bien ailleurs, c'est-à-dire dans une autre famille ayant des caractéristiques semblables? Et serait-ce possible dans une tout autre période? Les deux guerres mondiales ont-elles joué un rôle formateur dans l'individu Zweig et quelles traces les expériences du monde extérieur ont-elles laissées dans l'œuvre de ce dernier? À toutes ces questions, s'ajoutent aussi celles qui impliquent beaucoup plus pour le domaine de la sociologie en soit : comment maintenant faire une sociologie du dandysme à partir d'un homme-personnage. Je discuterai dans le troisième chapitre de l'importance en sociologie

de la biographie sociologique. En plus de devoir (re)situer le dandy dans le temps et dans l'espace, il faudra délimiter les interprétations et les définitions de ce qui est généralement accepté dans les écritures sur le sujet et de ce que j'entends moi-même par dandy. Avant tout, s'autoriser à écrire une biographie sociologique à partir d'un individu, nécessite intrinsèquement de présenter, un tant soit peu, ledit personnage<sup>12</sup>.

### Interstice premier : Qui fut Stefan Zweig? Portrait d'un portraitiste

Zweig, qui naquit dans la capitale de l'Empire austro-hongrois en novembre 1881, est décédé au Brésil en février 1942. Traditionnel, n'est-ce pas, de commencer par les années de vie et de mort lorsque l'on introduit un individu? Élevés dans une famille de la haute bourgeoisie autrichienne, Zweig et son frère, ils ne sont que deux enfants, ne manquèrent de rien : le père Zweig, Moritz, né en Bohême, a immigré à Vienne par affaires plus tard dans sa vie. Il travaillait dans le domaine du textile et acquies petit à petit, une des plus grosses fortunes de l'Empire. Marié à une germano-italienne du nom d'Ida Brettauer, dont la famille a œuvré dans le secteur bancaire, il est hors de tout doute que la famille de Moritz Zweig fit partie de cette caste privilégiée de la haute bourgeoisie autrichienne. La famille est de confession juive, mais non pratiquante; bien que le jeune Stefan ait fait sa Bar Mitzvah par exemple.

Très jeune, il s'intéresse à la littérature, au théâtre surtout, et collectionne les autographes de ses idoles. Avec ses copains de lycée, dont Ernst Benedikt, il développe sa passion pour les lettres et commence très tôt à écrire. Le développement du goût littéraire de Zweig est influencé par l'émergence du mouvement *Jung Wien*, dans les années 1890, dont Arthur Schnitzler et Hermann Bahr sont les têtes d'affiche, mais aussi par la précocité d'un jeune Hugo von



Image 01. Stefan Zweig et son frère Alfred Zweig en 1900, âgé de 20 ans.

<sup>12</sup> Donald PRATER, *European of Yesterday : A Biography of Stefan Zweig*, Oxford : Clarendon Press, 1972.

Hofmannstahl<sup>13</sup>. Zweig parcourt l'Europe avec ses parents lors des vacances estivales, notamment en bord de mer en Belgique près d'Ostende, et en 1901-1902, quitte pour Berlin pour un semestre à l'étranger, où il n'a aucune envie de fréquenter l'université. La capitale allemande, en pleine effervescence, est une plaque tournante culturelle pour le monde germanophone à l'époque et le jeune Zweig assiste à ce bouillonnement intellectuel. Il rentrera ensuite à Vienne avec un diplôme de doctorat en philosophie, alors qu'il s'était intéressé à la philosophie d'Hippolyte Taine. Il publie dès 1902 son premier recueil de poèmes, *Silberne Saiten*. Sa carrière littéraire prend son envol lorsqu'il publie son premier feuilleton dans un grand journal viennois *Die Neue Freie Presse (NFP)*. C'est le journal de la bourgeoisie, c'est celui que lit son père et ses semblables, « le journal de référence des élites viennoises, au centre de la vie politique, économique et culturelle de la capitale »<sup>14</sup>; c'est aussi le père de son ami Ernst Benedikt, Moritz Benedikt qui en est le rédacteur en chef. Ce dernier est impressionné par l'écriture de Zweig, et le met en contact avec le directeur de la section des feuilletons, nul autre que Theodor Herzl<sup>15</sup>, le



Image 02. Stefan Zweig, vers 1920; à l'aube de la quarantaine.

maître à penser du mouvement sioniste. De fil en aiguille le jeune Zweig publie dans la section feuilleton de la *N.F.P.*, reçoit l'approbation paternelle tant recherchée — il faut dire qu'au refus de son fils de continuer dans le textile comme le patriarche, Moritz Zweig fut des plus choqué de savoir son fils

en quête d'une vie où l'activité littéraire et intellectuelle était l'objectif — et gagne une certaine renommée dans le monde littéraire viennois. Polyglotte dès son jeune âge, traducteur entre autres, avant Walter Benjamin de Baudelaire, du poète belge Émile Verhaeren, Zweig agit

<sup>13</sup> Arthur Schnitzler (1862-1931), médecin, puis poète et dramaturge viennois.

Hermann Bahr (1863-1934), écrivain et dramaturge viennois.

Hugo von Hofmannstahl (1874-1929), poète, romancier et dramaturge viennois, jeune prodige découvert par Hermann Bahr et qui connut un succès immense alors qu'il n'était encore âgé que de dix-sept ans.

<sup>14</sup> Jacques LE RIDER, 2011, « Les juifs viennois (1867-1914) », *Austriaca* 73 (décembre) : p.239.

<sup>15</sup> Theodor Herzl (1860-1904), journaliste, essayiste, sioniste.

comme intermédiaire culturel en Europe<sup>16</sup>, notamment entre les mondes francophone et germanophone<sup>17</sup>.

Il voyage à travers l'Europe, l'Asie, les Amériques. Puis, vient la Première Guerre mondiale. Il est enrôlé au sein du Ministère des Archives et agit à titre de reporter. Humaniste, la guerre est pour lui une épreuve dont il ne peut être consolé. Il rédige son œuvre pacifiste monumentale, *Jérémie* et fait partie du cercle d'individus regroupés autour de Romain Rolland<sup>18</sup>. Dans la période d'entre-deux-guerres, il atteint la popularité avec l'aide de ses multiples écrits à tendance historique, que ce soit par la biographie ou par la miniature historique. Zweig se gagne un lectorat tant dans le monde germanophone qu'au-delà de ses frontières par le truchement de ses multiples traductions<sup>19</sup>. Il crée des liens partout où il passe et, ainsi, se facilite la tâche lorsqu'il est invité dans différentes villes. Il se marie une première fois avec Friderike Maria von Winternitz<sup>20</sup>, en 1920, de laquelle il ne laissera aucune postérité<sup>21</sup>.

Toutefois, cette popularité n'a d'autres synonymes pour lui qu'entravement à sa vie privée et ne peut plus écrire autant qu'avant cet accès soudain. Germanophone et juif d'Autriche, son monde s'écroule lorsque de l'autre côté de la frontière nord, en Allemagne, le parti national-socialiste devient largement représenté au Parlement dès 1930 et capturera le gouvernement en 1933. Zweig quittera l'Autriche en 1934. En 1938, sa rupture avec Friderike et l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne nazie scellent son issu alors qu'il est désormais *persona non grata* dans son propre pays, dans sa propre ville. S'ensuivra alors une vie d'errance et d'exil, où de Vienne il

<sup>16</sup> Se référer à Barbara Thériault et Sirma Bilge, 2010, « Présentation : des passeurs aux frontières », *Sociologie et sociétés* 42 (1), p.9-15.

<sup>17</sup> Biruta CAP, 1973, « Stefan Zweig as Agent of Exchange between French and German Literature », *Comparative Literature Studies* 10 (3) : 252-262.

<sup>18</sup> Romain Rolland (1866-1944), écrivain français pacifiste.

<sup>19</sup> À cette époque par exemple, son recueil de miniature historique *Die Sternstunden der Menschheit* était lu dans la plupart des écoles d'Allemagne et d'Autriche, et atteint rapidement le tirage de 250 000 exemplaires chez la Inselbücherei de Leipzig. ZWEIG, *Le monde d'hier*, p.373.

<sup>20</sup> Friederike Maria von Winternitz, née Burger (1882-1971), avait déjà été mariée, depuis 1906, à Felix Edler von Winternitz, duquel elle demanda le divorce en 1914 et mère de deux enfants (Alice Elisabeth, née en 1907 et Susanna Benediktine, née en 1910) lorsque Stefan Zweig et elle se sont mariés en 1920. Sur leur riche correspondance qui s'étend sur plus de 30 années, se référer à Friderike ZWEIG et Stefan ZWEIG, *L'amour inquiet : correspondance 1912-1942*, traduction de l'allemand par Jacques Legrand, Paris : Des femmes, 1987.

<sup>21</sup> Friderike Maria ZWEIG, *Wie ich ihn erlebte*, Munich : Herbig, 1948.

ira vers Londres, Bath au Pays de Galles, puis New York avant de terminer sa route à Pétropolis, au Brésil. Il maria en secondes noces Charlotte « Lotte » Altmann<sup>22</sup>, la secrétaire que sa femme Friderike avait embauchée pour aider aux travaux de rédaction lors de leur exil anglais, en 1939, de laquelle il n'aura aucun enfant. Sa libération de ce monde pervers par le sombre désir de domination viendra le 22 février 1942 alors qu'accompagné de sa deuxième femme, elle qui était gravement malade, ils se donnèrent la mort volontairement dans leur demeure de Pétropolis, près de Rio de Janeiro, au Brésil.

Je proposerai une lecture du dandysme tel que vécu et tel qu'il s'est manifesté, notamment à Vienne autour de l'an 1900. En tentant d'abord d'éclaircir ce qu'est ce phénomène, le prochain chapitre aura pour tâche de délimiter un idéal-type du dandy en passant par quatre influences majeures, soit le bourgeois, le prolétaire, le bohème et l'aristocrate. La démonstration méthodologique de ces quatre figures sociales permettra de situer conceptuellement le dandy.

Les chapitres troisième et quatrième auront quant à eux, à gérer avec d'une part une analyse de l'individu du dandy par l'entremise de Stefan Zweig et d'autre part, avec la société du dandy telle qu'entendue et comprise pour l'époque et le temps donnés. La société du dandy telle qu'articulée est entre autres celle de sa formation sociale, de sa socialisation primaire dans sa famille, à l'école viennoise d'il y a deux siècles<sup>23</sup>, et à son accession dans la société des écrivains d'Autriche-Hongrie, puis d'Europe. Ces différents lieux de socialisation sont tous intimement liés avec la capitale de l'Empire et s'inscrivent *a contrario* des autres dandysmes apparus auparavant que ce soit à Londres ou à Paris. Cette particularité du dandysme comme expression sociale à l'intersection du monde germanophone vécue à Vienne sera au cœur de la discussion que je tiendrai dans le cinquième chapitre. En guise de conclusion, ce mémoire se terminera par une considération actuelle sur la question du dandysme et sur l'héritage du dandysme à l'époque contemporaine, en tant que questionnement sur la possibilité d'une réapparition d'un phénomène apparenté au dandysme de 1900 à l'époque contemporaine.

<sup>22</sup> Charlotte Altmann (1908-1942); elle n'avait que 31 ans lors de leur mariage, Zweig lui avait, 58 ans.

<sup>23</sup> Stefan Zweig lui-même disserte longuement sur le modèle d'éducation « au siècle dernier » comme il l'appelle dans son essai autobiographique *Le monde d'hier*; comme quoi l'influence du système d'éducation et des valeurs transmises par celle-ci, puisque c'est bel et bien le but de l'éducation sociale, jouent un rôle central dans le développement du dandy.

## CHAPITRE II. LA BOUQUINERIE DU SAVOIR : CADRE CONCEPTUEL

Philatéliste affirmé et collectionneur d'autographes sur de menus bouts de papiers de ses idoles du Burgtheater dans sa jeunesse, cette dévotion juvénile que Zweig entretenait à cette période de sa vie s'est lentement transformée avec le temps, en la fervente accumulation de manuscrits autographiés, de pièces originales, de feuilles de musique signées, et d'autres objets de collections, jusqu'à en entretenir un petit musée personnel — sa villa du numéro 5 Kapuzinerberg de Salzbourg était meublée de la table d'écriture de nul autre que Ludwig van Beethoven<sup>24</sup>. J'aime bien m'imaginer Zweig comme ce type Mendel, dans sa nouvelle « Le bouquiniste Mendel »<sup>25</sup>. À lire le titre que je donne à ma section, je ne fais pas vraiment preuve d'originalité, mais il s'avère juste de proposer le petit musée que se constitua Zweig tout au long de sa vie de la même façon qu'il présente Jacob Mendel et son musée intellectuel. Toutefois, il y a un écart entre la bouquinerie de Mendel telle qu'imaginée par Zweig, et celle de Zweig que je tenterai de mettre en lumière dans ce chapitre. Ces deux *bouquineries* diffèrent ontologiquement et épistémologiquement. Si Jacob Mendel est ce libraire européen qui connaît le prix de chacune des éditions d'untel livre, de l'emplacement potentiel de celui-ci ou encore du dernier propriétaire et à qui il l'a vendu et pour combien dans telle ou telle foire du livre, que ce soit à Budapest ou dans un petit village de Rhénanie, il n'en reste pas moins que ce savoir est précis — trop précis peut-être — et de peu d'utilité pour quiconque ne s'intéresse pas aux livres et à la littérature. Comme ce dernier, Zweig acquiert ses collections pour la possession matérielle et le souvenir que cela lui procure. Il vit au milieu de la vie des autres, des éléments de la vie des autres, comme un amalgame de présent et de passé, de création musicale, littéraire, dramatique et poétique, dans l'espoir qu'il sera lui aussi d'autant d'influence que purent l'être les créateurs dont les objets l'entourent désormais. Cette particularité diffère des autres littéraires de l'époque, et laisse entrevoir le fondement de cette nécessité de création chez Zweig. En continuant, l'intérêt de ce savoir, raccolé à un objet ou à une connaissance mémorielle, reste limité à un type

---

<sup>24</sup> Cette table d'écriture est rendue tangible au lecteur par les seize photos inédites qui figurent dans l'œuvre biographique écrite par sa première femme Friderike Zweig. Se référer à Friderike ZWEIG, *Wie ich ihn erlebte*, München : Herbig, 1948, p.96.

<sup>25</sup> Stefan ZWEIG, *Kleine Chronik : Vier Erzählungen*, Leipzig : Insel Verlag, 1930 [1929], p.61-92.

bien précis, celui du personnage Mendel, dont la ressemblance avec l'activité extérieure de Zweig est frappante. Analyser le personnage de Zweig comme il a écrit lui-même son personnage de Mendel, ne serait pas d'utilité, mais poser Zweig comme le centre d'un phénomène social, renvoie le même objet d'études à des années-lumières de ce qu'il a fait dans sa nouvelle. Inconsciemment, sans doute, Zweig s'impose en soi comme figure du dandysme viennois tel que je la présenterai dans ce chapitre, et même, allant au-delà des limites de cette ville, comme penseur européen.

En m'intéressant à la bouquinerie du savoir, portant sur les figures de la modernité, je délimiterai dans le présent chapitre un cadre conceptuel à la même manière que l'un pourrait classer une bibliothèque. Avoir les mêmes livres devant soi et des étagères disponibles, il ne fait aucun doute que le classement où la manière de placer les livres dans ces rayons sera tout aussi différente et originale que mon modèle conceptuel. À regarder le monde au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui s'industrialise à une grande vitesse et à tracer, reprenant pour cette occasion la théorie historique d'un Braudel par exemple, je remarquerai l'importance habituelle du pouvoir politique et de la richesse<sup>26</sup>. Sur ces étagères particulières, reposent mes quatre livres; de ces quatre ouvrages initiaux, il y a celui sur la figure du bourgeois, celui sur le prolétaire, celui sur le bohème puis finalement, celui qui contient la figure de l'aristocrate. J'insiste sur l'influence de l'époque sur le choix de ces quatre livres; je n'aurais pu opter pour d'autres, l'époque antérieure à celle du dandy, celle de sa formation identitaire et sociale, est marquée crucialement par ces quatre personnages emblématiques. L'intérêt pour ces quatre figures est à la fois sociale, politique et économique. Je prends en considération et me laisse influencer par les écrits et les modèles classiques, tel que ceux des Karl Marx, de Max Weber et de Robert Michels.

Le présent chapitre sera divisé de manière conforme aux quatre livres que je viens de placer sur mes étagères : le bourgeois, le prolétaire, le bohème et l'aristocrate. À ces quatre premiers ouvrages, le cinquième, celui sur le dandy, sera le centre de ce mémoire : à la fois rattaché à ces quatre cadres conceptuels initiaux, il leur échappe aussi à la fois. De par cette ambivalence entre inclusion et exclusion à ces cadres primaires, le dandy contient en lui-même l'importance d'un tout nouveau concept.

---

<sup>26</sup> Fernand BRAUDEL, *La dynamique du capitalisme*, Paris : Arthaud, 1985.

Si pour Marx, « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes », on retient la vision dualiste du politique qui oppose les deux classes antinomiques, le bourgeois et le prolétaire<sup>27</sup>. L'opposition entre le bourgeois et le prolétaire agit comme point de départ de toutes les autres figures à venir. Déjà, je retiens de Marx ces deux premières catégories pour ma bibliothèque du savoir, sachant toutefois, *a posteriori*, que plusieurs autres philosophes et sociologues ont complété et approfondi cette théorie binomiale. De ceux-ci, je retiendrai Max Weber pour la figure du bourgeois, qui en plus d'avoir été influencé par cette opposition bipolaire, l'a reprise, un demi-siècle plus tard, et y a intégré d'autres catégories, dont celles intermédiaires sur lesquelles je baserai mon analyse ultérieurement<sup>28</sup>. Ce faisant, les différentes catégories ou classes sociales présentes à l'époque incluent aussi le bohème, dont les écrits de Robert Michels aideront à éclairer le propos et le noble ou l'aristocrate. De manière générale, ce sont les quatre portaits typiques qui préparent l'entrée en scène du dandy, à une période historique particulière et dans un contexte tout aussi singulier, soit celui de la démocratisation du mode de vie : comprendre le dandy comme produit social nécessite de s'intéresser à la société qui lui a donné naissance et a permis sa manifestation sociale.

### **1. Vers la construction d'un idéal-type du dandy**

Par pur souci de clarté, la prochaine section suivra un ordre où je présenterai les quatre différents portraits typiques. En débutant avec les écrits classiques de celui qu'on a appelé un père fondateur de la sociologie, Karl Marx, j'introduirai le portrait du bourgeois (1.1) et du prolétaire (1.2) puisque ces deux conceptions vont de pair. Avant de continuer plus loin, un retour sur le bourgeois s'imposera avec un détour par Max Weber (1.2.1). Ensuite sera tenue la discussion sur le bohème (1.3) avant de terminer cette présentation des quatre figures typique sur celle de l'aristocrate (1.4) aboutissant sur le personnage central de ce mémoire, c'est-à-dire le dandy (1.5) et les traits caractéristiques qui forment le type idéal et son contexte.

---

<sup>27</sup> MARX et ENGELS, op. cit., p.73.

<sup>28</sup> Max WEBER, *Économie et société*, Paris : Plon, 1971 [1920-21], p.309

## 1.1 Le bourgeois...

Le déterminisme social que laisse entrevoir la théorie marxiste par rapport à l'aspect économique d'une société est claire : la société moderne est le fruit de la révolution bourgeoise; les bourgeois faisant cette société à leur image. Tout compte fait, il n'apparaît pas moins indéniable que la ville, en tant qu'institution économique et sociale, joue un rôle déterminant dans la conception identitaire des individus. Un segment de l'argumentaire sera dédié plus bas spécialement à la ville. Le rôle du bourgeois dans la théorie économique de Marx est primordial : il est à la base de la *décadence* morale et idéologique de la société. En tant que possesseur — unique — des moyens de productions, il emploie, ou achète contre un salaire, la force de travail d'un ouvrier; force de laquelle sera créée la marchandise que le bourgeois vendra à profit. La plus-value créée suite à l'exploitation du bourgeois sur la main-d'œuvre qu'il emploie, influe sur la valeur réelle des marchandises et, au fil de l'accumulation et de la détérioration de la situation divergente entre bourgeois et prolétaires, en vient à créer deux classes socio-économiques antagonistes. Pour Marx, l'être est déterminée par l'avoir; il détermine la position de classe d'un individu. La situation particulière d'un homme comme Stefan Zweig, laquelle sera discutée dans les prochains chapitres, témoigne d'une incohérence et d'une non-adaptabilité de la lecture marxiste de ce type particulier. Au-delà de l'aspect économique qui caractérise cette scission dualiste de la société pour Marx, il n'est pas fait de cas des artistes ou des philosophes, encore moins des artistes-philosophes, qui seraient en réalité de part en part des deux considérations marxistes sur les classes : à la fois membre du prolétariat, et à la fois reproducteur de la superstructure marxiste par l'émission ou la légitimation du discours bourgeois par la littérature. Tout ce qui ne participerait pas à la libération du prolétariat par la révolution, par le renversement de la morale bourgeoise et du matérialisme des relations sociales n'est pas conforme aux revendications marxistes : au-delà d'interpréter le monde, l'important reste de le changer!<sup>29</sup>

---

<sup>29</sup> Karl MARX et Friedrich ENGELS, « XXI<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach », *L'idéologie allemande*, Paris : Éditions sociales, 1974 [1845].

## 1.2 ... et le prolétaire

Si Karl Marx et Max Weber sont des auteurs classiques en sociologie, c'est qu'ils font partie intégrante entre autres de cette vague de penseurs qui ont écrit entre le début de la révolution industrielle et la fin de la Première Guerre mondiale, autrement dit, à l'époque de la naissance et de l'expansion du système économique capitaliste en Occident. Le début de la première vague d'expansion coïncide avec d'une part, en France, la Révolution française de 1789, et d'autre part, pour l'Allemagne et l'Autriche, avec la chute de l'Empereur Napoléon Bonaparte, le Congrès de Vienne de 1815 et, par après, la Première Guerre mondiale. Puisque dans la théorie classique de Karl Marx et de ce qui deviendra la sociologie naissante, le bourgeois est diamétralement opposé au prolétaire, il me semble justifié, à des fins d'analyses, d'inclure *de facto* le deuxième livre sur mon étagère, celui du prolétaire, dont les dispositions sont d'autant plus révélatrices dans la compréhension du phénomène du dandysme. Si le livre sur le bourgeois était d'un cuir de qualité, relié à merveille et orné d'or sur la couverture, le livre du prolétaire ressemble davantage à un samizdat, à différents cahiers brochés à la main, vite fait, en catimini, usé et ayant passé entre plusieurs mains, témoignage authentique d'une situation miséreuse. J'ai décidé d'insister sur l'opposition dichotomique entre le bourgeois et le prolétaire, car pour la compréhension de l'époque et du système socio-économique mis en place avec la modernité, un ne va pas sans l'autre. En ce sens, le développement de la sphère bourgeoise de la société s'orchestre indubitablement au détriment des conditions de travail — et de vie — des prolétaires, lesquels vendent leurs forces de travail aux patrons d'usine, à la classe bourgeoise comme classe possédante. Leurs contentieux sont principalement d'ordre économique. La théorie marxiste insiste que cette opposition entre les deux classes est pérenne, qu'elle ne prend cet aspect à l'ère moderne qu'en considérant le fait que les bourgeois furent une des premières classes de l'histoire, à travers le temps, à détenir cette souche fondamentalement révolutionnaire. Or, *a contrario* du prolétariat qui se développe sous la gouverne de la classe bourgeoise, les anciens révolutionnaires deviennent conservateurs, en voulant *conserver* leurs positions de dominations, sous le nouveau système, empêchant l'histoire de continuer le travail entamé par la révolution bourgeoise et ouvrir la voie à l'instauration d'un communisme et d'une société sans classe.

Cette notion de résistance, d'idéal et d'utopie est caractéristique de cette exclusion qui définit aussi le dandy. Jusqu'à présent les deux catégories de bourgeois et de prolétaire, permettent de comprendre et de rendre intelligible un premier axe d'interprétation, soit la richesse économique, des biens matériels et du rang social lié à cette même matérialité à une époque de démocratisation rapide par le biais de l'industrialisation notamment.

### 1.2.1 Retour sur le bourgeois

L'analyse systématique du sociologue Max Weber fournit une grille plus fine de la réalité. D'une part, Weber s'intéresse aux individus, à leurs relations sociales, aux groupements sociaux, à la légitimité et à l'autorité d'un groupe sur un autre, ou à l'intérieur même d'un groupe, ayant comme point de départ anthropologique l'ontologie de l'homme rationnel. D'autre part, cette recherche *généalogique* sur la naissance d'une rationalité propre à l'homme l'a amené à considérer le judaïsme antique comme en étant le témoin de cette première forme de rationalisation, de *désenchantement* du monde par les prophéties qui, de concert avec la pensée grecque, rejetaient tous les moyens magiques d'atteindre au salut comme autant de superstitions et de sacrilèges<sup>30</sup>. Au reste, si Weber révèle l'influence des croyances religieuses dans l'institution sociale moderne et occidentale, ce n'est pas non plus pour se *cloîtrer* dans ces explications de types religieuses qu'il eut recours à cet élément : au contraire, le retour aux fondements religieux d'une *éthique* l'a amené à resituer le questionnement historique sur le phénomène de la modernité et sur le modèle économique qui s'y attache. En d'autres termes, Weber passe d'abord par l'étude des religions pour poser, en dernière analyse, son questionnement de type économique, l'amenant donc à revisiter essentiellement les classiques de l'époque.

En recadrant le problème de l'apparition et du développement du système économique — et social — propre à la modernité, Weber se fait une des critiques les plus rationnelles et exactes de Karl Marx. Une lecture de ses écrits rappellent inéluctablement l'importance de l'aspect économique, religieux et social comme fondateurs de la société dite *moderne*, soit la société capitaliste. Weber, dans son étude de la ville comme foyer du capitalisme moderne, remarque que

---

<sup>30</sup> WEBER, op. cit., p.117.

cette structure — la ville — est intimement liée à son déploiement en Occident, notamment lorsque les relations sociales, économiques et politiques se rationalisent<sup>31</sup>. Deux éléments cruciaux dans la théorie wébérienne concernant l'identité sociale des individus sont à prendre en considération : la communalisation (*Vergemeinschaftung*) et la sociation (*Vergesellschaftung*). La bourgeoisie érigée en tant que classe sociale à l'origine de l'individu bourgeois, de la société bourgeoise, mais surtout de la socialisation bourgeoise constituée entre autres par son système d'éducation (*Bildungsbürgertum*), ne se manifeste qu'en état de dépendance intrinsèque avec un régime économique à l'égal de ses volontés. Ceci dit, cette vision sociale du bourgeois a son lot d'implications économiques, dont celle de la possession majoritaire des moyens de productions, de différents types de capitaux, dont dans ce cas-ci l'éducation. La particularité de la *Bildungsbürgertum* reposant dans ce que les possesseurs de l'éducation avancée (lycée (*Gymnasium*) et universitaire) ne trouvent pas leur équivalent en termes de possession dans les sphères économiques.

Délimiter le prolétaire ou le bourgeois par l'appartenance à cette classe sociale, comme Karl Marx ou Max Weber l'ont pensée, renvoie tout ce qu'il y a de social et de culturel à l'économique, en émettant qu'il y avait, de manière générale, trois situations de classe : soit la classe de « possession », la classe de « production », ou la classe « sociale »<sup>32</sup>. Cette définition conceptuelle comme Max Weber l'a pensée dans *Économie et société*, soutient et se définit ainsi :

« B. Les classes de production négativement privilégiées sont typiquement constituées de travailleurs, dans la diversité de leur qualités :

- a) spécialisés,
- b) qualifiés,
- c) non qualifiés.

[...]

Ad.c. Les classes sociales sont :

- α) la classe ouvrière dans son ensemble, au fur et à mesure que le processus de travail s'automatise davantage
- β) la petite bourgeoisie, et
- γ) les intellectuels et les spécialistes sans biens (techniciens, « employés » du commerce et autres [...])
- δ) les classes de possédants et de ceux qui sont privilégiés par leur éducation [*Bildungsbürgertum*] »<sup>33</sup>.

<sup>31</sup> WEBER, *La ville*, Paris : Aubier, 1982 [1920], p.337.

<sup>32</sup> WEBER, op. cit., p.391.

<sup>33</sup> WEBER, *Économie et Société I*, Paris : Pocket, 1995 [1920-1922], p.394

C'est cette troisième situation de classe, où Weber introduit à proprement parler son concept de classe sociale et qu'il s'inscrit contre Marx qui retient l'intérêt ici du chercheur : le sociologue allemand précise qu'il y a quatre, et non seulement deux, classes sociales : (1) la classe ouvrière dans son ensemble, (2) la petite bourgeoisie, (3) les intellectuels et les spécialistes sans biens (techniciens, employés du commerce et autres, fonctionnaires, éventuellement très différents socialement les uns des autres, selon les dépenses faites pour leur instruction), et finalement (4) les classes des possédants et de ceux qui sont privilégiés par leur éducation; il précise de plus « qu'autrefois, le passage à la petite bourgeoisie 'indépendante' était le but que tout ouvrier s'efforçait d'atteindre » et, qu'au final, « dans la succession des générations, aussi bien pour le (1) que le (2), la 'montée' dans la classe sociale (3) est relativement plus facile »<sup>34</sup>. En s'intéressant davantage à la classe (4) il note que « de plus en plus, l'argent achète *tout* »<sup>35</sup>. Enfin pour une première fois définie, Weber permet de tracer le portrait de la société occidentale et capitaliste. Si cette définition peut paraître complète et globalisante, il n'est reste pas moins que celle-ci n'est utile — et en fait ne l'est qu'exclusivement — dans la mesure où l'acteur social, soit un acteur rationnel pour qui la rationalité de son *étant-là* (*dasein*) passe irrémédiablement par son activité économique, soutenant que l'économie soit la valeur exclusive et absolue guidant les impulsions psychologiques de l'acteur social. Les prolétaires ne sont donc pas en situation de compétition pour ni une des deux conceptions théoriques. Les prolétaires ne peuvent donc être pris qu'en termes que classe d'individus dominés, assujettis à une situation de classe et à un système qui ne les avantagent pas, mais dont ils en sont le moteur économique, quant au rôle qu'ils jouent dans le système de production des biens et services.

---

<sup>34</sup> Ibid., p.394.

<sup>35</sup> Ibid.

### 1.3 Le bohème

Se présentant elle-même déjà comme un fusionnement des écrits classiques sur le bohème, la présentation de cette figure, telle que définie par Robert Michels<sup>36</sup>, est située au carrefour entre le personnage de la bourgeoisie et du prolétariat. Or, ainsi éclairée, la position ontologique sur le bohème intéresse dans ce qu'elle se rapproche, dans l'analyse de Robert Michels, cette bohème à un prolétariat dit intellectuel. On pourrait interpréter le bohème dans la définition qu'en donne Michels comme étant à cheval entre les deux catégories, voire une conceptions hybride dans ce cas-ci. Sans s'associer à la bourgeoisie ni au prolétariat, la particularité de la bohème consiste à ce qu'elle propose d'hybride dans sa position sociale : le bohème ne se perçoit pas comme un prolétaire ni comme un bourgeois, tout en constituant une sorte d'aristocratie du savoir, un raffinement de l'esthétisme vécu en esthète.

Je trouve intéressant le traitement historique qu'a fait Michels pour le cas d'étude présent, notamment lorsqu'il signale que « vers 1835, au moins en France, on sait déjà que la bohème désigne une sorte de groupe ou de couche sociale [...] principalement constituée d'enfants du pays, de fils de membres de la classe moyenne, de la bonne bourgeoisie voire parfois de la haute bourgeoisie »<sup>37</sup>, puis que « l'ensemble complexe de la bohème [...] présente de fortes affinités avec le phénomène qu'on a appelé le prolétariat intellectuel », qu'il pose comme « un effet secondaire du système capitaliste »<sup>38</sup>. D'où est originaire le prolétariat dit intellectuel? Michels a retracé dans son article deux enquêtes officielles réalisées en Allemagne pour le compte des réformes fiscales du Ministre Miquel : l'enquête menée dans la région du Brandebourg par Clara Zetkin démontra « qu'à Berlin, parmi les médecins de plus de 40 ans, 5,5% n'avaient aucun revenu annuel et 13% n'avaient que des revenus occasionnels; le prolétariat intellectuel n'étant

---

<sup>36</sup> Robert MICHELS, 1932, « Zur Soziologie der Bohème und ihrer Zusammenhänge mit dem geistigen Proletariat ». *Jahrbücher für Nationalökonomik und Geschichte*, Gustav Bücher Verlag : p. 801-816. Cet article, initialement publié en 1932, a été traduit par Laurent Cantagrel en 2014 et a été l'objet d'une publication en langue française dans la revue germano-française *Trivium* lors de la parution du 18e numéro et sera utilisé pour la suite des références. Voir bibliographie en fin de document.

<sup>37</sup> MICHELS, op. cit., p.2.

<sup>38</sup> Ibid., p.8.

donc qu'un prolétariat d'inactifs »<sup>39-40</sup>. Dans ces conditions, il devient des plus aisé de situer le jeune Zweig, qui a été élevé dans cette famille de la haute bourgeoisie juive, son père possédant une des plus grande richesse de l'Empire, par notamment une gouvernante, qui était le symbole d'une grande aisance familiale; bien qu'il ait des racines familiales diverses, notamment juive, allemande, italienne, il a appris très jeune d'autres langues, dont le français, qui était encore à l'époque, le signe d'une sophistication dans l'éducation.

Le germaniste Helmut Kreuzer notait lui aussi dans sa thèse de 1968, que la bohème n'était fondamentalement qu'une sous-culture anti-bourgeoise, caractérisée par une morale claire, et libre, portée par un geste héroïque : Kreuzer introduit un nouvel élément à la grille d'analyse en mentionnant une sorte d'ethos qui serait à la base des actions de la bohème<sup>41</sup>. Si l'aspect moral est au cœur de l'opposition entre le bourgeois et le bohème, il sera important de considérer, suivant l'exemple donné par Kreuzer, l'importance du dilemme que l'artiste bohème, qu'il soit écrivain, peintre ou sculpteur, entretient avec la participation ou non à la vie économique de son art : l'authenticité ou le travestissement de l'idéal ascétique de « l'art pour l'art ». Cette expérience en territoire prussien appuie empiriquement l'analyse qu'a faite Robert Michels d'un caractère dit de bohème, tel qu'il l'a étudié par l'entremise de sa lecture du texte du même nom de Henry Murger. Au reste, Michels permet dans une certaine mesure de revenir à une saillante définition hybride d'un prolétariat dit intellectuel. La façon dont peut définir le prolétariat intellectuel Michels est d'abord liée à un fait socio-économique contrairement à celle utilisée par Marx, qui est strictement économique, ce qui soutient l'argument que l'analyse de Michels comble cette insuffisance qu'offrait jusqu'à maintenant la seule grille économique. Se basant sur les écrits de l'économie classique, il remarque aisément l'attribution d'une qualification pernicieuse au rôle que prend l'activité intellectuelle dans le développement des théories économiques, notamment en ce qui intéresse les théories sur la production. Si les intellectuels sont d'abord mis sur le même niveau que les parasites, notamment selon les principes de la

---

<sup>39</sup> Clara ZETKIN, *Geistiges Proletariat, Frauenfrage und Sozialismus : nach einem Vortrage, gehalten in einer öffentlichen Studenten-Versammlung zu Berlin im Januar 1899*, Berlin : Expedition der Buchhandlung Vorwärts, 1902.

<sup>40</sup> MICHELS, op. cit., p.8.

<sup>41</sup> Helmut KREUZER, *Die Bohème. Analyse und Dokumentation der intellektuellen Subkultur vom 19. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Stuttgart : Metzler Verlag, 1968.

circulation des biens économiques comme en a fait l'exposition l'économiste anglais Adam Smith dans *Inquiry*, il faudra attendre Saint-Simon avant de retrouver dans la littérature sur le travail intellectuel, un qualificatif favorable<sup>42</sup>. Suivant ce relais entre les définitions favorables et défavorables au travail effectué socialement par l'intellectuel, Michels statue que le saut que peut faire le bohème dans ce qu'il nomme de prolétariat intellectuel, repose dans la réussite ou non par l'individu bohème, de sa transition dans la société globale.

Si le bohème frappait d'abord les étudiants qui, quittant le nid familial, étaient en quête de liberté et avides de ce nouvel air de liberté, il n'en reste pas moins que, selon Michels, avec la fin du parcours universitaire, les jeunes adultes en viennent à être confrontés à ce nouveau dilemme, qui est celui opposant le conformisme à l'authenticité. Ce que j'aperçois ici dans cette situation critique du développement de vie du bohème que révèle Michels, se traduit par l'élargissement du cadre d'analyse qu'un chercheur doit considérer dans sa tentative d'appréhension du phénomène dandy. Cet élargissement analytique dépasse les contraintes économiques et sociales, et s'installent dans un champ davantage *méta*, dans la mesure où la conduite de vie, cette nouvelle dimension dans la tentative d'appréhension du dandy, axée sur une éthique et une esthétique de vie ascétique sur le simple point de l'Art et l'indifférence face au mode d'analyse antérieur — donc celui de la détermination sociale par l'économique — sont deux éléments cruciaux dans cette appréhension du dandysme. Si l'on considère les raisons qui selon Michels poussent la jeunesse à franchir les portes de l'université, il en ressort rapidement l'orientation qu'est allouée à l'intégration au système économique comme garant d'une pleine accession à la société : « le besoin de fonctionnaires de l'État, l'expansion du journalisme, la ramification de la grande industrie, les carrières politiques et l'espoir que les études universitaires conduiront à une ascension sociale »<sup>43</sup>. Il soutient l'exclusivité du choix, celui entre conservation de l'esprit de bohème au-delà des années d'études, quitte à devenir un raté pour le reste de la société si l'on reste dans la bohème trop longtemps et que l'on ne parvient jamais à l'intégrer, comme le cas du poète allemand Peter Hille peut en faire figure, et celui où l'on joint les rangs de celle-ci, en

---

<sup>42</sup> Idem.

<sup>43</sup> Ibid., p.9.

occupant un poste de fonctionnaire, au service de l'État ou de l'industrie, en étant journaliste tout au plus, ou en participant d'une quelconque manière au développement économique<sup>44</sup>.

L'analyse de Michels sur le cas du bohème et de ses liens avec le prolétariat intellectuel se rattache à ce que Weber qualifie d'une classe de production négativement privilégiée, constituée typiquement de travailleurs non qualifiés. Dépassant la généralité que peut contenir la définition de Michels, celle de Weber consiste à ramener le rôle du bohème, ou de l'intellectuel, à l'économie. Tout ceci mis en lumière, Michels note en conclusion que le prolétariat intellectuel est donc un effet secondaire du système capitaliste. De plus, l'incompatibilité de jongler avec succès entre conformisme et authenticité n'est pas une option que Michels trouve envisageable. En somme, le bohème possède cette volonté de non-conformité à l'ordre établi, tout en étant conscient de son hétéronomie. L'ethos de vie du bohème, axée sur l'esthétisme de son art a pour conséquence de le déterminer encore selon le cadre économique, malgré le prélude à cette autonomie économique et sociale qu'il laisse présager.

Tirant profit de l'introduction qui me fut presque rédigée par Zweig lui-même en 1942 dans son essai autobiographique *Le monde d'hier*, cette section se fera plus circonspecte du portrait du bohème, par le truchement des lectures notamment qu'a faites Michels du roman de l'écrivain français Henry Murger. La compréhension de la figure du bohème de Murger pour Michels passe d'abord par cinq critères fondamentaux de types économiques, sociaux et idéaux, au sens de l'ethos de vie, cette caractéristique qui ouvre une brèche dans la détermination sociale par l'économie seulement. Dans un premier temps, loin des bohèmes l'idée où le corps, le logis ou tout autre élément de la parure doit exhiber un quelconque ascendant sur autrui alors que Michels identifie (1) l'indifférence des ces individus qui constituent la bohème à l'égard des valeurs matérielles et (2) la faible importance accordée à la gestion du temps<sup>45</sup>. S'il a été admis qu'en premier lieu l'indifférence consacrée aux valeurs matérielles et au temps étaient caractéristiques d'une vie de bohème, Michels continue en spécifiant (3) que, pour beaucoup, cette crainte de la

---

<sup>44</sup> Peter Hille (1854-1904), poète allemand, membre des communes bohèmes et anarchistes *Friedrichshager Dichterkreis* (proche idéalistiquement du naturalisme, dont Lou Andréas-Salomé, Richard Dehmel, Maximilan Harden, Gustav Landauer et Else Laske-Schüler faisaient aussi partis) et de la *Neue Gemeinschaft*.

<sup>45</sup> MICHELS, op. cit., p.2-3.

solitude s'empare aisément des jeunes gens lorsqu'ils quittent la maison parentale, (4) mais la raison essentielle du refus de la richesse et des honneurs par la bohème réside dans l'amour de la liberté individuelle. Cette opposition aux conventions esthétiques, politiques et morales (moralisatrices), figurant comme antithèse du goût régnant, dont à cela correspond la haine des bohèmes contre la morale bourgeoise, est la cinquième caractéristique (5) de la bohème qu'a analysé Michels<sup>46</sup>, où il itère que cette attitude de dissension est abhorrée envers les bourgeois comme un atavisme au cours de l'histoire<sup>47</sup>. Essentiellement, je retiendrai ces cinq critères pour exprimer le portrait typique de l'individu de bohème. L'analyse de Robert Michels diffère de celle offerte par Karl Marx ou Max Weber dans la mesure où on quitte momentanément le domaine de l'économie et de la macrosociologie. En effet, comme la descriptions en cinq points de Michels le propose, il s'intéresse à des éléments de la microsociologie, de traits s'apparentant davantage à la culture propre qu'à des institutions supra-individuelles. Dans ces conditions, l'analyse de Michels se détache de la détermination économique dont le bourgeois et le prolétaire chez Marx sont soumis et s'installe davantage dans une certaine conception de l'être et de la conscience de soi — une certaine psychologie — que les individus bohèmes entretiennent entre eux et avec le monde qui les entoure. À comprendre le bohème comme un individu sensible aux événements extérieurs, qu'il réutilisera à coup sûr dans sa création artistique — Michels ouvre la porte à une description qui va au-delà des simples contours économiques, rationnels, d'une conduite de vie axée sur l'accumulation de capitaux — dont l'éducation — de richesses matérielles et de pouvoir comme l'a proposée Max Weber. Pour une première fois, cette légère digression permet à une pâle ombre de planer près du dandy, sans toutefois s'y accoler conformément.

#### **1.4 L'aristocrate ou le noble**

Mon matériau premier étant l'héritage écrit, je ne peux que continuer d'accorder de l'importance au médium que représentent les livres. Ces traces de la vie, plus claires dans une autobiographie que dans un roman, dont la signification est à analyser tout au long de la lecture,

---

<sup>46</sup> Ibid., p.3-4.

<sup>47</sup> Ibid., p.4.

mènent le chercheur à considérer les deux dernières pièces gisant sur l'étagère du cadre conceptuel : la belle reliure dorée, recouverte de cuir, écrite sur un papier bible d'une police presque parfaite du livre sur l'aristocratie, et celui, finalement, usé, qui témoigne d'une longue vie d'errance, de partages, de jours passés sur d'autres tablettes d'une bouquinerie d'occasion entre les lieux les plus disparates d'Europe, le livre du bohème. Je continue avec la métaphore de la bibliothèque et des rayons où je place mes concepts. En plus d'être instinctif, cela permet d'emblée de concevoir les considérations que j'apporte à l'œuvre et à l'homme dont il est question ici. J'aurais toutefois pu, et ç'aurait été tout aussi justifié, quitter la bibliothèque, et prendre siège dans le salon d'Ermelinda Tuzzi, reconnue davantage sous le nom de Diotime dans le roman de Robert Musil, *L'homme sans qualités*<sup>48</sup>; quoiqu'à bien y penser, il peut s'avérer éclairant de situer cette catégorie comme allant de pair avec les gens qui fréquentèrent ce salon. Avant de laisser ce monde des représentations imagées dans ma présentation de mes quatre portraits typiques, j'aimerais placer celui du bohème dans un atelier, peu importe lequel. Ce pourrait être l'atelier d'un sculpteur belge, celui d'un poète berlinois, ou encore d'un peintre parisien; ce qui est important est de sortir, un moment, de la bibliothèque. Le sens accordé à l'emplacement de ces deux livres particuliers, celui de l'aristocrate et du bohème, sont révélateurs : n'étant pas à proprement dit dans la bouquinerie, à l'extérieur du boulevard et des autres endroits commerciaux, ils siègent en dehors des limites citadines de la ville, mais font tout de même partie de la société. Le point central de cette métaphore réside dans le fait justement que l'aristocrate comme le bohème, bien qu'étant composante entière de la société, agit et vit de manière indépendante, face au pouvoir politique ou face aux lieux où la domination monopolistique du pouvoir politique peut s'effectuer sur le territoire, contrairement au bourgeois et au prolétaire qui sont, intrinsèquement, liés à la détermination de leur condition par les éléments politique et économique. Cette différenciation majeure entre l'indépendance et la dépendance de la détermination existentielle face à l'exercice du pouvoir politique s'affiche comme un troisième élément de différence sociale : après l'économie, l'éthique de vie, intervient le pouvoir politique.

---

<sup>48</sup> Robert MUSIL, *L'homme sans qualités*, Paris : Édition du Seuil, 2011 [1931].

À cette heure de la journée, toujours indisposé de n'avoir pu trouver le livre exact, c'est le livre sur l'aristocrate dans la « bibliothèque du savoir » qui retient l'attention. Serait-ce donc cela qui sous-tendrait l'esprit et l'éthique de vie dont le dandy s'offre comme le fier représentant social? Penser l'aristocratie dans cette capitale impériale sans se retrouver dans le salon de Diotime, serait pour ainsi dire une ignominie. La femme du sous-secrétaire Tuzzi, dans *l'Homme sans qualités* de Robert Musil, est à la tête d'un regroupement hautement aristocratique et grand bourgeois qui pour l'occasion du jubilé du 70<sup>e</sup> anniversaire de l'Empereur, préside le comité en charge de l'organisation de cette grande fête, instrumentalisée pour montrer à l'Europe entière, voire au monde, toute la grandeur et la splendeur de l'Empire austro-hongrois (notamment aux Allemands). J'aurais du mal à m'imaginer Zweig assister à une de ces oiseuses rencontres. Le retour fréquent à cette œuvre centrale de Musil se fait à dessein. D'une part, il me permet de rendre métaphoriquement ce que l'on entend par le ou les personnages de l'aristocratie, et d'autre part, il confirme la lecture sociologique de Musil, dont plusieurs sociologues ont clamé avec ardeur. « Il emprunte à la philosophie, à la sociologie, et aux sciences de la nature ; il intègre essais et conversations philosophiques ; il dépasse la forme du roman », a affirmé Barbara Thériault dans une édition spéciale d'une revue consacrée à l'auteur de *Klagenfurt*<sup>49</sup>. L'aristocratie autrichienne, viennoise, est intrinsèquement liée avec le destin des Habsbourg, cette longue dynastie qui a gouverné pendant près d'un millénaire. Zweig, en bon juif viennois, n'a que de bons mots pour l'Empire : c'est à comprendre dans la mesure où, sans la vague des lois libérales décrétées par l'Empereur à la création de l'Autriche-Hongrie, sa famille et son statut de juif n'auraient pas connu l'essor dont seule la bourgeoisie juive a pu en tirer bénéfice comme elle l'a fait. Le phénomène culturel et intellectuel dont jouit la communauté juive de Vienne est en soi une caractéristique qui sera discutée dans le chapitre suivant.

En revenant à l'aristocratie autrichienne, le système politique détermine à lui seul la classe aristocratique : à l'extérieur des considérations économiques, du moins, non déterminée par elles comme le sont par exemples les classes de la bourgeoisie ou du prolétariat, les aristocrates, dans un système monarchique, sont à l'extérieur de cette situation de classe. Une des caractéristiques qui avantage l'aristocratie, d'un point de vue social, est sa concentration, jusqu'à la fin de la

---

<sup>49</sup> Barbara THÉRIAULT, « Lire Musil en sociologue : introduction », *Eurostudies* 9 (1), 2014, p.v.

Première Guerre mondiale dans les sphères du pouvoir politique, dans les ministères, dans les instances suprêmes de conseil et de consultation auprès de l'Empereur, et de la grâce ou de la majesté de la situation. Cette distinction a pu faire d'eux une classe enviable dans la forme, mais non pas nécessairement sur le fond. Ironiquement, l'aspect économique, chez la classe aristocratique est parfois faussée, ou fallacieuse : dans la mesure où l'aristocratie est surtout une question d'héritage et de droit du sang, il n'est pas étranger aux fiers représentants de cette classe, de vivre des moments fastes à l'année, sans toutefois posséder une richesse colossale, comme le bourgeois pourrait le faire : « la noblesse, c'étaient les restes d'un grand style de vie sans eau courante »<sup>50</sup>. C'est un peu le contraire du bourgeois dans tout ce qui traite de l'économie : le bourgeois serait le millionnaire très modeste, alors que l'aristocrate serait le privilégié vaniteux, frôlant l'indécence à l'occasion, dû à l'exubérance de ses fêtes et bals par exemple, qui s'endetterait pour pouvoir financer ce style de vie. Encore une fois, la référence littéraire qu'offrent les scènes de *l'Éducation sentimentale* de Gustave Flaubert est accomplie avec conviction, et l'on peut aisément se laisser convaincre par les liens de l'aristocratie telle que vécue dans son roman<sup>51</sup>. La figure de l'aristocrate se démarque largement de celle du bourgeois par notamment la relation qu'elle entretient avec l'économie. Jadis à proximité du pouvoir politique et de la famille impériale, l'aristocratie est en lent déclin. Loin d'axer le but de sa vie suivant une maxime de vie prônant l'accumulation d'un capital économique, propre à la figure du bourgeois, la figure de l'aristocrate élargit cette conception sociale de l'économie, dans la mesure où, en faisant une constante démonstration publique de son rang prestigieux, la figure aristocratique permet l'élargissement du mince cadre économique. C'est au travers des mailles de cette grille stricte de l'économie, suivant l'élargissement fait par la figure de l'aristocrate entre autres, que l'on peut apercevoir la figure du dandy poindre à l'horizon. L'élément social du prestige, et son importance vis-à-vis des autres individus, est ce qui fait que l'aristocratie se démarque à sa façon du commun, du populaire.

La position dominante, politique et hégémonique de l'aristocratie, tient aussi du fait que la bourgeoisie elle-même, et le bourgeois en soi, la regardait comme un idéal à atteindre au lieu

---

<sup>50</sup> MUSIL, *op. cit.*, p.379.

<sup>51</sup> Gustave FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale*, Paris : Gallimard, 1935 [1869], p.253.

d'un mal à abattre, contrairement à ce qui s'est produit dans la plupart des autres pays d'Europe à l'époque. Cette supériorité de l'art noble, aristocratique, Carl Schorske l'attribue entre autre aux goûts en architecture, au théâtre et à la musique; le mécénat fut un autre moyen pour le bourgeois de s'assimiler du mieux qu'il le pouvait à la culture aristocratique, cette consécration subite des bourgeois envers les arts nobles, a vite remplacé l'intérêt que la politique pouvait susciter parmi la bourgeoisie<sup>52</sup>. Il note :

« On devenait très rarement un aristocrate; quand bien même gagnait-on, comme en Allemagne, des titres de noblesses, on n'était pas pour autant admis à partager la vie de la cour impériale. L'assimilation pouvait toutefois se faire par une autre voie, plus ouverte mais plus ardue : la culture. La culture aristocratique n'avait rien à voir avec le puritanisme légaliste des bourgeois et des juifs. Profondément catholique, la culture aristocratique était plastique et sensuelle. [...] La culture autrichienne était d'abord esthétique, à la différence de la culture allemande, moralisatrice, philosophique, scientifique. [...] L'assimilation aux valeurs aristocratiques fut d'abord purement extérieure, presque mimétique »<sup>53</sup>.

En somme, prendre congé du monde afin de se réfugier dans les arts de la culture, tel fut le *credo* des bourgeois de Vienne, à l'époque où leurs institutions, bien que présentes, ne jouaient au final qu'un rôle très limité, face au pouvoir absolu et paternel de l'Empereur. Rattrapant le destin du dandy, il sera intéressant de comprendre la relation étroite qu'a entretenue l'art entre l'aristocratie et la bourgeoisie et ce que signifie cette subtilisation de la littérature et de la culture par le bourgeois pour cette dernière figure.

### 1.5 L'émergence du dandy : idéal-type et problématisation

Après avoir observé en quoi consistaient les quatre grands types idéaux que représentent tour à tour le bourgeois, le prolétaire, le bohème et l'aristocrate, la suite de ce travail s'intéressera à une forme hybride de ces différentes classifications, une qui passe entre les mailles des grilles théoriques qui se penchent sur la condition économique, le prestige ou les conduites de vie. Non pas que le prolétariat intellectuel tel que je l'ai présenté, lui-même forme hybride entre le prolétariat dit ouvrier et la bohème, soit le seul cas d'hybridation possible ou permis, il appert davantage intéressant de jeter un regard analytique sur ce qui paraît être à contre-courant ou en résistance. Le phénomène des *outcasts*, c'est-à-dire dans ce cas-ci, à ce qui figure comme étant à

<sup>52</sup> SCHORSKE, op. cit., p.25.

<sup>53</sup> Ibid., p.24.

l'extérieur des catégories classiques présentées, mais qui se présente aussi comme une certaine hybridation supra-catégorielle, si l'on considère l'analyse qu'a faite Max Weber des différentes classes, ordres et situations de classes sociales, pourrait s'appliquer lorsque l'on s'intéresse au dandysme. La séparation dichotomique et l'analyse dialectique qu'a fait Karl Marx quant à son concept de matérialisme historique renvoie au certain à la lutte des classes, soit à l'opposition binaire entre la classe bourgeoise et la classe des prolétaires, ce dont le cas présent ne convient pas avec exactitude. Weber, en fin lecteur de Marx, a tenté de colliger ces abstractions réductives à une dyade et émet une disconvenance à l'égard de cette dichotomie : pour ce dernier, à l'intérieur même des différentes catégories, que j'avais regroupées métaphoriquement sous la forme de livres, il y a plusieurs chapitres, plusieurs lignes, paragraphes, sections, qui en somme, diffèrent et apportent des nuances à l'intérieur même pourtant, de ce dit livre, que l'on croit se différencier du tout au tout avec les autres.

N'étant ni prolétaire, ni bourgeois dans la définition de Marx comme celle de Weber, le dandy n'est pas aristocrate ni bohème. Extérieur à une détermination sociale passant exclusivement par une analyse économique comme le bourgeois ou le prolétaire, le dandy est difficilement descriptible qu'en fonction de cette catégorie analytique. Qu'il possède une rente ou qu'il vende sa force de travail — c'est un artiste! — ne peut être assez pour clore le débat et l'associer à l'une ou l'autre des figures précédemment définies. Toutefois, on reconnaît que selon ces seuls critères, il se rapproche aussi de ces deux catégories. De même, artiste et vagabond, raffiné dans ses manières et ses goûts, il est tout aussi près et éloigné du bohème que du noble. S'il s'enflamme poétiquement sur la société et sur des changements sociaux qui se produisent, il ne peut pas être toutefois plus loin du pouvoir politique qu'il n'en est proche. Si d'un point de vue économique comme politique, le dandy file entre les mailles de la grille d'analyse, une possible voie de d'appréhension réside dans cet ethos, dans cette conduite de vie qui prend essence dans celle du bohème, sans en être le calque. Ce nouvel ethos qui serait guidé par une considération esthétique raffinée et, fait particulier, par une relation étroite de la philosophie nietzschéenne, s'afficherait comme élément critique dans le développement et l'apparition du dandy. Face à l'incapacité de cette grille d'analyse de saisir le dandy, la curiosité guide vers les configurations sociales antérieures et présentes à son jaillissement.

Forme hybride des hybrides, le dandy, représenté à sa forme la plus idéal-typique dans son émulation viennoise qui vécut le mouvement de décadence de l'intérieur, est peut-être un pur produit de l'époque et des changements économiques modernes qui apparurent simultanément. En plus de ses racines socio-économiques privilégiées, de son indifférence portée justement à celles-ci, j'en retiens surtout cette conduite de vie nouvelle et à contre-courant de ce qui est largement répandu dans la théorie sociologique sur la modernité, où le travail, les échanges économiques, la rationalisation du mode de vie et de la technique sont au service du Capital.

La spécificité extérieure au dandy réside dans son émergence socio-historique singulière, du moins, c'est l'hypothèse que j'émetts dans ce mémoire. Sans son environnement social propre, le dandy n'aurait probablement pas vu le jour tel qu'il s'est développé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. De surcroît, je me permettrai de faire l'hypothèse que le dandy comme celui que l'on aurait pu rencontrer à Vienne à cette époque est principalement le plus près de mon idéal du dandy, le seul probablement, ne correspondant pas à ce que l'on aurait pu voir se déployer à Londres ou à Paris quelques décennies auparavant. Dans les faits, le dandy viennois, semble être un produit de la situation économique, politique et socio-culturelle dont a permis, inconsciemment, la vie à l'époque de l'Empire austro-hongrois. Les conditions particulières de cet Empire, où la monarchie est restée en place jusqu'en 1918, ce qui est relativement tard dans le cours de l'histoire, ont permis la pérennisation des situations de classes à même la société autrichienne. Dans la mesure où la monarchie, la cour, les aristocrates et les bourgeois purent conserver leur statut de classe particulier plus longtemps que d'autres pays européens à l'époque (c'est-à-dire en France, en Angleterre, en Italie — le cas de l'Allemagne étant quelque peu différent), l'Empire autrichien n'a pas été secoué par les mouvements démocratiques de la même manière que dans ses pays voisins. Conséquemment, si le noyau social, politique et culturel de l'Empire a pu rester « intact » jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, cela implique implicitement qu'une frange de la population, une partie de la société civile et des sujets de l'empereur ont pu se développer à l'extérieur de ce centre institutionnel et supra-institutionnel, tout en étant à la fois en marge de cette-dite société. Derechef se retrouve-t-on avec une figure à la marge tout en étant intrinsèquement lié avec le centre de cette culture : c'est donc une détermination sociale, économique et politique, dont le *mouvement démocratique des masses*, à l'époque moderne, en fut l'initiateur; l'Empire

d'Autriche-Hongrie représente donc à elle seule un type particulier d'incubateur social de personnalités, de cas atypiques et anomaux qui n'auraient pas pu voir le jour ailleurs que sur ce territoire multinational, multilingue, *multi totus*.

### 1.5.1 Urbanisation, démocratisation, éducation

En soutenant la détermination d'exception du dandysme, l'argumentaire se base d'abord sur trois phénomènes sociaux qui eurent lieu et se mirent en place progressivement au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle. Interpeller le dandysme comme étant une ramification éloignée d'une certaine noblesse, d'un mode de vie bohème, mais aussi bourgeois, ne serait pas faux. Pour dire vrai, le phénomène d'exode urbain qui a été influencé par le mouvement d'industrialisation a joué un rôle dans la vie des dandys. Ce rôle, à la base de la vie du dandysme, est joué par l'importance du lieu où se déroule leur histoire, soit la grande ville. Pourquoi l'Autriche et cette ville bien particulière de Vienne ont-elles été hôtes de ce phénomène social du dandy et non pas justement d'autres villes comme Milan, Berlin, Munich? Ce sont des questions que je tenterai de répondre dans les deux prochains chapitres.

Comme le développement de la ville est par essence lié à la révolution industrielle et à la rationalisation des modes d'existence et de subsistance, de la production et du travail, il devient aisé de remarquer, à l'instar d'un tout, le phénomène de démocratisation transparaître en filigrane de cette histoire. La narration ici des phénomènes d'urbanisation et de démocratisation ne sont pas à être entendus comme étant programmés, ou positifs dans le sens de l'évolution, mais seulement qu'à être considérés comme des faits empiriques. Le monde dans lequel le dandy est né, s'est développé et forgé son identité est crucialement influencé par cette société en mouvement rapide qu'a permis l'industrialisation et la démocratisation en tant que conception métaphysique de l'individualité. Le rapport à l'entier, au tout, c'est-à-dire au corps social en général, se modifie rapidement à l'époque industrielle, et devant cette prise de conscience rapide que permet ce phénomène, l'individu peut, pour esquiver le questionnement sur son identité, qui tourne rapidement à une question existentielle, se définir par son activité, par le travail, comme le bourgeois et le prolétaire, ou voguer à son rythme dans cette quête identitaire dans un monde nouveau : c'est le chemin emprunté par le dandy. Ni étrangère à l'une ou à l'autre des voies

empruntées par les individus, l'influence du système d'éducation, est la troisième caractéristique déterminante du dandysme. Celui-ci, plus fin, ressemble, sous cet angle, à une bourgeoisie constituée entre autres par ce système d'éducation bourgeoise (*Bildungsbürgertum*), où celui qui possède l'éducation ne concourt pas pour autant avec le pouvoir économique et ne se manifeste qu'en état de dépendance intrinsèque avec un régime économique à l'égal de ses volontés : le capitalisme moderne.

### CHAPITRE III. DIGRESSION VOLONTAIRE SUR LE DANDYSME

L'occurrence du terme « dandy » rencontre ses premiers échos en Angleterre, et résonne jusqu'à Paris où il se développe davantage. Enfin, on le retrouve à Vienne. Ayant pour but d'éclaircir le propos sur le dandy et le dandysme, le présent chapitre s'intéressera aux occurrences du terme dans la littérature. Cette présentation de la littérature sur le dandysme agira comme témoin empirique des écarts entre la littérature et mon approche, démontrant par la même occasion la spécificité de mon type de dandysme et la problématique la sous-tendant. Aussi, une description de la méthodologie utilisée dans ce travail sur un dandysme (social), par une utilisation de la biographie sociologique, sera détaillée, permettant de se rapprocher finalement de l'empirie qu'a offert la ville de Vienne autour de 1900, laquelle sera discutée dans les quatrième et cinquième chapitres. Enfin, j'énoncerai ma position en tant que chercheur et sur la singularité de la relation que j'entretiens avec mon sujet de recherche.

#### 1. Des dandysmes à l'époque moderne : revue de la littérature

La littérature sur le dandysme est restreinte. Les écrits sur ce sujet, principalement du domaine littéraire, restent tout à fait à part d'un point de vue sociologique. D'ordinaire, on se réfère au dandy comme étant un artiste aux goûts raffinés et c'est cette occurrence qui apparaît le plus souvent dans la littérature<sup>54</sup>, et ce à quoi, jusqu'à l'apparition du dandysme viennois, l'un sera porté de se référer lorsqu'il entend le terme de dandy (le terme anglais employé par Nigel Rogers va même jusqu'à qualifier le dandy de *peacock*).

Né à Londres, le dandy se chercha ensuite un lieu où toute la pulsion créative et révoltée en lui eût pu s'accomplir. À l'instar des douces palabres mises en lumière par Nietzsche qui stipulent qu'« en tant qu'*artiste*, on n'a, en Europe, de patrie qu'à Paris »<sup>55-56</sup>, on pourra dire que c'est dans cette ville du Second Empire que le dandy a grandi et a atteint la maturité. Le

---

<sup>54</sup> Notamment Nigel ROGERS, *The Dandy : Peacock or Enigma?*, Londres : Bene Factum Publishing, 2012, et Françoise COBLENCÉ, *Le dandysme, obligation d'incertitude*, Paris : Presses Universitaires de France, 1988.

<sup>55</sup> NIETZSCHE, *Ecce homo : comment on devient ce que l'on est*, Paris : Gallimard, 2012 [1888], p. 114-115.

<sup>56</sup> Stefan ZWEIG, *Le monde d'hier : souvenirs d'un Européen*, Paris: Belfond, 1993 [1942], p.154-159.

philosophe allemand d'origine juive Walter Benjamin porta lui aussi une attention toute particulière au dandysme parisien : dans la vie quotidienne du Paris Second Empire, la ville-lumière *post-Haussmann*, il voit en Baudelaire et ses semblables l'expression d'une version française, voire parisienne, de ce même phénomène<sup>57</sup>. Il apparaît chez Benjamin le personnage du flâneur, ce boulevardier dont Siegfried Kracauer fera aussi la figure centrale de son étude du phénomène Jacques Offenbach<sup>58</sup>. Enfin, ce sera à Vienne que l'on verra se jeter sur le dandy, une ombre progressive, qui, couplée aux forces dyonisiaques du tragique<sup>59</sup>, résultera en l'arrivée en scène d'un dandysme décadent viennois : à l'endroit même où se rencontrent alors le style cadencé anglais à la folie artistique parisienne à la sombre et douloureuse *âme allemande*, naît cet être social, ce phénomène social que je nommerai dorénavant le dandy-*décadent*. Les études sur le dandysme et le proto-dandysme sont complètes : elles statuent, de part et d'autre, les différences et les ressemblances entre les deux cas admis de dandysme, le cas anglais et le cas français, qu'elles situent dans leurs époques respectives, le victorianisme et le Second Empire<sup>60</sup>, et utilisent les mêmes figures de proue : Beau Brummel<sup>61</sup>, Oscar Wilde et consorts au nord de la Manche; Barbey d'Aurevilly, Charles Baudelaire<sup>62-63</sup>, Robert Montesquiou, Stendhal et Balzac sur la rive Sud. La synthèse effectuée par Françoise Coblence sur le dandy est séante : complétant la portée philosophique que prennent les actions sociales concertées et réfléchies, elle noue dans la métaphysique ce qui paraît être le chaînon manquant entre l'individu en-soi et ce phénomène social<sup>64</sup>.

Si l'expression anglaise et française du dandysme ont comme figures ces individus particuliers, il ne fait aucun doute que, tant qu'à elle, l'articulation viennoise d'un phénomène

<sup>57</sup> Walter BENJAMIN, *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris : Payot, 1982 [1938].

<sup>58</sup> Siegfried KRACAUER, *Jacques Offenbach ou Le secret du Second Empire*, Paris : Le Promeneur, 1994 [1937].

<sup>59</sup> NIETZSCHE, *L'origine de la tragédie*, Éd. de La Pléiade, Paris : Gallimard, 2000 [1872], p.17-18.

<sup>60</sup> KRACAUER, op. cit.

<sup>61</sup> Françoise COBLENCÉ, *Le Dandysme, obligation d'incertitude*, Paris : Presses universitaires de France, 1988.

<sup>62</sup> Ibid.

<sup>63</sup> BENJAMIN, op. cit.

<sup>64</sup> COBLENCÉ, op. cit.

apparenté comporte elle aussi ses représentants. Dans ce mémoire, je fais aussi le choix d'orchestrer cette sociologie du dandy autour d'un personnage unique : Stefan Zweig. Dans la mesure où cet écrivain habsbourgeois est devenu un des auteurs les plus lus et les plus traduits du monde germanophone au cours du XX<sup>e</sup> siècle, l'intérêt que laisse entrevoir sa vie, ses traits, son environnement et son œuvre, permettent de le comprendre par l'appréhension de cette singularité qui l'associe au mouvement métaphysique du dandysme, dans l'effervescence intellectuelle et culturelle de Vienne et par extension, de la double monarchie d'Autriche-Hongrie, de l'Europe et du monde occidental. Les outrages du temps ont agi sur la culture de Vienne, à mesure que les effets de la démocratisation changeaient les fondements des relations sociales que les individus entretenaient entre eux et avec les institutions dépositaires du pouvoir politique. N'étant encore qu'à une étape première de la recherche, il est clair que pour le sociologue qui s'intéresse au dandysme, le mystérieux personnage qu'est Stefan Zweig capte l'attention. Serait-il déjà trop tôt pour tomber dans une description du phénomène directement personnifiée par l'homme? Sans doute. Serait-ce bien dans une lecture moderne de la sociologie qu'apparaîtrait un tel personnage? Ou ne serait-ce pas l'exemplification typique d'une post-modernité ou d'une *übermodernité*?

## 2. Sur la biographie sociologique

Déjà si peu avancé dans cette étude socio-biographique pour réaliser à quel point tout devient rapidement zweiguien lui-même : en m'intéressant d'abord à l'homme, à l'œuvre et à la somptuosité de cette vie artistique menée tel un esthète, j'effleure l'ajout de la quinzième « heure étoilée de l'humanité »<sup>65</sup>, tel que l'a fait l'homme en question lui-même. En travaillant avec le modèle idéal-typique que laisse en héritage Max Weber comme outil méthodologique<sup>66</sup>, il m'est permis d'utiliser un individu et son œuvre comme base à une étude sociologique<sup>67</sup>. De plus, cette

---

<sup>65</sup> Un des livres les plus connus et populaire de Zweig a été *Die Sternstunden der Menschheit (Les heures étoilées de l'humanité)*, qui relatent quatorze des événements les plus glorieux ou importants de l'Histoire de l'Humanité, selon l'auteur. Ce livre a d'abord été publié en 1927 chez Insel Verlag à Leipzig.

<sup>66</sup> Max WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politiques sociales », *Essais sur la théorie de la science*, Paris : Plon 1965 [1904], p.172-213.

<sup>67</sup> Se référer au chapitre 2.

recherche est, d'une certaine façon, un plaidoyer pour la recherche sociologique à partir d'un individu. Les biographies sociologiques gagnent en popularité, mais auraient surtout intérêt à être utilisées davantage, puisqu'elles permettent d'isoler un phénomène, un cas ou une exception. Le travail d'alternance continu entre le phénomène observé et étudié, son influence externe et les considérations ou le développement interne permettent d'allier à la fois l'aspect microsociologique et macrosociologique. À titre d'exemple, le cas du dandysme, celui vécu à Vienne vers 1900, dont la biographie de Stefan Zweig s'impose comme figure typique, permet l'appréhension simultanée de ce phénomène propre qu'est le dandysme, tout en allant et venant à l'environnement social et économique qui entoure un personnage du genre, l'idéal-type fait comprendre le matériel davantage que de démontrer une idée déjà toute faite, « le portrait devient un point de départ, et non plus d'arrivée avec l'illustration, pour comprendre le social »<sup>68</sup>.

Cette alternance permet de cibler à la fois l'objet de recherche dans un cas particulier et de le situer dans son environnement, dans l'époque, dans le lieu et en fonction des divers événements connexes dont l'histoire rend le témoignage. Relativement aux autres biographies sociologiques qui ont été écrites par des auteurs notoires dans le domaine des sciences sociales, il est important de noter les biographies de Franz Kafka dont celles écrites par Bernard Lahire<sup>69</sup>, et une autre par Saul Friedländer<sup>70</sup>, voire celle de Wolfgang Mozart écrite par le sociologue Norbert Elias sur le génie<sup>71</sup>, pour ne nommer que celles-là.

Je m'arrête ici un instant pour faire le point sur la biographie sociologique. Il est plausible que l'on interroge, en tant que sociologue, le rôle de l'environnement social dans la formation d'un individu; cette vision serait dite structuraliste où la structure sociale vient à en créer un type d'individu « normal » ou pas, comme en témoigne d'une part l'excentricité ou l'anomalie d'un quelconque individu. Comme ce pourrait l'être dans le cas de Franz Kafka. Entendez bien ici le terme excentricité, qui peut paraître singulier aux oreilles des contemporains, dans le sens

---

<sup>68</sup> Danilo MARTUCCCELLI et François DE SINGLY, *Les sociologies de l'individu*, Paris : Armand Colin, 2009, p.111.

<sup>69</sup> Bernard LAHIRE, *Franz Kafka : éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris : La Découverte, 2010.

<sup>70</sup> Saul FRIEDLÄNDER, *Franz Kafka : The Poet of Shame and Guilt (Jewish Lives)*, New Haven, CT, USA : Yale University Press, 2013.

<sup>71</sup> Norbert ELIAS, *Mozart : Sociologie d'un génie*, Paris : Éditions du Seuil, 1991.

dénotatif que lui accorde la référence accordée à être « décentré », à l'extérieur des formes normales de vies, ou des vies disons communes, populaires tel que le citoyen moyen pourrait l'entendre aujourd'hui. L'excentricité de Kafka, se révèle par la particularité, entre autres, de son appartenance identitaire, juif allemand dans une ville tchèque d'Autriche-Hongrie. Un tel exercice tente alors de comprendre Kafka au travers des conditions sociales de l'époque. Malgré tout, le propre de la biographie sociologique, est l'intérêt que l'auteur de celle-ci partage entre l'individu et le social, et de la co-constitutivité qu'a l'un sur l'autre. Comme l'écrivait donc Kracauer en 1937 dans sa biographie du compositeur Jacques Offenbach : « C'est une biographie sociale en ce sens que si, d'une part, elle fait apparaître avec le personnage d'Offenbach la société qu'il anima — et qui l'anima à son tour — elle s'attache, de l'autre, à souligner les relations qui s'établissent entre Offenbach et son temps »<sup>72</sup>. La même suite d'idée s'enchaîne dans l'analyse sociologique que permet l'étude de la figure du dandy par la biographie de Stefan Zweig. Non seulement permet-elle au chercheur de faire état sur la société qui l'a laissé poindre, mais permet-elle aussi, pour le cas présent, de faire état d'une réalité sociale individuelle tout aussi unique qu'a pu l'être le personnage de Kafka. En creusant donc davantage les spires de la vie viennoise jusqu'à en réaliser la possible décadence qu'elle laisse paraître aux premiers abords<sup>73</sup>, l'association organique qu'entretient la ville de Vienne, l'Autriche-Hongrie et par extension, l'Europe ou l'Occident avec ses marginaux, réussit à se démarquer des lectures classiques et à s'imposer d'elle-même. Cette méthodologie permet essentiellement de resituer sociologiquement, à partir d'un idéal-type, par ses ressemblances et ses différences, un cas unique d'individu apparent à Vienne à l'époque où se meurt l'Empire millénaire des Habsbourg. Scène particulièrement relevée en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, l'Autriche-Hongrie terminera par s'inonder dans sa propre comédie politique mi-démocratique et mi-(bi)monarchique, avant de se noyer et de disparaître du centre de l'Occident synchroniquement avec la mise en bière aux Capucins de son « Kaisa », le vénéré François Joseph I<sup>er</sup>.

---

<sup>72</sup> Siegfried KRACAUER, *Jacques Offenbach ou le secret du Second Empire*, Paris : Le Promeneur, 1994 [1937], p. 18.

<sup>73</sup> Cette analogie de la « décadence » et du phénomène « fin-de-siècle » de Vienne est traitée dans l'ouvrage de Carl E. SCHORSKE, *Vienne fin-de-siècle : politique et culture*, Paris : Seuil, 1983.

Démarrer l'enquête sociologique avec comme base un portrait littéraire devient concret lorsque le chercheur en vient à pouvoir utiliser une méthodologie qui inclut, dans ce cas-ci, un encadrement conceptuel que propose l'usage de l'idéal-type, propre à l'approche comme celle de Max Weber. Cette méthode est donc plus utile pour comprendre la vie et l'œuvre de l'auteur ici étudié, et permet de relier la pratique à la théorie d'une manière des plus intelligible, justifiant donc l'utilisation d'un personnage ou d'un individu, pour y en tirer une biographie à caractère sociologique d'abord et avant tout. L'œuvre de Zweig, cette grande réalisation littéraire, est riche et dense : rassemblée en plus de cent titres différents, elle se compose entre autres de pièces de théâtres, de romans (dont plusieurs inachevés), d'essais, de feuilletons, de nouvelles, de traductions diverses, de biographies, de miniatures historiques et de recueils de poèmes, en plus d'une correspondance plus que prodigieuse. Ainsi délimitée, cette biographie sociologique de Stefan Zweig permet l'appréhension du phénomène du dandy dans son ensemble et promet de comprendre, en définitive, les paramètres sociaux favorisant l'émergence de cette figure.

### **3. Corpus**

Contrairement à la plupart des études de terrains et bien que mon projet de mémoire soit original et unique en son genre, il contient en lui-même ses propres limites. Loin d'intégrer un secteur particulier, d'y faire des observations empiriques et de noter, à l'aide d'un crayon et d'un calepin des remarques que je devrai plus tard retranscrire; loin d'entreprendre une longue série d'entrevues avec des gens du milieu, des intervenants, des hauts dirigeants, de petits employés, des concierges qui seraient à l'affût des moindres distractions ou éléments suspicieux; loin d'entretenir des conversations vivantes avec ces personnes mentionnées précédemment, je mène mes recherches dans le royaume des morts. Seul. Ou avec ma solitude, c'est selon. Je lis des textes écrits il y a longtemps, je lis une correspondance privée entre deux individus eux aussi morts il y a for longtemps, je m'immisce dans cette relation secrète et tente d'y démêler le vrai du faux, le sincère de la flatterie exagérée, de comprendre le ton du message en n'étant pas dans le ton de l'époque. Je ne peux qu'oser et faire preuve d'audace lorsque je présume et soutiens untel ou un autre argument face à ce terrain de recherche mort et enterré il y des plusieurs décennies. Bien sûr, je peux, à l'occasion, rendre plus vivante ma recherche lorsque je lis

d'autres chercheurs. Je me dis que ceux-là aussi doivent partager ma solitude, et sachant que je les lis, j'espère qu'ils se sentent un peu moins seuls.

Toutefois, il reste très particulier de travailler seul sur un auteur qui se sentait lui aussi si seul. Au-delà des correspondances, nous, lecteurs, avons accès aux journaux personnels de Stefan Zweig et autres. Procéder ainsi, avec un être vivant, serait presque du voyeurisme. Si cette personne est décédée depuis un certain temps, le chercheur peut se sentir à l'aise d'utiliser les écrits les plus personnels pour faire avancer la recherche. Parfois c'est très utile, d'autres fois ce l'est moins; savoir qu'il était pris d'un mal de dents atroce pour le nouvel an en 1916 ne m'a pas aidé plus qu'il ne le fallait<sup>74</sup>. À cette liste de lecture, s'ajoute indubitablement la totalité de l'œuvre de Zweig, traduite en français, comme dans sa langue originale, soit l'allemand autrichien. Il reste important de le noter, les Autrichiens ont une façon bien particulière de voir la vie, de la comprendre, de la vivre et de l'écrire, en quoi cette façon unique diffère totalement des voisins allemands. Si je n'ai pas eu la chance d'assister à une représentation de *Jérémie*, d'*Un caprice de Bonaparte* ou encore d'*Une légende d'une vie*, j'ai au demeurant, eu autant de plaisir à la lire, à me l'imaginer, à la vivre intérieurement, tel que le permet l'écriture littéraire. En ce sens, je crois que c'est un privilège de traiter sociologiquement d'un auteur littéraire. Privilège, puisque j'ai l'occasion de lire une fois en tant que lecteur amateur de littérature, et une deuxième fois, puis une troisième, en tant que sociologue investiguant son terrain de recherche, en quête d'un indice, d'une piste, d'un secret ou d'un sens caché qui l'aiderait à démêler tout, à rendre sa thèse crédible, solide et véridique. Que de s'incruster dans la vie d'autrui à son insu, qu'il soit mort ou pas, puisse sembler particulier, le fait de non seulement lire ses écrits les plus personnels comme ceux qu'il permit au public de découvrir ne reste après tout, sans pouvoir questionner et discuter avec le principal intéressé en personne, qu'hypothétique. J'aurais bien aimé m'entretenir avec l'homme. J'aurais eu l'impression de réaliser moi aussi quelque chose de grandiose — lui-même disant s'être émerveillé lorsqu'il put discuter avec la petite fille de Goethe, alors âgée de plus de 80 ans, voyant des yeux qui avaient vu de leur vivant ceux du poète allemand. Mais ce n'est pas ainsi. En tant que bouquinier du savoir à mon tour, je propose donc ma lecture du dandysme, ou du phénomène social du dandysme à Vienne au tournant du siècle, en étudiant la

---

<sup>74</sup> Stefan ZWEIG, *Journaux: 1912-1940*, Paris: Librairie générale française, 1995, p.235-237.

figure de Zweig. La personne, ne se résumant pas simplement à ses traits intellectuels, physiques ou autres, mais à ce qui l'a façonné, ce qu'il a écrit et produit de son vivant, ce qu'il a pensé — rappelons nous que ses différentes correspondances ainsi que son journal intime ont été publiés! De cette façon, je recoupe sociologiquement ma lecture de Zweig : tenter de comprendre l'époque au travers de cet homme, au travers de ses actions, de ses publications, de ses amitiés. C'est aussi comprendre ce qu'il a chéri toute sa vie durant, d'un point de vue idéaliste sans doute. C'est de comprendre ce qui a motivé l'homme, d'agir en suivant les ces concepts de liberté, de fraternité. Interpréter, mais ne pas digresser, puisque, aimant écrire, il a quand même laissé plusieurs pistes de compréhension derrière lui. Tenter de démystifier la constante contradiction entre les mots et les actions, entre les idées et les gestes, ou tout simplement les observer allant main dans la main vers l'horizon. En plus de lire l'homme, lire ses écrits, c'est de lire ses lectures, lire ses amis, lire ses influences, lire les journaux de l'époque et lire les évènements sociaux comme lui-même l'a fait. Or, même si cette étude n'a pas de terrain actif ou vivant à proprement dit comme celles de la plupart des mes collègues sociologues, l'histoire et ce qui en a été écrit a laissé des traces, des traces vivantes, qui laisse à la faculté intellectuelle de remodeler ce monde, d'y replonger et d'en sortir une lecture adéquate, représentative et typique.

Si j'ai précédemment noté ma solitude en tant que sociologue, je me dois d'admettre toutefois que j'ai trouvé un certain réconfort chez des collègues en littérature, en ethnologie et en science des religions. En tant que sociologue, Zweig est une figure peu usitée. Non pas que sa porte soit fermée pour toute visite de la part d'un sociologue, mais peut-être s'ouvre-t-elle plus aisément à quiconque s'intéresse au déplacement identitaire dans la littérature de Zweig<sup>75-76</sup>, au rôle d'intermédiaire qu'il a pu jouer entre notamment les littératures d'expression francophone ou germanophone ou encore au rôle du judaïsme dans la littérature de Zweig<sup>77-78</sup>. Certes, très peu se sont intéressés à lui de la façon dont se propose ce mémoire de le faire. Le ciblant comme étant

---

<sup>75</sup> Ken FRIEDEN, 1999, « The Displacement of Jewish Identity in Stefan Zweig's 'Buchmendel' ». *Symposium : A Quaterly in Modern Literature* 52 (no 4) : p. 232-239.

<sup>76</sup> Iñigo Barbranco GALDÓS, 2011, « The Self as the 'Mittelpunkt', the World as the 'Hauptperson'. The 'Super-Personal' Autobiography of Stefan Zweig », *Neophilologus* 95 : p. 109-122.

<sup>77</sup> CAP, op. cit.

<sup>78</sup> Leon BOTSTEIN, « Stefan Zweig and the Illusion of the Jewish European », *Jewish Social Studies* 44 (no 1), 1982, p. 66.

un certain modèle d'un phénomène social, lire Stefan Zweig en tant que dandy symbolise la possibilité pour la sociologie, de s'intéresser à un individu pour en faire un objet d'étude.

## CHAPITRE IV. AVENTURE DANDYESQUE À VIENNE

Les voyages, les amitiés et les connaissances que le poète Zweig eût tout au long de sa vie l'ont toujours ramené à Vienne, sa ville de naissance, là où il avait grandi et où il avait lui-même élu domicile. Influencée par ses collègues et amis de la *Jung Wien*, parmi ceux-ci notamment Schnitzler, Bahr, et Hofmannsthal, la personnalité de Zweig éclot au printemps de sa vie dans la capitale autrichienne. Zweig est intrinsèquement lié et influencé par le lieu de la ville de Vienne, tout comme il l'a été de Berlin, Paris et des autres grandes villes qu'il a visitées. En reprenant les catégories énoncées dans le chapitre deux, je tenterai de faire revivre cette ville de Vienne au début du XX<sup>e</sup> siècle, cette dynamique sociale rendant et reconstituant l'atmosphère du type du dandy. Pour bien comprendre la position de la figure de Zweig, il faut dévoiler cette réalité sociale, économique, culturelle et existentielle que représente Vienne pour la vie du bourgeois et ses implications, ses imbrications dans la biographie du jeune Stefan Zweig. Ensuite, un interstice historique fera le point sur la situation politique et économique de la capitale autrichienne. La deuxième section de ce chapitre portera sur ces années de découvertes et d'aventures que le jeune Zweig, bourgeois, effectue au pays de la bohème, lors de son parcours universitaire à Berlin; ce sont en quelque sorte, ses *Lehrjahre* à lui. Enfin, la troisième section traitera du retour à Vienne pour Zweig, qui âgé de 24 ans, remet le pied pour de bon dans son environnement bourgeois et s'installe dans le gotha littéraire des auteurs allemands.

## 1. Naissance dans la bourgeoisie juive de la capitale impériale

« SIGISMOND —  
 Ah! malheureux de moi, ah! misérable!  
 Ciel, je prétends tirer au clair,  
 puisque vous me traitez ainsi,  
 [115] quel crime j'ai commis  
 contre vous en naissant;  
 et pourtant je comprends que ma seule naissance  
 est un crime assez grand;  
 votre juste rigueur  
 [120] se justifie assez,  
 car ce crime majeur  
 de l'homme est d'être né. »<sup>79</sup>

Zweig est bourgeois au sens qu'en a donné Max Weber. La particularité, dans cette tentative d'appréhension par l'association de Zweig à la bourgeoisie est liée intrinsèquement à sa relation familiale. J'ai fait ressortir en exergue la fameuse séquence où Sigismond y va d'un de ses plus profonds soliloques, dans la pièce de théâtre de 1635 de Calderón, et qu'il dit que « le crime majeur de l'homme est d'être né »<sup>80</sup>. Dans son long ouvrage méthodologique de sociologie, Max Weber délimite les usages des termes « classe » et « situation de classe » selon la configuration qu'une « classe » est : « tout groupe d'individus qui se trouvent dans la même situation de classe »<sup>81</sup>. Ainsi déclinée, une classe, nommément une classe sociale se retrouve dans une relation de dépendance à sa *situation* de classe qu'il définit comme étant :

« la chance typique qui, dans un régime économique donné, résulte du degré auquel et des modalités d'utilisation selon lesquelles un individu peut disposer (ou ne pas disposer) de biens ou de services afin de se procurer des rentes ou des revenus; chance [qui doit être évaluée sous les trois chefs] (a) de sa capacité à se procurer ces biens, (b) de ses conditions de vie extérieure, (c) de sa destinée personnelle »<sup>82</sup>.

S'il ne faut s'en tenir qu'aux propos de Weber, le cas de Zweig ne serait pas à proprement dit, lié à la vie du bourgeois — n'étant donc encore à ce stade-ci, seulement redevable à l'acte de sa naissance; encore à 18 ans, le jeune Zweig n'a jamais travaillé, et n'a à son actif que deux

---

<sup>79</sup> Don Pedro CALDERÓN DE LA BARCA, *La vie est un songe*, Paris : Flammarion, 1996 [1635], p. 52.

<sup>80</sup> Idem.

<sup>81</sup> Max WEBER, *Économie et société I*, Paris : Pocket, 1995 [1920], p. 391.

<sup>82</sup> Ibid.

courtes nouvelles, *Vergessene Träume (Rêves oubliés)*<sup>83</sup>, *Praterfrühling (Printemps au Prater)*<sup>84</sup>, parues en feuilleton, ainsi que son premier recueil de poèmes, *Silberne Saiten (Cordes d'argent)*<sup>85</sup>, tous publiés entre 1900 et 1902, avant son séjour étudiant dans la capitale de l'Empire allemand<sup>86</sup>. S'il est, encore à ce stade, relié à la classe bourgeoise, c'est simplement dû à sa situation familiale, à sa sociation et sa communalisation bourgeoise. S'expliquer de cette manière l'individu Zweig serait de soustraire à l'homme son œuvre et ses capacités sociales créatrices. Il apparaît donc tout indiqué de le voir physiquement, en représentation imagée ou en vrai, et de le lier à une certaine bourgeoisie que par ses habits, ses goûts, ou autrement dit, de par ses habitudes de consommation. Je reviendrai sur l'habillement et son influence dans le troisième chapitre<sup>87</sup>.

À l'aide de la méthode idéal-typique, la figure de Zweig peut être à la fois bourgeoise, sans l'être, bohème, mais pas bohème, noble, mais pas noble. Permettant de se rapprocher de cet individu dandy, on réalise tout aussi clairement les distances qu'il entretient avec les quatre figures typiques que j'ai tracés au chapitre 2. Cette conception du bourgeois, au sens de Marx et de Weber, ne correspond pas à Zweig fils, mais davantage à Zweig père. Moritz Zweig est dépeint comme étant un homme minutieux, modéré dans ses comportements et dans ses dépenses: « mais ce n'est que dans sa cinquantième année que mon père s'accorda pour la première fois le luxe d'aller passer avec ma mère un mois d'hiver à Nice » écrit Stefan Zweig dans son essai autobiographique avant de mentionner que « dans l'ensemble, l'attitude fondamentale qui consistait à jouir de sa richesse en la possédant et non pas en en faisant l'étalage demeura inchangé »<sup>88</sup>. Le choix des mots est judicieux, Zweig fils lui-même parle d'une attitude, de cet *ethos*, son père qui « même devenu millionnaire, fumait toujours pas de havanes, mais ses simples Trabucos de régie [...] et s'il jouait aux cartes, il ne misait jamais que de petites

<sup>83</sup> Stefan ZWEIG, *Romans, nouvelles et récits I*, Éd. de La Pléiade. Paris : Gallimard, 2013. Parue initialement en juillet 1900 dans le *Berliner Illustrierte Zeitung*.

<sup>84</sup> Idem. Cette nouvelle est parue initialement dans la revue *Stimmen der Gegenwart, Monatsschrift für moderne Literatur und Kritik*, en octobre et novembre 1900.

<sup>85</sup> ZWEIG, *Silberne Saiten*, Frankfurt-am-Main : Fischer Verlag, 1982 [1900].

<sup>86</sup> Stefan Zweig n'a que 18 ans en 1900, année de publication de son *Vergessene Träume*.

<sup>87</sup> Se référer à la page 62 du présent mémoire.

<sup>88</sup> ZWEIG, *Le monde d'hier*, p. 23.

sommes »<sup>89</sup>, incarne cet esprit du capitalisme, cet ethos, dont parle Max Weber dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*<sup>90</sup>.

Conclure l'appartenance de Zweig fils à la bourgeoisie ne serait en réalité que l'apanage de l'influence à la fois paternelle et à la fois de la bonne bourgeoisie juive de Vienne sur ses enfants qui en sont issus, comme les « dix ou vingt mille familles » qui y vécurent comme les parents de Zweig « dans ce siècle des valeurs assurées »<sup>91</sup>. Zweig n'est pas le moindre du monde contrarié par la question monétaire, qu'il soit question de ses redevances de droits d'auteurs — comme la crise d'hyperinflation allemande de 1923 en témoigne — ou d'un voyage en Union soviétique ou à New York, il n'y a pas là lieu d'un questionnement relatif au compte en banque. Indépendant de fortune certes, il ne partage pas cet esprit qui fit de sa famille Zweig les riches entrepreneurs dans le domaine du textile, ou encore de sa famille maternelle, les Brettauer, les grands banquiers allemands et italiens. Il ne vit que pour son art, sans attacher d'importance véritable à tout ce qui traite de la monnaie; loin de lui cette conception dichotomique qui fut définie autrefois par Marx comme étant la lutte entre la classe bourgeoise et la classe des prolétaires concernant la possession des moyens de production<sup>92</sup>.

### 1.1. La complexité du cas juif viennois et ses liens avec la bourgeoisie

Bien que la révolution de 1848 ait échoué en Autriche, elle se soldera par l'accession au trône de l'Empereur François-Joseph 1<sup>er</sup>, qui a succédé à son oncle, Ferdinand 1<sup>er</sup>, abdicataire. Pour Zweig, et ses semblables, c'est-à-dire les autres Juifs de l'Empire, c'est sous François-Joseph 1<sup>er</sup> que les droits relatifs aux Juifs sont établis voire rétablis, notamment : l'abrogation de la procédure d'autorisation administrative des mariages juifs (1859), promulgation de la capacité juridique d'être témoins lors d'un mariage (1860), abolition des restrictions d'activités professionnelles (1860), abolition des restrictions concernant l'accès à la propriété foncière des

---

<sup>89</sup> Idem.

<sup>90</sup> Se référer à Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris : Plon, 1964 [1904-1905].

<sup>91</sup> Ibid., p. 20.

<sup>92</sup> Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Le manifeste du parti communiste*, Paris : Flammarion, 1998 [1848], p. 78-79.

Juifs (1860), légalisation de l'acquisition de la charge de notaire pour les Juifs (1863), puis, inscrites conjointement dans le Compromis Austro-hongrois de 1867, l'abolition des dernières restrictions qui soumettaient les Juifs à un statut particulier, confirmant alors l'abolition complète des Juifs dans l'Empire d'Autriche, sans toutefois mériter de titre national particulier (*Volksstamm* ou *Nationalität*)<sup>93</sup>, étant reconnus comme une communauté religieuse<sup>94</sup>. Les Juifs de l'Empire restent toujours, pour la considération sociale de l'époque, des citoyens de second niveau.

Le jeune Zweig est né dans une famille résolument bourgeoise. De par son opportunité natale, il ne connaîtra pas le sort de misères qui attend les autres enfants de l'Empire, ou par extension, la jeunesse ailleurs en Europe. Voir le jour dans cette famille juive viennoise et bien nantie, à l'époque, est diamétralement opposé à ce que peut représenter la naissance dans une famille juive de Galicie par exemple, tel est le cas de son ami l'écrivain Joseph Roth<sup>95</sup>. « C'étaient des gens aisés [les Zweig], qui peu à peu, devinrent riches et même très riches [...] leur genre de vie me paraît si typique de cette 'bonne bourgeoisie juive' »<sup>96</sup>, écrit Zweig en se remémorant ses souvenirs d'enfances dans les premiers chapitres de son essai autobiographique, *Le monde d'hier*. La vie de jeunesse de Zweig le privilégie : élevé en grande partie par une gouvernante française, il connaît l'allemand de naissance, l'italien de sa famille maternelle, le français, en plus de l'anglais. Comme chaque jeune élève il est initié au latin et au grec ancien, et fréquente les meilleures écoles de Vienne où il fait des rencontres d'exception. Celle de son collègue Ernst Benedikt en est un bel exemple<sup>97</sup>. La famille Zweig jouissant d'une des plus grandes fortunes de l'Empire, Stefan Zweig est amené à voyager plus souvent qu'à l'occasion avec ses parents, que ce soit à Ostende, en Belgique où ils avaient habitude de passer les vacances estivales, quoique

---

<sup>93</sup> Wolfdieter BIHL, « Die Juden », dans Adam Wandruszka et Peter Urbanitsch (éd.), *Die Habsburgermonarchie 1848-1918*, vol. III, *Die Völker des Reiches*, Vienne: Verlag des Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1980, p. 893-895, cité dans Jacques Le Rider, 2011, « Les juifs viennois (1867-1914) », *Austriaca* 73 (décembre) : p. 237.

<sup>94</sup> Jacques LE RIDER, 2011, « Les juifs viennois (1867-1914) », *Austriaca* 73 (décembre) : p. 237.

<sup>95</sup> Joseph ROTH, (1894-1936), écrivain et journaliste juif de l'Empire austro-hongrois, né près de Brody, en Galicie (actuelle Ukraine).

<sup>96</sup> ZWEIG, op. cit., p. 20. Zweig et Ernst Benedikt ont fréquenté le « *K. K. Staatsgymnasium im XI. Bezirke Wiens* » à la même époque. Ce *gymnasium* se trouve encore aujourd'hui au numéro 10 de la Wasagasse.

<sup>97</sup> Infra. p. 6

toujours très sobrement, « en seconde classe avec wagon-lit »<sup>98</sup>, ou les Alpes, la Suisse, l'Italie et l'Europe en entier. Une enfance teintée par les goûts bourgeois, une appréciation des fins plaisirs qu'une vie aisée peut permettre et des goûts raffinés, il est indéniable que le jeune Stefan Zweig a été influencé par cette situation de classe identifiée comme la bonne bourgeoisie juive viennoise.

Jusqu'ici, la description du politique bourgeois par Marx et Weber reste d'actualité et correspondent sommairement au *monde d'hier* de Stefan Zweig, celui de son père et de ses grands-parents, celui dans lequel il a vécu :

« Si je cherche une formule commode qui résume l'époque antérieure à la Première Guerre mondiale, dans laquelle j'ai été élevé, j'espère avoir trouvé la plus expressive en disant 'C'était l'âge d'or de la sécurité'. Tout dans notre monarchie autrichienne, presque millénaire, semblait fondé sur la durée, et l'État lui-même paraissait le suprême garant de cette pérennité »<sup>99</sup>.

Lorsque l'on regarde à l'arrière-plan, la famille dans laquelle naît le jeune Stefan Zweig, il va de soi de comprendre qu'il a grandi dans une famille de la bonne bourgeoisie juive, comme mentionné, son père Moritz Zweig, par sa compagnie de textile du nord de la Moravie était devenu prospère et avait décidé d'émigrer vers la capitale, Vienne, où les Juifs devinrent plus libres en vertu des divers droits acquis cités précédemment. Cette richesse et cette réussite dans les affaires, éleva la famille Zweig au sein de la « bonne société » de Vienne *de jure*<sup>100</sup>. Quant à Stefan Zweig, l'individu, il naît dans cette famille, et déjà, *de sanguine*, accède à cet échelon social bourgeois.

Bien qu'il y ait eu des affinités très étroites avec la bourgeoisie Zweig n'est pas le représentant typique de celle-ci. Lorsque l'on réfléchit à l'image bourgeoise qu'il peut refléter il manque en lui-même, dans sa vie, des démonstrations ostentatoires de cette filiation à la couche bourgeoise de la société. Écrivain bourgeois; ce titre ne colle-t-il donc pas davantage à d'autres auteurs de l'époque dont l'œuvre est destinée à un public bourgeois, pour lui et par lui? Le cas de figure dans ce cas-ci serait celui d'Hermann Hesse ou de Thomas Mann, notamment par l'entremise de son œuvre colossale, les *Buddenbrook*. Dans ce roman, Mann dépeint la longue

<sup>98</sup> ZWEIG, op. cit., p. 23.

<sup>99</sup> Stefan ZWEIG, *Le monde d'hier*, Paris: Belfond, 1993 [1942], p. 15.

<sup>100</sup> Ibid.

saga familiale des Buddenbrook, dans la ville de hanséatique de Lübeck au nord de l'Allemagne comme le reflet exact de la bourgeoisie allemande du XIX<sup>e</sup> siècle. Ou, ne seraient-ce pas les thèmes d'écriture, si différents de Mann à Zweig à Hesse, qui définiraient les auteurs comme représentatifs d'une bourgeoisie? Il est tout aussi légitime de se demander jusqu'à quel point justement, la judaïté de Zweig et l'environnement viennois intervient dans son développement artistique et individuel comparé à Mann ou Hesse? Il se peut fort bien que tout aurait été différent si Stefan Zweig s'était appelé Stefano Ramo, Stephen Branch ou Štěpán Petrowitz. Serait-ce donc dans le traitement de leur écriture, l'auteur autrichien s'étant toujours davantage intéressé aux grands esprits, à la création artistique et aux artistes, lequel traitement pencherait vers un idéal aristocratique, que l'on pourrait appréhender la figure du dandy viennois? Délaissant délibérément la catégorie du bourgeois, j'y reviendrai dans la troisième partie de ce chapitre, je me laisserai guider dans l'univers du bohème, que Zweig a fréquenté lors de ses années universitaires.

#### **Interstice deuxième : L'Autriche — de Metternich à François-Joseph I<sup>er</sup>**

Il est important de considérer la période de la genèse de cet Empire pour comprendre les aspects extérieurs de la vie sociale en Autriche<sup>101</sup>. Après l'échec des guerres napoléoniennes, les diplomates des grands États d'Europe se retrouvent nul autre qu'à Vienne, où le comte Metternich, alors chancelier de l'Empire d'Autriche, accueille ses homologues et dirige les discussions. En bref, la mission première du Congrès de Vienne de 1815, est de rétablir les monarchies d'Ancien Régime. Les congressistes sont donc tous des représentants des royaumes soit déchus et disparus (en France et en Allemagne notamment) depuis l'accession au pouvoir de Napoléon I<sup>er</sup>. Il serait inutile de préciser que le retour à l'Ancien Régime est un mouvement conservateur, où la réinstauration des monarchies absolues est préconisée.

De la période allant de 1815, date du Congrès de Vienne, à 1848, date du début des grandes contestations paneuropéennes que l'histoire nomme le Printemps des peuples (*Vormärz* en allemand), il est d'usage de considérer cette période comme en étant une d'accalmie relative

<sup>101</sup> Jean BÉRENGER. *L'histoire de l'empire des Habsbourg*, Paris : Fayard, 1990.

parmi les têtes dirigeantes des États, alors que les populations, commencent à s'activer de plus en plus contre les pouvoirs en place. Cette volonté de renverser le pouvoir en place, notamment en Autriche où différentes nationalités sont négligées au bénéfice de l'Empire et de sa capitale, Vienne, où règne la majorité de langue allemande. Les événements de février 1848 en France ont influencé directement les actions prises à Vienne. Dès mars 1848, des étudiants et des bourgeois libéraux vont mettre à bas le gouvernement du chancelier Metternich lors de manifestations et émeutes dans les différentes villes de l'Empire. Des mouvements nationalistes dans les régions de l'Empire, notamment en Bohême, en Hongrie, en Croatie et en Serbie, gagnent en popularité, et une assemblée constitutive a été élue au suffrage censitaire, qui votera par la suite l'abolition de la féodalité. L'effervescence du mouvement à l'intérieur de l'Empire a forcé les bourgeois de langue allemande de Vienne à s'inquiéter et à suivre l'Empereur Ferdinand I<sup>er</sup> dans sa fuite. Au final, les forces impériales répliqueront et parviendront, avec l'aide de l'Empire russe, jadis allié au sein de la Sainte-Alliance, à défaire les forces des révolutionnaires et à rétablir le pouvoir absolutiste dans les territoires de l'Empire autrichien<sup>102</sup>.

Le neveu de ce dernier sera couronné Empereur, François Joseph I<sup>er</sup>, et reformera la société dès son accession avec le décret de nouvelles lois, plus libérales à tendance démocratique. Toutefois, bien qu'il ait instauré un Parlement bicaméral, avec une Chambre haute, et une Chambre basse, en plus d'élections à suffrage universel, sa bonne réputation fit en sorte qu'il put taire les détracteurs en leur donnant des institutions fantômes et rétablissant la paix sociale<sup>103</sup>. Or, la suite des événements a été digne d'une longue tragédie pour les Autrichiens. Alors que ceux-ci, depuis ce Congrès de Vienne, étaient à la tête du *Deutscher Bund*, la Confédération germanique, qui incluait alors les États germanophones, était marquée par la rivalité qu'a entretenue le Royaume de Prusse envers l'Empire d'Autriche. Cette rivalité émane du fait que ce fut historiquement l'Empereur d'Autriche, de la maison des Habsbourg, qui était le Président de la Confédération, empêchant aux Prussiens, issus de la lignée de la dynastie des Hohenzollern, de détenir le pouvoir. Avec, à la tête de son armée, le ministre-président junker Otto von Bismarck, le Royaume de Prusse entrera dans une série de conflits armés, d'abord contre le

<sup>102</sup> Ibid.

<sup>103</sup> Carl E. SCHORSKE, *Vienne fin-de-siècle : politique et culture*, Paris : Seuil, 1983, p.22.

Royaume du Danemark en 1864, auquel l'Empire d'Autriche a combattu au côté des Prussiens. Puis, prétextant une mauvaise gestion du territoire du Holstein (depuis 1864 sous autorité autrichienne)<sup>104</sup>, la Prusse de Bismarck envahit l'Autriche, et cette guerre se terminera par la fameuse défaite de l'Empire d'Autriche à Sadowa<sup>105</sup>. S'ensuivit pour le Royaume de Prusse une autre guerre, celle avec la France en 1870-1871 où, après une victoire, il put proclamer l'union allemande au sein du nouveau *Reich* de Bismarck et de l'Empereur Guillaume, en excluant de toute considération l'Empire d'Autriche<sup>106</sup>.

Cette défaite à Sadowa est lourde en signification pour l'Empire défait. En pleine perte de pouvoir, l'Empire d'Autriche disparaît et se scinde en une double monarchie, la Double monarchie d'Autriche-Hongrie, reléguant encore une fois les problèmes nationaux internes, au second plan au bénéfice d'une union personnelle en la personne du nouveau Kaiser François Joseph 1<sup>er</sup>. Les réformes libérales qui ont été décrétées en 1867, sont donc une influence directe de la nouvelle entité politique dont l'Autriche prit forme suivant la défaite à Sadowa.

## **2. *Lehrjahre et Wanderjahre*, ou quand le bourgeois s'immisce dans les cercles bohèmes**

« Malheureux peut-être l'homme, mais heureux l'artiste que le  
désir déchire! »<sup>107</sup>

Le jeune Zweig a eu la chance, si je peux m'exprimer ainsi, de naître dans une des famille les mieux nantie, d'un point de vue économique, de tout l'Empire d'Autriche. Ainsi, les Zweig sont-ils le parfait exemple résultant d'une socialisation familiale de type bourgeoise, qui n'est pas sans tout déplaire au jeune Stefan. Néanmoins, de ses propre dires, l'importance accordée à l'éducation et au diplôme universitaire, n'était que pour faire plaisir à son père et de « collecter » en quelque sorte une reconnaissance sociale, avec la dénomination et le préfixe de docteur. Si son père avait fait fortune dans l'industrie du textile, compagnie que le frère de Stefan Zweig

<sup>104</sup> Le duché de Holstein et sa capitale, Kiel, est situé à la frontière entre le Danemark et l'Allemagne, à plus de 1000 km au nord-ouest de Vienne.

<sup>105</sup> Jean-Numa DUCANGE et Jacques LAJARRIGE, 2011, « Avant-propos », *Austriaca* 73 (décembre) : p.10.

<sup>106</sup> Plus connu dans la littérature sur l'histoire allemande sous le terme de *kleindeutsche Lösung* ou la Solution Petite-Allemagne.

<sup>107</sup> Charles BAUDELAIRE, 1869, « Le désir de peindre », *Le spleen de Paris*, XXXVI.

avait repris par la suite, il n'en reste pas moins que le jeune Stefan Zweig n'a rien d'un entrepreneur : il a une âme artistique. De plus, le fait que l'entreprise familiale soit entre les mains de son frère Alfred a sans doute rendu Stefan plus libre de faire autre chose que de s'intéresser au monde des affaires, s'affranchissant du même coup d'une pression paternelle possible.

Dans une vue d'ensemble, un contemporain serait davantage porté à comprendre sa vie de jeunesse comme celle qu'il dépeint dans une de ses premières nouvelles *Ein Verbummelter*<sup>108</sup> parue en 1901. Dans cette courte nouvelle, il raconte les aventures d'un élève que la vie scolaire n'intéresse pas, et où l'école, n'est qu'un lieu où il doit faire acte de présence à l'occasion, menant tout droit au risque de doubler ses classes. La culmination de cette attitude s'est manifestée lors du semestre qu'a passé le jeune Stefan Zweig à Berlin, en 1902, alors qu'il ne mis les pieds que deux fois à l'Université, c'est-à-dire « la première fois pour m'inscrire aux cours, la seconde pour obtenir l'attestation que je les avais suivis avec assiduité, comme je le prétendais »<sup>109</sup>. Sans vouloir donner une importance superfétatoire à ce semestre à Berlin, où il ne « songeait pas à étudier », il n'en reste pas moins qu'il va rester un incontournable dans le processus de socialisation du tout nouveau docteur Zweig. Essentiellement, ce semestre passé à Berlin en 1902 symbolise la fin du chapitre de sa vie de jeunesse et le début de son âge adulte, sans toutefois en être un vraiment : « ce que je cherchais à Berlin, ce n'étaient ni des cours, ni des professeurs, mais une forme de liberté plus haute et plus parfaite encore. À Vienne, je me sentais quand même toujours lié au milieu [...] »<sup>110</sup>. Lançant *de facto* l'intérêt à étudier les relations entre la liberté et la biographie sociologique de l'homme, cette *Art der Freiheit*, comme il l'appelle, s'est entre autres traduite par cette libre découverte d'une vie dont, en tant qu'enfant d'une famille de bon bourgeois, il n'avait pu connaître. Se doutait-il que j'allais, plus de 70 ans après sa mort, reprendre ses paroles, mots pour mots tellement ils sont clairs, limpides et remplis de sens, pour justifier mon propos :

---

<sup>108</sup> Se référer à Robert Musil, *Les désarrois de l'élève Törless*, Paris : Éditions du Seuil, 1995 [1906].

<sup>109</sup> ZWEIG, *Le monde d'hier*, p.137.

<sup>110</sup> Ibid.

« Mes amis de Vienne m’avaient donné toute une série de lettre de recommandation. Je ne fis pourtant usage d’aucune, puisque le véritable sens de mon escapade était d’échapper à toute atmosphère bourgeoise et assurée, afin de vivre complètement détaché et livré à moi-même. Je ne voulais rencontrer que des gens auprès desquels m’auraient introduit mes propres travaux littéraires — et, autant que possible, des gens intéressants : après tout, ce n’est pas en vain qu’on avait lu *La Bohème*<sup>111</sup> et, à vingt ans, on ne pouvait que souhaiter vivre ce genre d’existence»<sup>112</sup>.

Dès qu’on se lance dans l’acceptation d’une quelconque fibre « bohème » dans l’attitude ou dans les idéaux, surtout ceux véhiculés tout au long de sa longue œuvre littéraire, on se retrouve plonger dans cet environnement berlinois du tout début du XX<sup>e</sup> siècle. Intéressant, voire doublement intéressant, le jeune Zweig, analysé selon le texte précédemment cité de Robert Michels, agit donc en connaissance de cause; dans son article, Michels recense essentiellement la perspective sur la bohème telle que mise en lumière par l’œuvre capitale de 1851 d’Henry Murger, *Scènes de la vie de bohème*, dont le jeune étudiant viennois en exil dans la nouvelle capitale européenne avoue lui-même avoir lu, évidemment!

## 2.1 La bohème libre dans un Berlin en plein essor ou les échanges étudiants au siècle dernier

Dès ces deux premières caractéristiques énoncées, quiconque serait familier avec l’atmosphère éclectique de Berlin en 1900, en viendrait à rencontrer sur son chemin, le poète allemand Peter Hille. Peu connu encore aujourd’hui, il est resté un marginal, fidèle à la vie qu’il mena; il en viendra à croiser lui aussi, en fin de vie, lui qui mourut en 1904, celui du jeune étudiant autrichien, parti de son nid bourgeois à Vienne pour vivre la bohème estudiantine et juvénile dans les rues de Berlin. Précoce dans son écriture, le très jeune Zweig avait collaboré à la revue *Die Gesellschaft*, au temps où Ludwig Jacobowksi en était l’éditeur<sup>113</sup>; c’est de par cette collaboration du temps de Jacobowski que Zweig, à son arrivée à Berlin, a été initié aux cercles bohèmes, auprès notamment de l’association de jeunes fondée par ce même éditeur qui avait pour nom *Die Kommenden*<sup>114</sup>. Se réunissant à chaque semaine pour participer à des lectures de toutes sortes, Zweig fit la rencontre de ce Peter Hille, « touchant comme un Père Noël », ce

<sup>111</sup> Référence à l’œuvre de 1851, *Scènes de la vie de bohème*, de l’écrivain français Henry Murger.

<sup>112</sup> ZWEIG, op. cit., p.139-140.

<sup>113</sup> Ludwig Jacobowski (1868-1900), il assurait la charge d’éditeur de la revue depuis 1898.

<sup>114</sup> Se référer à la section 3 du présent chapitre pour une insertion dans leur mode de vie et la culture des maisons de café.

« vieillard à barbe grise, respecté et aimé de tous parce qu'il était un vrai poète et un vrai bohème »<sup>115</sup>. Sa description de Hille est frappante et les mots qu'il lui attribuent sont de dignes représentants d'une certaine éthique de vie dont l'héritage zweiguien peut en être le légitime descendant : « il ne voulait être ni célébré, ni fêté, et cependant, grâce à ses dispositions pour la rêverie poétique, il était plus exempt de soucis et plus libre qu'aucun homme que j'aie pu observer par la suite »<sup>116</sup>.

Un des thèmes majeurs non seulement de la littérature, mais aussi des actions civiles de Zweig durant sa vie est la liberté comprise, au sens large tel que le propose le philosophe anglais Thomas Hobbes par exemple, c'est-à-dire une liberté d'entrave ou d'obstruction, tout ce qui est libre est d'abord défini par la négative entendue comme « n'étant pas entravé de mouvements ni obstrué »<sup>117</sup>, mais aussi dans un sens positif, notamment lorsqu'il traite de la liberté créatrice, dont je reparlerai plus tard. Cette liberté s'est traduite pour le jeune étudiant en fuite du monde bourgeois dans un exil à Berlin, pour l'excitation sensorielle que procure une vie centrée exclusivement sur l'art, littéraire dans ce cas-ci : « Arbeiten ist bei sich selbst sein »<sup>118</sup>, comme l'écrivait Peter Hille. Au fil du temps passé à Berlin, il en vint à faire des rencontres prestigieuses, déjà, à seulement 20 ans, peut-on remarquer son emballement pour les personnes qui ont changé, dans une certaine mesure, la face du monde. Si à défaut de parler de changement, je pourrais dire à la place d'influencer le cours du monde, je retrace cette affection dans ce que Zweig, étant encore jeune élève à Vienne, entretenait pour ses « héros » du Burgtheater, les acteurs, les cantatrices, les chefs d'orchestre et autres, qui à l'époque, influençaient son quotidien. Semblable à sa première rencontre révélatrice avec Theodor Herzl, il rencontra, à Berlin, un deuxième individu « prestigieux », « un de ces hommes à qui la destinée assigne la mission de servir de guide à de millions de gens »<sup>119</sup>, Rudolf Steiner<sup>120</sup>. Le futur fondateur de

---

<sup>115</sup> ZWEIG, *Le monde d'hier*, p.140-141.

<sup>116</sup> Ibid.

<sup>117</sup> Thomas HOBBS, *Leviathan*, London : Penguin Books, 1985 [1651], p. 189, 261. Les termes anglais utilisés par Hobbes étant « Opposition » et « Impediment ».

<sup>118</sup> Peter HILLE, *Ich bin, also ist Schönheit*, Leipzig, GDR : Reclam, 1981 [1903], p.112. « Travailler, c'est être soi-même »; ma traduction.

<sup>119</sup> ZWEIG, op. cit., p.142.

<sup>120</sup> Rudolf Steiner (1861-1925), philosophe autrichien.

l'anthroposophie, Steiner, était le président élu de ce groupe bohème des *Kommenden* et participait avec Zweig au même cercle de jeunes intellectuels admiratifs de la littérature, de la poésie, et des beaux-arts.

Ces premières rencontres avec des gens influents du milieu artistique, Zweig les doit à son semestre à Berlin, et par extension, aux rencontres qu'il a faites parmi les autres jeunes intellectuels du cercle *Die Kommenden*. Alors qu'à Berlin, le jeune Zweig ne fréquentant pas réellement l'université, il suivit les conseils de nul autre que Richard Dehmel<sup>121</sup>, et commença à traduire en allemand, des poètes français, pour « se faire la main » sur les recommandations du poète français Camille Lemonnier<sup>122</sup>. Or ce Dehmel, dès 1888, faisait partie d'un cercle de poète berlinois, le *Friedrichshagener Dichterkreis*, rassemblé alors autour de Gerhard Hauptmann, dont faisait partie notamment Lou Andreas-Salomé — elle qui était l'ancienne égérie de Friedrich Nietzsche quelques années auparavant, et fut aussi la muse de Rainer Maria Rilke par après, et ensuite fidèle amie de Sigmund Freud — Maximilian Harden<sup>123</sup>, August Strindberg, Rudolf Steiner, Gustav Landauer, la baronne Bertha von Suttner et bien sûr Peter Hille. Par ailleurs, il n'est pas défendu de penser que Zweig n'ait pas été initié à plusieurs de ces individus par la camaraderie de Peter Hille; à la même époque (1900-1904), vivaient dans une commune, *Die neue Gemeinschaft*<sup>124</sup>, nul autre que ce même bohème de Hille, les anarchistes Gustav Landauer, Erich Mühsam et Bernhard Kampffmeyer ainsi que le philosophe juif et viennois Martin Buber<sup>125</sup>. Zweig, qui « s'atablait avec des ivrognes, des homosexuels et des

---

<sup>121</sup> Richard Dehmel (1863-1920), poète et écrivain allemand, ses poèmes, reconnus par les plus grands compositeurs de l'époque, ont été mis en musique par notamment Richard Strauss (en 1895) et Arnold Schönberg (qui a repris son poème *Verklärte Nacht* de 1896 pour composer son chef-d'œuvre homonyme en 1902).

<sup>122</sup> ZWEIG, op. cit., p.146.

<sup>123</sup> Maximilian Harden (1861-1927), journaliste allemand, éditeur de la revue *Die Zukunft*, qui fut des premiers à soutenir Zweig dans sa création littéraire, alors que seulement âgé de 19 ans, il arpentaient les rues de Berlin en tant qu'étudiant et apprenti littéraire. Se référer à ZWEIG, op. cit., p.215-216.

<sup>124</sup> Erich MÜHSAM, « Unpolitische Erinnerungen », 1951, dans Peter HILLE, *Ich bin, also ist Schönheit*, Leipzig, GDR : Reclam, 1981 [1904], p.225-226.

<sup>125</sup> En 1904, Martin Buber, par l'entremise de sa maison d'édition *Judischer Verlag* (La maison d'édition juive, en français), republie la nouvelle de 1901 parue dans le journal *Die Welt* de Vienne, qui s'intitule *Im Schnee* (Dans la neige), une nouvelle juive. Le peintre Éphraïm Moses Lilien est aussi fondateur de cette maison d'édition, et dessinera les *ex-libris* caractéristiques des œuvres de Zweig. Lilien faisait aussi partie de la bande de jeunes bohèmes vivant à Berlin à cette époque, se référer à ZWEIG, op.cit., p.144-145.

morphinomanes »<sup>126</sup>, était complètement sorti de son environnement viennois où il fut socialisé en premier lieu. D'ailleurs, il m'apparaît clairement qu'en tant que fils de bourgeois libéral, Zweig eut toujours affectionné les idées de liberté, et fut notamment très influencé par ses liens qu'il a entretenus avec les anarchistes. La réalité voudra qu'un peu plus tard, dans les années 1920, le traducteur en langue française de Zweig, Alzir Hella, fut un anarchiste invétéré, et que sa plus proche relation amicale, Romain Rolland, un des plus grands représentants du pacifisme paneuropéen. L'influence des valeurs de liberté et du pacifisme seront discutées au cinquième chapitre.

Au demeurant, cette passion pour la liberté, n'est pas étrangère à cette lecture de Murger dont Michels a tracé les contours théoriques. Ce que je remarque d'entrée de jeu dans cette période berlinoise, c'est la rectitude des idées de Zweig alors que, jeune étudiant, il quitte son berceau bourgeois pour aller de par le monde, qui plus est, l'initie au mode de vie de la bohème, et lui fait ressentir cet esprit de liberté qui, comme le doux vent chaud, effleure la peau en y laissant un frisson que consume le corps, extasié. Il ne fait aucun doute, que ce climat de vie berlinois ait influencé au plus haut point le nouvelliste Zweig tout au long de sa vie, notamment dans la rédaction de son recueil de poème lyrique *Die frühen Kränze* (*Les couronnes précoces*), dans la nouvelle *Die Wunder des Lebens* (*Les prodiges de la vie*) ou encore de *Die Verwirrung des Gefühle* (*La confusion des sentiments*) en 1927, où toute la stylistique zweiguienne se décline : la mise en abîme, alors que l'histoire est initiée par les souvenirs d'un professeur qui, fêtant ses 60 ans, se replonge dans ses années universitaires, où il fut lui-même influencé fortement par un professeur avec qui il a entretenu des relations amicales étroites. Non seulement que le jeune Zweig ait entretenu sa vie durant des relations amicales avec des individus d'une voire deux générations plus âgées que lui tout comme les personnages principaux de la nouvelle, mais le lieu de l'action, la ville de Berlin, ainsi que le thème de l'amour entre les deux personnages, colle tout à fait à la vie dont a fait l'expérience Zweig lui-même lors de ce semestre à l'étranger en 1902.

---

<sup>126</sup> ZWEIG, op. cit., p.144.

Cette relation littéraire où on frôle l'outrage<sup>127</sup>, amène directement le questionnement sur la morale et les conventions sociales; cette opposition aux conventions esthétiques, politiques et morales (moralisatrices), figurant comme antithèse du goût régnant, dont à cela correspond la haine des bohèmes contre la morale bourgeoise, est la cinquième caractéristique (5) de la bohème dont a analysé Michels<sup>128</sup>, où il ressortait que cette attitude de dissension est abhorrée envers les bourgeois comme un atavisme au cours de l'histoire<sup>129</sup>. Alors dans ces derniers jours de vie, Zweig se remémore encore ce temps passé à Berlin : « Je crois bien qu'en dix ans, je ne me suis pas autant abandonné à la sociabilité spirituelle que dans ce court et unique semestre passé à Berlin, mon premier semestre de complète liberté »<sup>130</sup>.

Évidemment, lorsque l'on prend en considération d'une part, l'importante richesse familiale dont Stefan Zweig a pu bénéficier, et d'autre part le succès littéraire qu'il a connu et des revenus qu'il a pu en tirer, il n'est pas si aisé de penser le littéraire comme un membre à part entière de la du prolétariat intellectuel, comme ce fut pourtant le cas de Joseph Roth par exemple. Sans toutefois lui retirer le titre d'intellectuel qui viendrait avec la classification telle qu'entendue par Michels comme une hybridation entre le type du prolétaire et du bohème, il ne fait aucun doute que Zweig ne peut être considéré totalement comme un bohème ou encore moins comme un prolétaire : il serait bourgeois possesseur de ce capital que représente le *Bildungsbürgertum* selon Max Weber, et bohème dans sa conduite de vie; représenterait-il donc la figure du dandy? C'est en retenant l'interaction de bohème avec les arts, et de l'intellectuel avec une considération sociale — une certaine érudition élitiste propre aux intellectuels et au rôle qu'ils jouent de coutume dans une société (à l'instar de la lecture sociale de Platon par exemple) — qu'il m'est permis de mieux comprendre cette cinquième figure qui est celle du dandy. L'exemple du jeune Zweig est conforme à la définition du dandy que j'ai précédemment clarifiée. J'en ressortais d'abord que le dandy se positionnait à l'extérieur des considérations et des déterminations

---

<sup>127</sup> Il est important de prendre en considération l'audace d'un tel sujet, l'homosexualité étant, et ce jusqu'en 1994, toujours interdite par le « *Strafgesetzbuch* », le Code criminel allemand, par le paragraphe 175.

<sup>128</sup> MICHELS, op. cit., p.3-4.

<sup>129</sup> Ibid., p.4.

<sup>130</sup> ZWEIG, op. cit, p.145.

économiques comme c'était le cas avec le bourgeois et le prolétaire, avant de reconnaître qu'en tant qu'artiste, il s'élevait à la fois au même niveau que plusieurs bourgeois au plan financier, bien que son activité soit de celle de l'intellectuel. Tout aussi rapproché et éloigné du bohème que du noble, de par entre autres cet ethos du dandy, la figure du jeune Zweig, file entre les mailles de la grille d'analyse, et demande à être élargie ou repensée dans la tentative de saisir le ce phénomène. Familier aux grandes villes, aux centre urbains où l'activité quotidienne est plus fortement prononcée, la route sur la compréhension du dandysme guide vers Paris, dont les conditions externes permettent au mieux à cet ethos du dandysme de se diffuser. Ces années de formation, de quête identitaire, ont contribué, à leurs façons, à faire de Zweig qui il fut et permettent la discussion qui va au-delà du personnage seul (au-delà de sa simple biographie donc), et de regarder socialement, comment le développement d'une telle pensée, d'un tel mode de vie ont-ils pu être possibles?

## 2.2 Bohème à Paris : « Strollers on the boulevard »

Robert Michels est sans équivoque dans son adresse sur l'essence de la bohème, qui selon lui, malgré son origine française, est, par un aspect, peu française, contrastant au plus haut point avec quelques autres qualités fondamentales du peuple français, soit l'amour de l'ordre, la clarté dans le monde des idées et dans la vie, poussée jusqu'à un degré philistin et petit-bourgeois<sup>131</sup>. La bohème ne se développa pas en Italie<sup>132</sup>, alors qu'en Allemagne, elle ne se développa que sporadiquement, en raison notamment du développement moins important des grandes villes : d'où l'importance accordée à l'émergence de Berlin comme grande capitale européenne et du cercle déployé autour du poète allemand Peter Hille dont Zweig eût l'opportunité de fréquenter<sup>133</sup>. L'Angleterre est un cas particulier, j'aurai l'occasion d'y revenir au cinquième chapitre. Si je m'offre ce détour par Paris, capitale mondiale des artistes, c'est d'abord que je suis les traces de Zweig dans son propre parcours de vie. Ayant délaissé Berlin pour Paris, où il résida pendant cette année de 1904, il ne fait aucun doute que ce déménagement symbolise pour Zweig,

---

<sup>131</sup> Ibid., p.6.

<sup>132</sup> MICHELS, op. cit., p.6.

<sup>133</sup> Idem.

l'entrée dans le monde des adultes. Maintenant docteur, il a pu ainsi se consacrer pleinement à son activité littéraire, loin des soucis de sa vie d'étudiant. Quittant peu à peu l'environnement bohème que lui procurait sa vie berlinoise, il en vint à développer plusieurs amitiés avec des gens établis du milieu artistique, dont notamment le poète Émile Verhaeren et l'auteur Léon Balzac. Zweig élit domicile dans le quartier des Halles, dans une charmante maison bordant le Palais-Royal, à quelques pas du Musée du Louvre, au cœur du 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris. N'est-ce donc pas là une différence majeure d'avec le mode de vie bohème qu'il vivait à Berlin! Loin de la vie bohémienne du Quartier latin, la période parisienne de Zweig représente un raffinement graduel dans la maturation du jeune Zweig. À cette époque, Zweig s'initie à la vie de boulevard, caractéristique de Paris, où l'héritage de ce passé politique et économique se fait sentir. À Paris, Zweig marche dans les pas de Baudelaire. D'un point de vue politique, le chassé-croisé qui s'est opéré en France, depuis la Révolution de 1789, entre les Révolutionnaires et la maison des Bourbon, s'est terminé fatalement par la défaite subie aux mains des Prussiens en 1870 et la reddition de Napoléon III. C'est sous ce même Napoléon III que s'était en premier lieu déployé tout l'appareil moderniste de la ville de Paris, lorsque les clefs du projet de cette modernisation eurent été données au baron Haussmann. Parmi les éléments majeurs de cette transformation de Paris sous le Second Empire<sup>134</sup>, le développement de l'urbanisme apparaît comme le point central : le système haussmannien est d'abord de pouvoir relier les différents quartiers de la ville, en orchestrant la création des Grands-Boulevards, de gares et de parcs. S'il a été relaté précédemment que le développement urbain était en tout point ce qu'il manquait à la ville de Berlin, Paris s'est développé grâce notamment à l'industrie naissante et le développement du capitalisme de marché; la capitale prussienne n'étant encore, en 1852, que les vestiges d'une ville de résidence royale, à des années-lumières de ce qu'a pu être Paris à la même époque. À Benjamin de faire remarquer cette importance des tribulations politiques françaises :

« La vie littéraire quotidienne s'était rassemblée pendant cinquante ans autour des revues. Vers la fin du premier tiers du siècle, les choses commencèrent à changer. Les belles-lettres trouvèrent grâce au feuilleton un débouché dans la presse quotidienne. L'apparition du feuilleton résume à elle seule les transformations que la révolution de Juillet avait apportées à la presse. Sous la Restauration on n'avait pas le droit de vendre les journaux aux numéros; on ne pouvait recevoir une publication qu'en souscrivant un abonnement. Celui qui ne pouvait déboursier les 80 F de l'abonnement annuel, une somme importante, devait se rabattre sur les cafés où l'on

<sup>134</sup> Période allant de 1852 à 1870.

était souvent plusieurs à lire un numéro. En 1824, il y avait à Paris 47 000 abonnés, en 1836 70 000 et en 1848 200 000. *La Presse*, le journal de Girardin, a joué un rôle décisif dans cette ascension. Il a introduit trois innovations importantes : l'abaissement du prix à 40 F, les petites annonces et le roman feuilleton »<sup>135</sup>.

C'est donc dans ce nouvel environnement que prend son envol la démocratisation de la littérature à Paris, et où la bohème, peut donc se développer à son aise. L'institution que représente la presse écrite, pour la ville de Paris, devient une condition extérieure qui favorise l'apparition sociale d'une nouvelle figure, que Walter Benjamin identifie au flâneur. Or, ce flâneur n'est pas si loin de la figure de bohème dont j'ai brossé le portrait précédemment. De plus, il y aurait des rapprochements à effectuer entre le flâneur de Benjamin et un certain type de dandysme propre à Paris. Le dandy viennois n'étant pas le même qu'à Paris, s'il a réellement existé, l'ajout de l'élément de la presse écrite vient en influencer son développement. Si c'est dans ces conditions que des jeunes artistes à l'instar d'Honoré de Balzac, d'Alexandre Dumas (père) et d'Eugène Sue, il importe d'attribuer l'origine du phénomène au développement urbain de Paris. Le bohème étant un individu fondamentalement urbain, il apparaît presque intuitif que de lier logiquement l'apparition de ce dernier avec le développement urbain. Ce phénomène socio-économique comme l'indique Benjamin<sup>136</sup>, amène entre autres l'artiste à quitter l'atelier, à quitter le café ou son studio, et à se rendre au marché, aux halles : l'activité d'une scène d'extérieure dans une ville en pleine construction amène le marcheur à regarder autour de lui sans cesse, comme dans un panorama. La littérature devient alors, elle aussi une littérature de panorama et, s'alliant avec le genre littéraire que dédie un Girardin à son journal, prend l'allure d'une « esquisse anecdotique [...] consacrée à l'examen des différents types d'individus que peut rencontrer celui qui observe le marché »<sup>137</sup>. Walter Benjamin remarque avec précision que la « nonchalance de ces descriptions s'harmonise avec la démarche habituelle du flâneur qui va herboriser le bitume »<sup>138</sup>.

---

<sup>135</sup> BENJAMIN, op.cit., p.43.

<sup>136</sup> Ibid., p.55.

<sup>137</sup> Idem.

<sup>138</sup> Ibid., p.57. Walter Benjamin insiste sur la voie unique empruntée par Baudelaire qui ne va toutefois pas de pair avec la nouvelle tendance du moment, soit le feuilleton; l'écrivain optant plutôt pour la poésie et les traductions.

Le développement du style du feuilleton, l'apparition du type bohème et du dandy sont intrinsèquement liés aux évènements politiques et économiques. S'il n'avait pas été de l'instrumentalisation de la presse par les organes politiques — dans la publication comme dans la censure — le mouvement démocratique initié par Girardin n'aurait probablement pas connu le même développement. Kracauer note dans sa biographie sociologique sur Jacques Offenbach, qui partageait la même scène urbaine et la même époque que Charles Baudelaire, que « les journalistes, et d'ailleurs tous ceux qui avaient avec la presse des attaches quelconques, se sentaient attirés vers le Boulevard parce qu'ils y rencontraient les dandys et la jeunesse dorée dont les conceptions étaient à peu près les leurs »<sup>139</sup>. D'avis que la « rue devient un appartement pour le flâneur qui est chez lui entre les façades des immeubles comme le bourgeois entre ses quatre murs » et que « ces bohèmes mondains avaient pris le Boulevard pour quartier général afin de n'être pas obligés de passer leur existence à l'étroit »<sup>140-141</sup>, il est primordial de remarquer l'émergence particulière d'un dandysme à même la bohème à Paris sous le Second Empire. En ce sens, le flâneur et sa scène, le Paris des années 1840-1850 anticipe le dandy viennois, par notamment l'influence des conditions économiques, la presse écrite, sur son mode de vie particulier.

Analysant la bohème vécue et décrite à Paris par les grands auteurs de la littérature française, dont particulièrement Honoré de Balzac, Georg Stanitzek émet un propos intéressant. En somme, ce propos m'est utile pour d'une part dissocier dans son contexte extérieur, mais aussi de réunir l'esprit de bohème tel que vécu et compris tant à Berlin qu'à Paris. Il est dit par Stanitzek<sup>142</sup> d'abord que la bohème est pour lui, et pour ce qu'il extrait de chez Balzac, non pas une classe sociale, mais d'abord un milieu, qui plus est serait un milieu de formation ayant une structure sociale, un *topos*, bien à lui. Balzac écrivait avec vive surprise dans *Un prince de la bohème*, dédié pour l'occasion à son ami, le néo-français Heinrich Heine (ou Henri Heine, c'est selon), qu'à l'intérieur des cercles de la bohème « on y rencontre des écrivains, des administrateurs, des

---

<sup>139</sup> KRACAUER, op. cit., p.84-85.

<sup>140</sup> BENJAMIN, op.cit., p.58.

<sup>141</sup> KRACAUER, op. cit., p.85.

<sup>142</sup> Georg STANITZEK, 2014, « La bohème comme milieu de formation : structure d'un topos social ». *Trivium* 18 (2014), p.4.

militaires, des journalistes, des artistes! »<sup>143</sup>. Cette remarque amène Stanitzek à interpréter le cas de la bohème parisienne comme étant « l'antichambre de l'élite, qui s'y forme et y recrute »<sup>144</sup>. Enfin, puisque l'exemple de Stanitzek est probant et intelligible, et puisque l'attitude de compréhension que j'emprunte dans ma tentative d'appréhension du phénomène dans le cas de Stefan Zweig, il serait judicieux de la garder en exemple lorsque l'on tente de socialiser la bohème. *A contrario* d'une communauté ou d'une société d'individus vivant à l'extérieur ou en périphérie d'un centre, signe que prendrait l'exclusion ou la marginalisation sociale du bohème, comme peut l'être le tzigane, Stanitzek, en reprenant l'œuvre de Balzac, en revient à dire que la bohème est une périphérie à même le centre. De bon ton l'analogie faite par Stanitzek avec Balzac et le lien qui rattache à Stefan Zweig? Le docteur Sigmund Freud l'approuve toutefois, dans une lettre du 4 juillet 1908 à l'endroit de l'auteur qui vient de publier un essai sur ce même Balzac. « L'homme vous va bien »<sup>145</sup> dit le célèbre psychanalyste au jeune Zweig. Bien que la bohème marque explicitement de ses membres et de ses non-membres, à l'intérieur même de cette société bohème réside le phénomène de l'inclusion des individualités, phénomène qui induit une inclusion totale dans la sphère d'exclusion avec leur propre individualité<sup>146</sup>. L'apparition du mouvement ou du phénomène social de la bohème à Paris selon Stanitzek, repose sur l'existence d'un lieu économique bien particulier, c'est-à-dire le boulevard.

Cette singularité est en quelque sorte bien présente dans l'imaginaire de Zweig, et en gagnant Paris au sortir de Berlin, la remarque d'une translation de son mode de vie de bohème berlinois à celui parisien ne peut être passé sous silence. Au même moment, en quittant Berlin vers 1903, ses anciennes fréquentations des cercles bohèmes ont quitté pour la Suisse et se sont ajoutées à la coopérative de Monte Verità pour y vivre une expérience nouvelle d'un mode de vie utopiste,

---

<sup>143</sup> Honoré de BALZAC, 1844, « Un prince de la bohème ». *La comédie humaine*, éd. de La Pléiade, tome 7, Paris : Gallimard, p.808.

<sup>144</sup> STANITZEK, op. cit., p.4.

<sup>145</sup> Stefan ZWEIG-Sigmund FREUD, *Correspondance*, Paris : Payot Rivages, 2013 [1908-1939], p. 25.

<sup>146</sup> Rudolf STICHWEH, 2005, *Inklusion und Exklusion. Studien zur Gesellschaftstheorie*, Bielefeld : transcript, p.139 cité dans Georg STANITZEK, 2014, « La bohème comme milieu de formation : structure d'un topos social ». *Trivium* 18 (2014), p.6.

végane et nudiste<sup>147</sup>. Bien qu'atteignant la capitale française cinquante voire soixante années après le début de l'ère Haussmann en France, l'héritage littéraire et les symboles, chers à un jeune collectionneur comme l'a été Zweig, le déménagement dans la ville lumière allait de pair avec sa volonté de cultiver son art; et c'est à dans cette ville où il a pu avec succès, combiner ses deux volitions, esthétique et ascétique, de son mode de vie.

À partir de l'époque parisienne de la vie de Zweig, il est aisé de remarquer une translation soudaine, voire une fragmentation graduelle que signifie ce premier geste du jeune adulte et docteur Zweig. La bohème parisienne étant sans doute moins dépaysante pour lui, il n'en reste pas moins qu'en ses qualités d'écrivain, il put là aussi, nouer des liens d'amitié avec d'autres artistes, et continuer sa vie de vagabondage mondain. Flâner sur le boulevard, comme ce que Kracauer nomme le dandy parisien de l'ère de Louis-Philippe, il en était bien capable, or comprendre l'émergence de la figure du dandy à Vienne resterait lacunaire et inachevée si je devais m'arrêter subitement à ces seuls évènements précoces. Déjà, le dandy tel qu'il apparaît à Vienne est différent de cette occurrence dans la littérature que représente le dandy anglais ou le dandy parisien. La période parisienne se clôt davantage sur un retour aux valeurs bourgeoises, habiter le quartier du Palais-Royal aidant peut-être, que sur le vif instinct pour la liberté qui le mena de Vienne à Berlin. Simple retour naturel du balancier, maturation et découverte d'une autonomie où les valeurs — tant bourgeoises que monétaires — reprennent le dessus, ou n'est-elle pas un acquis supplémentaire qui ne viendrait qu'ajouter en profondeur et en sens à la définition du dandysme viennois? Si comme son père Moritz Zweig qui avait quitté la Bohême-Moravie en allant à Vienne, n'en reste pas moins que le fils aussi, quitta la bohème pour rentrer à Vienne.

---

<sup>147</sup> Basé à Ascona en Suisse, la coopérative Monte Verità a été fondé par Gustav Gräser et gustaf nagel. On y retrouva aussi quelques anarchistes dont Erich Mühsam qui a fait la connaissance de Zweig à Berlin par l'entremise du cercle de Peter Hille, décédé en 1904. Des figures importantes de la littérature allemande et européenne y sont passées dont notamment Herman Hesse. Converti en sanatorium par l'entremise de l'industriel belge Henri Oedenkoven, ce lieu a notamment été fréquenté par Max Weber lors d'une cure dans les années 1910.

### 3. Sur le chemin qui le ramène vers lui : Zweig, écrivain bourgeois

#### 3.1. Miroir, miroir, dites-moi qui est le plus beau : porter son statut comme un habit

À Vienne, encore étudiant au Gymnasium, Zweig frayait les devantures de cafés pour y apercevoir ses idoles — il n'était pas encore admis à leur table — tels que Hermann Bahr, Arthur Schnitzler, Peter Altenberg, Richard Beer-Hofmann, Felix Salten et Karl Kraus. C'était bien avant son semestre à Berlin et l'époque de sa vie parisienne. Déjà à l'époque, Peter Altenberg, cet écrivain bohème du quotidien, ce prosateur de la vie courante<sup>148</sup>, s'était fait un nom, par ses qualités d'écrivain certes, mais aussi par son *look* original, unique en son genre : Altenberg, qui avait choisi la vie de bohème, contrairement à ses comparses Schnitzler, Bahr, Salten et Beer-Hofmann, qui eux étaient dans l'élégance et l'exubérance, agençait à son chapeau plat, une cape portée sur son dos, des sandales, et ne pouvait passer inaperçu sans ses lunettes, qu'il portait tel un béciel à pont élastique ou en pince-nez. L'habillement, encore aujourd'hui, extériorise l'individu, gère la manière dont il désire qu'on le perçoive et témoigne rapidement — un simple coup d'œil — d'une affiliation à un groupe précis : il rejoint le rôle de l'uniforme. Cette dimension de la conduite de vie, n'est ni propre au bourgeois, au prolétaire, au bohème ou à l'aristocrate, car elle transcende un peu les différentes figures que j'ai présentées au chapitre 2. L'uniforme, du bourgeois, comme celui du noble, du prolétaire et du bourgeois, est porté comme un signe distinctif et il est commun, dans les conceptions traditionnelles du dandy, de le rattacher uniquement à cette allure élitiste ou distinguée que lui permet son habillement léché. À Vienne, ces auteurs, Altenberg, Schnitzler, voire Bahr, reconnus pour porter ses beaux habits même lors des randonnées en montagne, ne peuvent être ignorés. Sur ce sujet, il pourrait sembler anecdotique de discourir sur l'habit en général, pourtant, il s'agit d'une dimension qui s'intègre parfaitement à cet ethos du dandy.

Comme il est possible d'apercevoir sur les différentes images en annexe<sup>149</sup>, une grande attention est portée à la tenue vestimentaire par les auteurs membres du mouvement *Jung Wien*, et la photo de Zweig démontre que l'auteur, bien que plus jeune et arrivé après dans le cercle des

<sup>148</sup> Se référer à Peter ALTENBERG, *Ma vie en éclats*, Paris: Le temps qu'il fait, 1998 [1896].

<sup>149</sup> Voir *Photos des uniformes et habits des écrivains*, en annexe du présent mémoire, p.95.

littéraires<sup>150</sup>, accorde tout autant d'attention. Cette particularité du phénomène du dandysme, qui comme je l'écrivais, s'inscrit dans cette nouvelle dimension de ce mode de vie, est aussi relevé par Michels quand il constate que le bohème « se distingue par son habillement, dans le quel le velours et le béret (Michels s'intéresse dans cette partie à la bohème parisienne) jouaient un rôle particulier »<sup>151</sup>. En ce sens, le goût pour une distinction par les vêtements a été surtout prononcée chez les écrivains viennois énoncés précédemment et au-delà d'une apparence bohémienne, en bons sujets de l'Empereur, ils affichent une parure plus huppée. Cet aparté, qui est pourtant très caractéristique de cet ethos, ramène alors à cette conception anglaise de la figure du dandy, cette occurrence dans la littérature, qui fait état que de ce paraître opulent. Puisque le dandysme de Beau Brummel, par exemple, ne fait pas le moindre écho à cette définition du dandy telle qu'entendue dans ce travail, je rectifierais ce dandysme britannique et en même temps reviendrais sur la bohème anglaise. Michels est catégorique : « L'antipode du bohème est le snob. Le snob est sans caractère, capable de tout, ployable, toujours prêt à bondir pour accéder à la bonne société et y acquérir une réputation »<sup>152</sup>. Le snob anglais, communément appelé dandy dans une conception plus populaire, n'a rien de cet ethos, de cette conception économique, de cet environnement social et de l'activité intellectuelle du dandy dont j'ai délinéé les contours à l'aide de l'idéal-type au chapitre deux. Comme le fait Michels, qui remarque que « grâce à son admiration pour tout ce qui est riche, grand, brillant et surtout pour tout ce qui a du succès, ses chances de réussir sont considérables, même s'il est dépourvu de moyens »<sup>153</sup>, il est donné à entendre ce dandy anglais davantage comme un opportuniste. C'est d'ailleurs pour des raisons purement anglaises, parce que la bohème contredirait l'esprit du puritanisme qui a en horreur toute forme de vie libre, mais aussi par la conception aristocratique et surtout ploutocratique de son système d'éducation, que l'expansion de la bohème est restée insignifiante en Angleterre<sup>154</sup>. Ceci dit, le cas anglais démontre que les conditions externes, comme l'influence de la grande ville, Londres dans ce cas-ci, ne sont pas suffisantes à l'émergence d'une bohème, mais qu'il doit

---

<sup>150</sup> Voir Image 02, à la page 7 du présent mémoire.

<sup>151</sup> MICHELS, op. cit., p.4.

<sup>152</sup> Ibid., p.6.

<sup>153</sup> Idem.

<sup>154</sup> Idem.

être accompagné d'autres caractéristiques : c'est cet ethos qui a manqué en Angleterre. Et cette particularité anglaise est celle qui entretient pourtant le plus de proximité avec les certains goûts aristocratiques qui sont en vogue à Vienne, contrairement à ce qui se déroule à Berlin. C'est pour cela, après ses années de découvertes, qu'il n'est pas anormal de voir Stefan Zweig rentrer à la maison, retrouver ses racines bourgeoises. À Berlin, il peut paraître difficile de s'imaginer un Zweig avec le dessous des ongles noircis, témoins d'une vie vécue durement, où chaque nuitée est synonyme d'incertitudes et inquiétudes.

### 3.2. La culture de la maison de café ou l'origine du *Wiener Mélange*

D'abord, si avant 1902 Stefan Zweig n'était pas un habitué des cafés viennois comme le furent les membres de la *Jung Wien*, il a eu besoin de se mettre à son aise en tant qu'étranger — après tout il était autrichien — dans les cafés de Berlin et de Paris. À Berlin, il fréquentait notamment le Romanisches Café, dans le quartier de Berlin-Charlottenburg, à quelques pas du Kurfürstendamm, ce long boulevard qui sera au cœur des développements majeurs de la partie ouest de Berlin et s'affichant comme le centre de la bourgeoisie berlinoise, avec ses commerces, boutiques, cafés et lieux de divertissement, dont le fameux Luna Park. De retour à Vienne, âgé de 25 ans et possédant son « petit pied-à-terre à Vienne »<sup>155</sup>, Zweig intègre dorénavant les cafés viennois, et se lie d'amitié, à cette même époque du retour (1905-1909), à Arthur Schnitzler et Sigmund Freud. La maison de café figure comme une véritable institution dans le paysage viennois<sup>156</sup>, et il était donc tout à fait normal pour Zweig, de suivre la trace des « cercles plus réservés » comme il les nomme dans sa première lettre à Schnitzler, et d'en faire son lieu de travail<sup>157</sup>. Curieusement, Zweig n'est pas très connu des milieux littéraires à Vienne à l'époque; cela s'expliquant par sa faible production littéraire, et de par ses années passées à l'extérieur de la ville. De plus, s'il a publié qu'une seule courte nouvelle en 1904, *Die Liebe der Erika Ewald* (*L'amour d'Erika Ewald*), celle-ci a été publiée à Berlin chez Fleischel. À son retour à Vienne, Zweig, bien que prometteur, n'a qu'un recueil de poèmes et quelques feuilletons à son portfolio.

<sup>155</sup> ZWEIG, *Le monde d'hier*, p.202.

<sup>156</sup> Sur ce sujet précis, se référer au travail considérable rédigé par Charlotte ASHBY, Tag GRONBERG et Simon SHAW-MILLER, *The Viennese Café and Fin-de-Siècle Culture*, New York : Berghahn Books, 2015.

<sup>157</sup> Arthur SCHNITZLER et Stefan ZWEIG, *Correspondance*, Paris : Payot & Rivages, 2001, p.30.

Il faut attendre la parution de son drame grec *Tersites* (*Thersite*) en 1907 pour que son nom brille davantage. Le sort de Zweig, dont le nom a commencé à se faire de plus en plus après que le Königliches Schauspielhaus Berlin (Théâtre royal de Berlin) ait décidé, à la fin de l'année 1908, d'ajouter sa pièce *Thersite* au programme et de la monter pour l'année 1909 avec le très célèbre Adalbert Matkowsky dans le rôle principal d'Achille<sup>158</sup>. Alors qu'il ne pouvait demander mieux pour un début au théâtre, ceux des cours de Dresde et de Kassel emboîtèrent le pas et décidèrent de monter la pièce eux aussi. Seulement, quelques temps avant la première berlinoise, Matkowsky décède subitement et les représentations sont annulées. Seulement quelques semaines plus tard, Zweig reçoit une lettre de Josef Kainz, l'équivalent autrichien et éternel rival de Matkowsky, qui se dit très intéressé de monter *Thersite*. En peu de temps, cette pièce, qui n'avait pas rencontré de grand succès, est sur le point d'être jouée par les deux plus grands acteurs de théâtre de l'époque, et Zweig se met au travail pour Kainz, qui le met en contact avec le directeur artistique du Burgtheater de Vienne et lui esquisse deux nouvelles pièces, *Der verwandelte Komödiant* (*Le comédien métamorphosé*) et *Das Haus am Meer* (*La maison au bord de la mer*)<sup>159</sup>. Coup de théâtre, à quelques jours des répétitions générales, Kainz meurt lui aussi subitement et les pièces, qui ne seront publiées que des années plus tard, en 1912 et 1913, sont annulées. Le retour à Vienne ne s'étant pas déroulé comme prévu jusqu'en 1910, date de la mort de Josef Kainz, Zweig publiera dans cette même année sa première biographie, celle de son bon ami, le peintre Émile Verhaeren, et un recueil de nouvelles en 1911 intitulé *Erstes Erlebnis. Vier Geschichten aus Kinderland* (*Première épreuve de vie. Quatre histoires du pays des enfants*), qui contenait son plus populaire jusqu'à ce jour, *Brennendes Geheimnis* (*Brûlant secret*). L'odyssée vers les cercles littéraires viennois n'aura pas été si simple pour Zweig, pour qui pourtant la première publication en feuilleton dans la *Neue Freie Presse* annonçait le début d'une longue carrière.

Cette considération de l'activité intellectuelle de Zweig, qui du feuilleton passa rapidement aux poèmes, tant par l'écriture originale que par leurs traductions, puis au théâtre, qu'il délaissa rapidement après les deux tragédies de Matkowsky et Kainz, n'est pas suffisante pour amener

---

<sup>158</sup> ZWEIG, *Le Monde d'hier*, p.204-205.

<sup>159</sup> *Das Haus am Meer* sera finalement créée pour la première fois le 26 octobre 1912 au *Burgtheater*.

Zweig à ce niveau de grand auteur viennois. Bien qu'animé par cet ethos d'un dandysme, ayant flirté avec les émulations berlinoises, voire parisienne d'une bohème, baignant toujours dans cet environnement bourgeois viennois, travaillant à l'écriture de son œuvre comme le ferait l'individu membre d'un prolétariat intellectuel et se distinguant de ses compatriotes par ses goûts, par ses habits, par ses positions politiques, par une certaine manière de vivre qui se rapproche de l'aristocratie viennoise, il est encore, à cette époque de l'étude, difficile de voir en Zweig ce dandy. Avant d'être propulsé aux sommets de son art, Zweig devra ajuster le tir, régler des contraintes et des paramètres dans son écriture : Zweig doit se faire bourgeois et assumer pleinement ses origines.

### 3.3. L'activité littéraire

Avant de poursuivre dans ma recherche sur le dandy, je m'arrête un instant pour considérer la complexité, voire le paradoxe, de l'écriture biographique et de la littérature dans une optique plus large. Fin observateur de la vie en société, du quotidien — d'autres pourraient dire microsociologue — Siegfried Kracauer s'intéresse au succès quantitatif de livres, notamment dans ses essais sur *Les livres à succès et leur public* et *La biographie : forme d'écriture néo-bourgeoise* qui sont parus respectivement dans la *Frankfurter Zeitung* en 1930 et repris dans *L'ornement de la masse* en 1963. De ses dires, « le bon débouché de la marchandise livre », puisqu'il réduit effectivement dans le cas présent le livre à cette marchandise que l'on échange contre une somme d'argent dans une librairie quelconque, « dépend finalement de sa capacité à satisfaire la demande de larges couches de consommateurs »<sup>160</sup>, citant les cas exemplaires de Stefan Zweig<sup>161</sup>, d'Emil Ludwig mais aussi celui d'Erich Maria Remarque avec notamment *Im Westen nichts Neues* (*À l'ouest, rien de nouveau*)<sup>162</sup>, paru en 1929. Kracauer prétend que c'est

---

<sup>160</sup> Siegfried KRACAUER, *L'Ornement de la masse: essais sur la modernité weimarienne*, Paris: la Découverte, 2008 [1929], p. 75.

<sup>161</sup> Ibid., p. 72.

<sup>162</sup> Erich Maria REMARQUE, *À l'Ouest rien de nouveau*. Paris : Stock, 1929. En plus de se connaître personnellement, Zweig et Remarque avaient le même traducteur français chez Stock, l'anarchiste et syndicaliste Alzir Hella. La maison d'édition Stock, très modeste, est passée proche d'implorer après la publication de « À l'ouest rien de nouveau » de Remarque en français tellement le tirage de l'œuvre fut phénoménal.

nulle autre couche que la bourgeoisie, qui « procure à quelques écrivains célébrité douteuse et revenus indubitables »<sup>163</sup>, avant de statuer, et c'est l'essentiel du regard sociologique qu'en fait Siegfried Kracauer à l'époque, que l'on ne sait bien rien ou que très peu d'elles, ces couches sociales dites bourgeoises, mais « qu'elles ne sont plus comme avant, soit une classe relativement fermée sur elle-même, mais une diversité de couches qui s'étendent de la grande bourgeoisie jusqu'au prolétariat »<sup>164</sup> qui au final, a un mot très important à dire dans la popularité d'une œuvre, ce qui lie de manière inhérente l'auteur, le thème de l'œuvre en général, et les goûts bourgeois. Ce que révèle profondément le propos de Kracauer sur le style général de l'œuvre zweiguienne est condensé dans ce sentiment d'effritement des mœurs bourgeoises qui connurent un rapide déclin avec la « réalité sociale présente », soit celle d'un changement structurel de la société et de l'économie, qui, selon Kracauer, raccorde un nombre grandissant d'individus à cette classe bourgeoise; la conscience bourgeoise, décroissante, débute notamment par l'absence des illusions liés au statut traditionnel des bourgeois<sup>165</sup>. Le tragique de l'existence, thème qui se retrouve abondamment dans les nouvelles et autres écrits de Zweig, explique son succès auprès de la bourgeoisie par ce qu'il permet de remémorer et de résister à la noyade et à la dilution rapide que connaît la bourgeoisie, par l'embourgeoisement progressif des quidams, mais aussi, par ce changement structurel majeur dont Kracauer en fait l'objet de son étude dans *Die Angestellten (Les employés)* : le bourgeois, jadis au minimum petit rentier est dorénavant un employé, un salarié<sup>166</sup>.

Et ce changement de paradigme n'est pas étranger d'une part à la guerre. Fin renard, Kracauer ironise l'impact social de la biographie lorsqu'il se réfère à Emil Ludwig : « il n'y aura bientôt plus aucun grand homme politique, chef de guerre ou diplomate à qui ne soit érigé un monument plus ou moins éphémère »<sup>167</sup>. J'insiste, l'écriture néo-bourgeoise que représente l'écriture biographique, notamment chez Zweig, est mise à jour par les mots de Kracauer :

---

<sup>163</sup> KRACAUER, op. cit., p.75.

<sup>164</sup> Ibid.

<sup>165</sup> Ibid., p.77; p.81.

<sup>166</sup> Ibid., p.76.

<sup>167</sup> Ibid., p.82.

« Mais on ne peut nier que la guerre mondiale, avec les transformations politiques et sociales qui s'ensuivirent, et en tout premier lieu aussi les nouvelles inventions techniques, ont effectivement ébranlé et bouleversé le quotidien des peuples dits civilisés. Dans le domaine qui nous occupe ici, elles ont eu le même effet que la théorie de la relativité en physique. Si avec Einstein notre système spatio-temporel est devenu un concept limite, avec les leçons de choses que nous fournit l'histoire, il en est de même en ce qui concerne le sujet souverain. Dans le passé récent, chaque être humain a dû trop durablement prendre la mesure de sa propre inconsistance et de celles des autres pour croire encore au pouvoir effectif de tel ou tel individu. Cependant, ce dernier est à la base de la littérature bourgeoise des années d'avant-guerre. La fermeture sur soi de l'ancienne forme romanesque reflète celle, supposée, de la personnalité et la problématique en est toujours individuelle. Les créateurs ont perdu confiance une fois pour toutes dans la signification objective de tout système individuel de relations. Avec la disparition de ce solide réseau de coordonnées, toutes les courbes qui y sont inscrites ont elles aussi perdu leur forme imagée. Tout comme l'écrivain ne peut plus guère se référer à son moi, le monde ne lui offre pas davantage de soutien; car leurs structures se déterminent l'une l'autre »<sup>168</sup>.

En d'autres mots, Kracauer décrit avec virtuosité le problème avec lequel Zweig est confronté dès la déclaration de guerre de 1914. Si avant la guerre, il n'a écrit que des nouvelles, deux recueils de poèmes et quelques feuilletons, c'est d'abord par amitié et dévouement fraternel envers le poète Belge Émile Verhaeren qu'il se donne à l'écriture d'une biographie de ce dernier en 1910, lui qui est encore vivant à l'époque. La pièce de théâtre *Thersite* de 1907 clôt son cycle de l'avant-guerre. Zweig rédige son *Jeremias (Jérémie)* pendant la guerre, et la pièce, du nom du prophète qui annonça la chute de Jérusalem, qui sera publiée en 1917, devient l'œuvre monumentale de l'auteur à l'époque. Il déclarera à Schnitzler dans une lettre datée du 25 septembre 1916 :

« Depuis bientôt deux ans je ne suis plus qu'une sorte de diurniste, je n'ai pas eu en deux ans huit jours à moi [...], là-dessus est arrivé dans les huit derniers mois un gros travail que je fais avancer en serrant les dents, avec dans le dos la peur de ne pas pouvoir le terminer, et au ventre l'angoisse que mes forces ne soient brisées à résister intérieurement contre cette époque. C'est à la vérité mon premier véritable travail, le premier qu'au fond de moi je reconnaisse tout à fait, parce qu'il a tellement dépassé la mesure de ce que je voulais, parce qu'il a résolu en m'en délivrant tous les problèmes intérieurs de notre temps et de mon expérience personnelle. C'est au cours des huit derniers mois, la conversation la plus intime que j'aie pu avoir, mieux qu'avec aucun être humain »<sup>169</sup>.

Ainsi, comme le relève Kracauer, l'après-guerre est prolifique au sens de l'écriture biographique pour Zweig qui publie ses mémoires sur Émile Verhaeren en 1917, les biographies de la poétesse Marceline Desbordes-Valmore en 1920, de Romain Rolland, d'Honoré de Balzac, de Charles

---

<sup>168</sup> Ibid., p.83.

<sup>169</sup> Arthur SCHNITZLER et Stefan ZWEIG, *Correspondance*, Paris : Payot & Rivages, 2001, p.133.

Dickens et de Fédor Dostoïevski en 1921<sup>170</sup>, de Friedrich Hölderlin, d'Heinrich von Kleist et de Friedrich Nietzsche en 1925, les *Heures étoilées de l'humanité* en 1927, qui sont une collection de douze moments historiques marquants de « l'histoire universelle », de Casanova, de Stendhal et de Léon Tolstoï en 1928, de Joseph Fouché en 1929, de Franz Anton Mesmer, Mary Baker-Eddy et de Sigmund Freud en 1931, de Marie-Antoinette en 1932, d'Érasme de Rotterdam en 1934<sup>171</sup>, Marie Stuart en 1935, Sébastien Castellion et de Jean Calvin en 1936, puis Magellan en 1938. Discours avec des morts pour la plupart, son écriture biographique propulse Zweig, à l'époque de l'entre-deux-guerres, au sommet des ventes littéraires. J'abonde dans le même sens que Kracauer : la bourgeoisie d'avant-guerre, celle issue de la Révolution, se voit disparaître, et « recule devant la confrontation [avec la nouvelle bourgeoisie] dans l'intérêt de sa propre conservation », telle est la lecture que l'on en soutire lorsque l'on analyse cette écriture biographie néo-bourgeoise comme une « fuite » ou d'une « esquive »<sup>172</sup>. Cruellement confronté au temps, le monde de Zweig, dans le présent de l'entre-deux-guerres, est mis en face d'un passé qui n'est plus, et d'un demain qui angoisse, par la destruction même des piliers de ce même passé : ce qui n'était qu'une longue glissade morale et culturelle, la fin de la bourgeoisie comme celle qui s'était développée à l'époque avec l'avènement d'une démocratie et le compromis austro-hongrois de 1867, s'est accéléré exponentiellement avec la Première Guerre mondiale, puis la Deuxième, saccageant tous les repères culturels, sociaux et économiques qui furent pour l'essentiel, à la base de la socialisation du jeune Stefan Zweig. Au-delà des crises personnelles, qu'elle soit identitaire ou existentielle, auxquelles est confronté Zweig et comme le mentionne Barbara Thériault, cette période critique de l'entre-deux-guerres est aussi celle la « crise du roman »<sup>173</sup>. Elle relève, fortement influencée par Kracauer, « que la biographie constitue une forme appropriée à la bourgeoisie de l'époque; elle conforte l'investissement éthique et

---

<sup>170</sup> Au cours de cette décennie [1921-1931], non seulement Zweig écrivit à une cadence très élevée ses biographies monumentales, mais il regroupa plusieurs d'entre elles à la manière d'un tryptique auquel il donna constamment un nom plus grand que nature : *Die Baumeister der Welt. Versuch eines Typologie des Geistes* (Les constructeurs du monde. Tentative d'une typologie de l'esprit). La première trilogie, celle de 1921, s'intitulait *Drei Meister* (Trois Maîtres), celle de 1925, *Der Kampf mit dem Dämon* (Le combat avec le démon), et celle de 1931, *Drei Dichter ihres Lebens* (Trois poètes de leur vie).

<sup>171</sup> Œuvre qui est souvent remarquée comme étant la plus complète et la plus typique de Zweig. Se référer à ce sujet à Leon BOTSTEIN, op. cit., p.63-64.

<sup>172</sup> KRACAUER, op. cit., p.85.

<sup>173</sup> Barbara THÉRIAULT, 2014, « La sociologie, mise en abîme. Essai avec la participation non autorisée de Milan Kundera », *Eurostusdia* 9 (no 1), p.49.

émotionnel que cette dernière place dans l'individu »<sup>174</sup>. Pour Thériault, l'écriture biographique qui émerge dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, « permet de prolonger l'existence d'une couche sociale dont la base s'est évaporée »<sup>175</sup>. Ses repères maintenant détruits, l'auteur est égaré, son œuvre se réduit pour cette période qu'à un long discours avec les morts, un interminable détour sur des chemins déjà empruntés par ces derniers, entre exil et retrait forcé. L'isolement de la sphère politique, cette élévation platonicienne du penseur social se manifeste particulièrement chez Zweig. Crise de la bourgeoisie, ou crise de la modernité, je ne peux passer sous silence cette distanciation par rapport au social, au *demos*, et à la chose publique qui s'effectue entre Zweig et son temps.

---

<sup>174</sup> Ibid., p.48

<sup>175</sup> Idem.

## CHAPITRE V. LA VIE DU DANDY : FAIRE DE SOI UN MONUMENT

« La Mélancolie : Tout état d'âme tend à s'adapter à un extérieur correspondant à son genre, ou bien à le transformer en fonction de sa propre nature. Tout état essentiel et profond enveloppe en effet une correspondance intime entre les plans subjectif et objectif. Il serait absurde de concevoir un enthousiasme débridé dans un milieu plat et fermé; au cas où cela se produirait malgré tout, ce serait dû à une plénitude excessive, de nature à subjectiver le milieu tout entier. Les yeux de l'homme voient à l'extérieur ce qui est, en fait, une torture intérieure »<sup>176</sup>.

Le dandy rencontré à Vienne en la personne de Stefan Zweig au début du XX<sup>e</sup> siècle était différent de ce que la littérature sur le dandysme avait tenu pour compte en fonction des différences ontologiques reposant dans l'activité intellectuelle et culturelle que renferma la capitale autrichienne à l'époque. Le cas de Vienne se distingue du cas parisien ou anglais et c'est là un point central. Il semble que l'impact de ce que je nommerai par le terme de « d'esprit allemand », en tant qu'héritage, que bagage culturel, et l'impact des structures et des conditions sociales, politiques, et économiques est propre à la vie viennoise. En ayant brossé dans le deuxième chapitre les quatre portraits typiques dont le dandy autrichien peut s'avérer être le provin social, j'ai mis en œuvre, au cours du quatrième chapitre, comment ces définitions théoriques pour situer socialement l'apparition du phénomène du dandy à Vienne. L'emploi de l'analogie au provin est, là aussi, à dessein : le provin étant un cep de vigne que l'on a coupé et que l'on replante, comme le dandy entre bourgeois, aristocrates, prolétaires, bohèmes, empereurs et autres, qui se retire en quelque sorte de cette société, qui l'a d'abord vu naître et envers laquelle il en est redevable de sa vie et de ses moyens de socialisation, pour ensuite en venir à créer par lui-même, ce nouvel imaginaire, ce nouvel idéal social, comme le provin, qui, à son tour, poussera, croîtra et donnera naissance à une vigne, puis un vignoble, etc., *ad vitam æternam*.

Le présent chapitre aura comme tâche définitive de qualifier le dandy rencontré à Vienne au début du XX<sup>e</sup> siècle. En l'ayant situé dans son environnement social, économique, politique et culturel, le type de dandy rencontré à Vienne dénouera cet intrigue que Stefan Zweig porte avec

---

<sup>176</sup> Émile CIORAN, « Sur les cimes du désespoir », dans *Œuvres*, coll. Quarto, Paris : Gallimard, 1995 [1934], p.37.

lui depuis que j'ai lié sa biographie à ce phénomène social. Conséquemment, si la tâche minutieuse et ardue de travail sur soi, comme une pierre que le sculpteur taille sans relâche, m'apparaît comme une finalité du dandy viennois, il sera question dans la première partie du présent chapitre de l'aspect accordé à l'esthétisme de cet ethos du dandy viennois. Encore une fois, la trame historique et biographique de Stefan Zweig circonscriront ce chapitre ultime. L'interaction entre le dandy rencontré dans la capitale impériale et cette volition esthétique est complètement unique au cas de Vienne et intrinsèquement dépendante de l'époque de son apparition : il semble qu'au-delà des individus, l'époque et les conditions externes ont complété les influences qui ont favorisé son émergence. Puis, la seconde section du chapitre s'intéressera à l'écho social qu'a eu à son tour le dandy viennois sur son milieu, toujours à l'exemple de Stefan Zweig. La réception du dandy, son influence sur son milieu, qui l'a constitué et qu'il constitue à sa manière sera central à l'aspect plus politique de l'ethos du dandy viennois, fortement influencé par la dimension juive de son appartenance ethnique.

### 1. La vie en tant qu'œuvre d'art

« 'Vivre et mourir devant un miroir', telle était, selon Baudelaire, la devise du dandy. La créature, jusque-là, recevait sa cohérence du créateur. [...] Dissipé en tant que personne privée de règle, il sera cohérent en tant que personnage. Mais un personnage suppose un public; le dandy ne peut se poser qu'en s'opposant. Il ne peut s'assurer de son existence qu'en la retrouvant dans le visage des autres. Les autres sont le miroirs. [...] Le dandy est forcé d'étonner toujours. Sa vocation est dans la singularité, son perfectionnement est dans la surenchère »<sup>177</sup>.

Pour Stefan Zweig, le retour à Vienne à compter de 1906, n'aura pas été l'époque de sa consécration. Loin du retour triomphant dans sa ville natale qu'il aurait pu s'imaginer, sa production littéraire ne tourna pas très haut dans la décennie qui s'ensuivra. En plus de devoir réorienter sa carrière de dramaturge suite aux deux catastrophes survenues aux acteurs Matkowsky et Kainz — le rêve de Zweig avait toujours été de voir une de ses pièces jouée sur les planches du Burgtheater — vers la carrière de nouvelliste et de biographe, l'élément qui est venu le troubler sur tout les plans a été le déclenchement de la Première Guerre mondiale en

---

<sup>177</sup> Albert CAMUS, *L'homme révolté*, Paris : Gallimard, 1951, p.75-76.

1914. Ce conflit mondialisé est l'élément venant pulvériser les espoirs qu'il avait jusqu'alors pu entretenir. Il n'est donc pas anodin qu'il se soit tourné vers l'écriture biographique, qui comme l'a écrit Thériault, permettait de prolonger l'existence de cette couche sociale bourgeoise, maintenant disparue<sup>178</sup>. L'évènement qu'a été la Guerre de 14-18 reste le symbole de ce retournement paradigmatique en faveur d'un esthétisme de sa personne. C'est possiblement aussi un recul, dans la mesure où l'ethos du dandy, compris jusque-là comme une symbiose entre son environnement extérieur, les contraintes socio-politiques et sa conduite de vie particulière, son activité littéraire ou artistique, qui le situe à l'écart de la conception classique de l'économie, se replie sur lui-même, et se charge lui-même d'être le « conservateur » nostalgique de ce monde d'hier. À la déclaration de guerre, à la fin de l'été de 1914, Zweig a 32 ans. Le monde qu'il connaissait, dans lequel il avait grandi et avait cultivé les plus grands espoirs, s'est détruit, et Zweig, témoin oculaire de ce désastre humanitaire, se retrouve pris intérieurement, entre ces deux conceptions de l'être humain : celle de la création, caractéristique de l'ethos du bohème, et celle de la destruction, qui provient désormais du monde qui l'entourne.

### 1.1 L'esthétisme d'une vie nouvelle

Dans son aphorisme savamment intitulé *Microcosme et macrocosme*<sup>179</sup>, le philosophe Friedrich Nietzsche écrivait en 1878 sur ce qui peut être interprété comme l'essence même du dandy viennois : « les meilleures découvertes sur la civilisation, l'homme les fait en lui-même, quand il y trouve à l'œuvre deux puissances hétérogènes »<sup>180</sup>. En reprenant les mots de jeunesse du philosophe, on serait porté à traduire ces deux puissances hétérogènes comme ces forces dionysiaques et apolliniennes<sup>181</sup> — ou comme la deuxième topique chez Freud par exemple, par la pulsion de mort et la pulsion de vie<sup>182</sup> — dont il fait grand cas avant Freud dans *La naissance*

<sup>178</sup> THÉRIAULT, op cit., p.49.

<sup>179</sup> NIETZSCHE, *Humain, trop humain I*, p.210-211.

<sup>180</sup> Ibid.

<sup>181</sup> Se référer à Friedrich NIETZSCHE, *L'origine de la tragédie*, Paris : Gallimard, 2000 [1971].

<sup>182</sup> Pour approfondir la théorie psychanalytique développée par Sigmund Freud entre autres, bien vouloir se référer aux œuvres de ce dernier, notamment à : Sigmund FREUD, *Au-delà du principe de plaisir*, Paris : Payot, 2010 [1920] & Sigmund FREUD, *Le moi et le ça*, Paris : Payot, 2010 [1923].

*de la tragédie* de 1872. Dans cet extrait, ces forces sont à être comprises comme étant celles de la rationalité et de l'irrationalité de l'esprit humain. Ces deux concepts, diamétralement opposés, le monde en a été témoin lors des excès qui ont eu lieu pendant la Première Guerre mondiale.

Caractéristiques du lexique nietzschéen, cette alternance entre la jouissance irrationnelle et la mesure ou l'ordre, sont aux fondements de cet esprit libre du dandy, animé, je le répète, par cet esprit créatif, et dont le travail intellectuel, ne s'inscrit pas dans une démarche bourgeoise d'accumulation de capitaux qui serait une détermination profitable d'une activité socio-économique. Dans le même passage, le philosophe rajoute et précise :

« À supposer que quelqu'un vive aussi intensément pour l'amour des arts plastiques et de la musique qu'il est transporté par l'esprit de la science, et qu'il se rende compte de l'impossibilité de lever cette contradiction par l'anéantissement de l'une de ces puissances et le libre et plein épanouissement de l'autre, il ne lui restera plus qu'à faire de lui-même un monument de culture assez vaste pour que ces deux puissances puissent y habiter, ne serait-ce qu'à des extrémités opposées, cependant que seront logées entre elles d'autres puissances, médiatrices et conciliatrices, disposant d'une force prépondérante pour aplanir en cas de nécessité le conflit venu à éclater. Or, ce monument de culture individuel et personnel aura la plus grande ressemblance avec l'édifice de la civilisation de périodes entières et fournira par analogie une suite ininterrompue d'enseignements à ce sujet »<sup>183</sup>.

C'est, en d'autres mots, comprendre ici le combat interne des valeurs dont le macrocosme afflige sur l'esprit libre, pensif et prodigieux du dandy, le microcosme dont parle Nietzsche dans ce passage. Cette opposition constante des valeurs — incommensurables — est l'élément on ne peut plus exact qui marque le point de rupture entre la société d'une part, et l'esprit du dandy d'autre part, dans la mesure où ce dernier, à l'instar du roi-philosophe de Platon, se retire de ce politique qui se joue à l'intérieur des sphères institutionnelles (héritage de la démocratisation et des révolutions socialo-économiques!), pour entreprendre une réconciliation des valeurs, de ces valeurs incommensurables, non pas dans l'objectif d'en réduire une pour faire régner une autre « car, partout où s'est développée la grande architecture de la civilisation, sa tâche fut de contraindre à s'accorder les puissances en conflit, en regroupant de manière à leur assurer la suprématie sur les autres puissances moins irréconciliables, sans pour autant opprimer ni enchaîner les premières »<sup>184</sup>, mais pour laisser libre cours à une réévaluation des valeurs permettant une création, trop idéaliste peut-être, d'un environnement social et individuel où le

---

<sup>183</sup> NIETZSCHE, op. cit.

<sup>184</sup> Idem.

conflit des valeurs est par essence écarté, impensable : dans sa création artistique. Cette circonlocution dans l'enceinte nietzschéenne n'est pas un exercice de style, il s'agit d'une étape liminaire et fondamentale dans l'appréhension du dandy viennois. Cette alliance des forces hétérogènes ne se fait pas par le politique; en fait, elles y entrent pour mourir. L'art, de tout type, est l'hôte de cette représentation humaine intramondaine, car l'art, théorisée par Nietzsche — et exprimée par Zweig — est une considération transcendante du carcan de la modernité, comprise, exercée par les démocraties contemporaines.

Robert Michels, le premier, a relevé que la bohème anticipait Nietzsche par son renversement des valeurs et par sa réceptivité aux théories du surhomme<sup>185</sup>. Toutefois, que la bohème, telle que définie plus tard par Michels, ait anticipé ou non Nietzsche n'a pas d'impact dans la mise en application dans le mode de vie, de cette philosophie. Si le philosophe allemand a écrit quelques décennies après l'expérience bohème qui a eue lieu à Paris, son influence consciente se traduit dans le mode de vie du dandy par ce désir d'esthétisation de soi, à défaut de faire le monde selon sa volonté, et de le changer, à l'instar des recommandations de Marx, le dandy, décadent, constate cette impossibilité, l'absurdité de la vie humaine, et fait de soi-même un monument. Au-delà des conditions extérieures, telles que les dispositions et les changements politiques ou institutionnels, l'influence de la philosophie et son interaction analogue avec l'art et la poésie, le dandy représente cette nouvelle forme sociale d'individu qui ouvre la porte à une sortie, à une rupture directe, avec le mode de pensée « économique-centrée ». La philosophie d'Albert Camus, fortement influencée par l'œuvre de Friedrich Nietzsche, rappelle l'importance du dandy dans la révolte métaphysique : il note ce désir d'esthétisation de la vie, à la suite de Nietzsche, que porte le dandy en soi et qu'il exprime dans son mode de vie<sup>186</sup>. Le particularisme du dandy repose essentiellement dans cet élargissement des conceptions socio-économiques où la rationalisation n'est plus le point central de la conduite de vie.

Chez Zweig, cette conception esthétique de soi dépasse la simple écriture bourgeoise. Kracauer marquait un point très important en relevant que ce type d'écriture représentait un mode d'expression de type néo-bourgeois. Toutefois, le possible manque de recul de Kracauer

---

<sup>185</sup> MICHELS, op. cit., p.5.

<sup>186</sup> CAMUS, op. cit.

face à son environnement l'a peut-être empêché de voir un plan d'ensemble. L'écriture biographique témoigne jusqu'à un certain degré, un niveau de vanité inégalé, qui devient caractéristique de cet esthétisme du dandy après la Première Guerre mondiale. Le monde dans lequel vit le dandy n'est plus stable, sécuritaire ou tout simplement beau, après les atrocités qui eurent lieu entre 1914-1918. Si le retour des soldats et de ces « gueules cassées » reste encore aujourd'hui un événement qui a troublé l'imaginaire collectif, l'environnement politique et social a perdu tout son intérêt, de par sa laideur qu'a prouvée ces années décisives, pour le jeune Stefan Zweig. Rien ne peut le consoler et le réconcilier avec le monde qui l'entoure : l'écriture biographique a ça de particulier, et c'est son intérêt d'écrire sur des individus rattachés à une époque antérieure. Ces gens, qui sont déjà morts et n'ont de coutume aucune attache avec l'époque où sont écrites ces biographies, sont élevés en qualités de réels monuments; or, l'écriture biographique fait état d'une certaine vanité, comme si l'auteur de celles-ci, les écrivait dans l'éternelle attente qu'on lui en rédige une à son tour, confirmant ainsi sa propre construction identitaire à titre de monument. Pendant les années 1920, Zweig rédige plusieurs biographies, et s'adapte à un lectorat bourgeois, sans doute tout aussi perdu dans ce monde post-guerre mondiale, qui le rend très populaire.

L'année de 1919 marque aussi le départ de Vienne pour Zweig où avec sa femme Friderike Zweig (1882-1971), ils s'installèrent à Salzburg, loin du tumulte qui s'opérait dans l'ancienne capitale impériale. Ayant conservé ses habitudes de correspondance toute sa vie durant, sa villa du Kapuzinerberg 5 a été aussi une maison d'hôte prestigieuse pour toutes leurs fréquentations en visite chez les Zweig, grand merci à Max Reinhardt et von Hofmannstahl qui dès 1920, créèrent le Festival de Salzburg, faisant de la ville, la capitale mondiale des arts et permettant aux Zweig de recevoir plusieurs individus de renom<sup>187</sup>. Ironie du sort ou tragédie perpétuelle, l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933 — Hitler avait élu un domicile à Berchtesgaden dans les années 1930, une montagne dans les Alpes bavaroises que l'on peut apercevoir de Salzburg — forcera Zweig à abandonner sa villa, à quitter sa mère qui était encore à Vienne et à vivre en exil; les Zweig se sont alors installés à Bath, en Angleterre. L'*Anschluss* de 1938 rendra Zweig un indésirable à même son pays natal, où les lois allemandes envers les Juifs en ont fait un impur

---

<sup>187</sup> ZWEIG, *Le monde d'hier*, p.405-407.

que l'on doit chasser, et dans son pays hôte, où il devient *Alien Enemy* en temps de guerre<sup>188</sup>. Alors que la création littéraire avait toujours été le centre de son existence, ses livres furent brûlés. La première période de sa vie s'était terminée subitement, tragiquement, par les conséquences d'un retour manqué à Vienne et de la mort subite des deux acteurs principaux de ses premières pièces de théâtre. L'arrivée soudaine de la Première Guerre mondiale aura détruit ce qu'il restait de son monde d'hier, celui sur lequel il pouvait s'appuyer et tenter de gravir les échelons du monde littéraire, de suivre son épopée. Confronté durement à ce vide existentiel et à la froide réalité de l'être humain, « las de penser à l'avenir »<sup>189</sup>, Zweig quitte Vienne encore une fois, l'Autriche, puis l'Europe. Écrivain bourgeois affirmé — Zweig est conscient de sa situation, notamment lorsqu'il écrit dans *Le monde d'hier* : « En quelques années, je m'étais créé ce qui à mon sentiment, représente pour un auteur la forme la plus précieuse du succès : une communauté, un groupe sûr de gens qui attendaient et achetaient chacun de mes nouveaux livres [...] De tous les livres que je publiais, il se vendait le premier jour en Allemagne vingt mille exemplaires »<sup>190</sup> — et confirmé par l'écriture bourgeoise qui se présente comme le seul rempart possible dans ce monde désenchanté, ses années de consécration en tant qu'auteur surviennent lorsque le poète effectue une translation dans son travail, dans ses attentes de carrière et se consacre à faire de son existence un monument d'esthétisme animé par un ethos de vie et une philosophie d'avant-garde. La Deuxième Guerre mondiale viendra tourner la dernière page du livre de la vie de Zweig, qui le 15 juin 1940, alors que les Allemands étendent la croix gammée sur la Tour Eiffel, l'auteur autrichien s'exclame « la vie n'est plus digne d'être vécue. J'ai presque 59 ans et les années à suivre vont être effroyables — à quoi bon se prêter encore à toutes ses humiliations »<sup>191</sup>. Zweig quitta l'Europe, ruinée, le 25 juin 1940, en direction du Brésil.

---

<sup>188</sup> Comme Zweig remarque dans ses *Journaux 1912-1940*, la reconnaissance par le gouvernement anglais de l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne, au moment où les Anglais déclarent la guerre à l'Allemagne, fait de tous les ressortissants allemands, des ennemis de l'État. Se référer à ZWEIG, *Journaux*, p.397.

<sup>189</sup> ZWEIG, *Journaux*, p.403.

<sup>190</sup> ZWEIG, *Le monde d'hier*, p.373.

<sup>191</sup> ZWEIG, *Journaux*, p.429.

## 2. Imaginaire politique et domaine linguistique

Les figures du bourgeois et du bohème sont probablement celles qui s'accrochent le plus à la figure de Zweig au début de sa vie, c'est-à-dire, jusqu'à l'époque de la publication d'*Amokläufer* (*Amok ou le fou de Malaisie*), en 1922. Son départ de la société viennoise pour sa villa de Salzburg résonne comme un retrait de la vie intra-mondaine, et d'un isolement, qui plus est, du haut du la montagne des Capucins, renvoie l'image d'une élévation au-dessus du commun. Les titres de noblesse qui ont longtemps été offerts en Autriche aux artistes, Hofmannstahl acquérant avec fierté sa particule de noblesse *von* avec le temps, avaient toujours été un élément que les Zweig, le père Moritz et Stefan, avaient refusé<sup>192</sup>. Distant de Vienne et de ses politiques, offusqué quand l'État ne souligne pas conformément ses grands, comme à la mort d'Arthur Schnitzler en 1931 alors qu'il écrit « Pas de condoléances de la part du président de la République, pas un seul ministre aux obsèques, l'université ne dit mot — très bien ainsi les choses sont claires. Ne pas pactiser avec ces gens, tout refuser. [...] Se confirmer de plus en plus que ce qui se passe ici ne concerne pas votre moi profond »<sup>193</sup>. Il ne fait pas de toute, que Zweig, déçu et désillusionné des résultats de la politique et des individus, la chute de l'Empire et les deux guerres mondiales en sont la preuve, s'est tenu à l'écart des joutes politiques. Le seul élément qui lui ait tenu à cœur, ce fut cette lutte fraternelle qu'il espéra alors aux côtés de l'inspirant Romain Rolland, pendant la Guerre de 14-18. Pendant cette guerre, enrôlé aux Ministère des Archives, il se permet d'écrire plusieurs lettres ouvertes dans les journaux, dont *Parole d'Allemagne, An die Freunde in Fremdland* (*Aux amis de l'étranger*) et *Babelturm* (*La tour de Babel*)<sup>194</sup>. Si en vieillissant, l'interaction qu'entretient le dandy Zweig avec la politique évolue, ce n'est pas à l'image de la relation que la figure du bourgeois, ni celle du bohème entretient, mais davantage à une vision que j'associerais à l'aristocrate.

De plus en plus autonome et indépendant d'un point de vue économique, ce non-intérêt et ce retrait de la vie commune, du politique, reste toutefois influencé par des événements politiques extérieurs à la simple politique intérieure de l'Autriche, notamment les deux guerres mondiales.

<sup>192</sup> Knut Beck dans ZWEIG, *Journaux*, p.453.

<sup>193</sup> ZWEIG, *Journaux*, p.328.

<sup>194</sup> Ces trois textes se retrouvent dans Stefan ZWEIG, *Essais Tome III*, Paris : Le Livre de Poche, 2001.

Mis à part cet *intermezzo* politique dont la vivacité d'esprit lui a été influencé par les premiers instants de 1914, Zweig s'éloigne de tout ce qui peut avoir trait au politique. Le poète Zweig est clair sur ce sujet : l'idéal politique, non pas dans ce que ceci aurait d'idéal au sens où cette conception absolue aurait préséance sur d'autres — revenir au combat sur l'incommensurabilité des valeurs serait de détruire l'édifice esthétique et artistique du dandy — mais dans le sens où le politique idéal serait une non-politique, le politique sans la politique où l'essentiel du politique, la discussion politique, se ferait harmonieusement, dans l'amour et le respect de l'être humain. Il établit clairement dans *Babelturm*, sa vision de la société comme celle du mythe biblique de la Tour de Babel en tant que fondement ontologique du vivre-ensemble. Lui-même polyglotte, il parle allemand, français, italien, espagnol et anglais, il personnifie cette existence esthétique de la société : il est et veut être le monument qu'il s'est lui-même dédié. À contre-courant ou en avance sur son temps, Zweig, avec la métaphore reprise de la Genèse de la Tour de Babel, il se fait l'apôtre du polyglottisme au-delà des difficultés que peuvent inclure l'apprentissage des langues étrangères, savoir communiquer avec autrui dans sa langue reste une expérience politique issue de l'art, l'art du langage, l'art de la communication interpersonnelle, digne témoin d'un respect à la hauteur de l'Humain.

La métaphore de Babel n'est pas une dimension qui est étrangère au monde formateur de Zweig, celui de l'Empire d'Autriche-Hongrie. Cette dimension du dandy, est la même que le cosmopolitisme qui s'y rattache : c'est le côté pragmatique de cet idéal politique. Les épisodes qui ont mené à l'entrée en guerre, que ce soit en 1914 ou en 1933, date de prise du pouvoir des national-socialistes en Allemagne, ne créent pas le même effet chez Zweig, qui avec l'âge, s'est radicalement détaché de la société, au point tel que tout son optimisme s'est envolé avec le temps. En 1914, c'est au sein même de cette double monarchie, terre d'accueil de pas moins de onze « nationalités » et langues différentes, que se produit l'élément menant à la Première Guerre mondiale. Alors qu'il est à Baden, retiré dans cette « petite ville romantique » pour se concentrer à l'écriture pendant un mois complet (juin 1914), Zweig apprend la nouvelle de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de la duchesse Sophie Chotek; mais ceci ne l'empêcha pas, comme il avait déjà prévu, de quitter l'Autriche pour la Belgique, et de rejoindre la maison de

campagne de son ami Émile Verhaeren<sup>195</sup>, où, sur ce chemin, il passerait deux semaines au bord de la mer, à la station balnéaire de Le Coq-sur-Mer près d'Ostende, avant de le rejoindre effectivement en province<sup>196</sup>. Le cosmopolitisme et le « domaine linguistique » de Stefan Zweig ne sont pas étrangers à ce qu'il a écrit lui-même, à ce qu'il aspire, et à ce qu'il croit générer. Le portrait qu'il trace d'Érasme, en 1935, est le plus proche de ce qu'il se souhaiterait être, un « théoricien littéraire du pacifisme »<sup>197</sup>. Confronté à cette réalité propre au dandy viennois, particulièrement sous l'angle que le poète Zweig lui donne, l'héritage juif est perceptible en arrière-plan. Il semble justifié de s'interroger sur l'influence que le judaïsme peut avoir eu sur ce cosmopolitisme et sur cet adaptation continue aux différentes cultures, comme l'apprentissage des langues étrangères en est la preuve.

De ses parents, il n'est pas socialisé à Vienne comme les autres Juifs de l'Empire. Sur cette seule caractéristique de sa judaïté, on peut d'emblée, le comparer à Joseph Roth par exemple. Roth, qui est un Juif de l'Empire austro-hongrois lui-aussi, est né près de Brody, dans la région de la Galicie (actuellement en Ukraine) et ne jouit pas de la même enfance que Zweig put avoir. Pourtant écrivains tous les deux, il appert indéniable à quiconque se lance dans la lecture que ce

soit de Roth ou de Zweig, des différences inhérentes quant au style d'écriture et dans le traitement littéraire qui y est fait : les deux auteurs écrivent sur des sujets semblables, notamment sur ce qui traite de la vie dans l'Empire austro-hongrois, ou surtout de sa chute et de la



Première Guerre mondiale. Roth, dont l'arrière-plan de vie ressemble

<sup>195</sup> Zweig est aussi le traducteur allemand d'Émile Verhaeren.

<sup>196</sup> ZWEIG, *Le monde d'hier*, p.260-261.

<sup>197</sup> Stefan ZWEIG, « *Érasme* », Paris : Grasset, 1935, dans Stefan ZWEIG, *Essais Tome III*, Paris : Le Livre de Poche, 2001, p.1074.

davantage à celui du mythe du « Juif errant » qu'à celui du Juif assimilé comme Zweig est cependant tout aussi affecté par la chute de l'Empire, comme le sont aussi à l'époque, la plupart des poètes : Hofmannsthal, Schnitzler, Bahr pour ne nommer que ceux-là. C'est probablement dans *Radetzky* (*La marche de Radetzky*), *Die Kapuzinergruft* (*La crypte des Capucins*) ou encore dans *Hotel Savoy* (*Hôtel Savoy*), que l'on peut le mieux comprendre Joseph Roth et l'effet qu'a eu son environnement, cet Empire bicéphale, sur sa vie; pour sa part, Zweig rend surtout sa vision des choses dans son essai autobiographique, *Le monde d'hier*, ou encore dans l'écriture biographique en soi : notamment dans son Jérémie<sup>198</sup>, écrit en pleine guerre, ou encore dans sa nouvelle de 1928 *Rahel rechtet mit Gott* (*Rachel contre Dieu*)<sup>199</sup>. Enrôlé aux Archives de guerre (*Kriegsarchiv*) dès 1915, Zweig est mis devant la réalité des Juifs de l'Est, d'où est issu Roth, lors d'un voyage à titre de reporter pendant les premières campagnes menées par l'Empire autrichien dans cette région. De ses propres dires, et le lecteur le comprend aisément, tout est différent entre ces Juifs là et ceux qui vivent à Vienne<sup>200</sup>. Le simple fait d'être Juif n'est donc ici pas un élément à entendre comme une clef pour résoudre l'énigme de Zweig, bien qu'il est pour l'essentiel tout de même très important. Comme le relève Jean-Yves Masson, cette escapade parmi les Juifs de l'Est en juillet 1915 est une expérience révélatrice pour le poète égale à un « rappel d'une origine à demi oubliée ou refoulée, avec tout ce que comportait de choquant [...] la pauvreté des habitations, mais aussi tout ce qu'avait de troublant la fidélité obstinée aux coutumes et aux rites traditionnels »<sup>201</sup>. Cette relation de fidélité qu'entretiennent les Juifs de l'Est avec leur judaïsme est entre autres manifestée par « l'habillement, la coiffure, la langue, le mode de vie conforme au respect des règles ancestrales que les juifs de la bourgeoisie assimilée de Vienne avaient abandonnées depuis longtemps »<sup>202</sup>.

---

<sup>198</sup> Stefan ZWEIG, *Jérémie*, Paris : Payot & Rivages, 2014 [1916].

<sup>199</sup> Stefan ZWEIG, « *Rachel contre Dieu* », *Romans et Nouvelles Tome I*, Paris : Le Livre de Poche, 2001.

<sup>200</sup> ZWEIG, *Journaux 1912-1942*, p.181-212. Ce cahier est son journal lors du voyage en Galicie en juillet 1915.

<sup>201</sup> Jean-Yves MASSON, *Stefan Zweig à la découverte de l'identité juive : les ambiguïtés du drame biblique Jeremias*, dans Sylvie PARIZET, *Les lectures politiques des mythes littéraires aux XX<sup>e</sup> siècle*, Nanterre : Presses universitaires de Paris Ouest, 2009, p.129-159.

<sup>202</sup> Ibid.

## 2.1 Rapport à l'ethnicité chez le dandy viennois

Cette différence fondamentale entre le juif assimilé et le juif errant, pour reprendre cette différenciation métaphoriquement, correspond parfaitement à ce que j'essaie de démontrer avec l'exceptionnalité du dandysme tel que vécu à Vienne — et nul part ailleurs d'autre. Le traitement sociologique de Max Weber sur l'appartenance raciale stipule que celle-ci « ne conduit à une communauté que si elle est ressentie subjectivement comme une caractéristique commune »<sup>203</sup>, ce qui n'est pas le cas à propos des deux judaïsme vécus par Roth et Zweig. Or, aux yeux de la communauté viennoise germanophone, ou de tout autre groupe nationaux en Autriche, les Juifs ne font qu'un : pire, ils ne sont pas à proprement représentés ou défendus (comme expliqué précédemment au sens des lois), car ils ne sont pas une « nation » en soi, mais un groupe religieux, ce qui fait d'eux des citoyens de deuxième ordre. Weber renvoie à ce qu'il entend par nation par « une communauté de langue » où de nos jours « l'État national est devenu conceptuellement identique à l'État sur la base de l'unité linguistique »<sup>204</sup>. Or, les Juifs, qu'ils soient assimilés à la bonne bourgeoisie viennoise comme l'était Zweig, ou de la Galicie, comme Roth, ont d'abord et avant tout ce « quelque chose en commun » (*Gemeinsamkeitsgefühl*) qui les unit à l'Empire; c'est ce sentiment de « civilisation » où Weber parle de « communauté culturelle »<sup>205</sup>.

Cette conception identitaire chez Zweig, comme chez les autres Juifs de l'Empire, deviendra omniprésent lorsque l'Autriche sera annexée à l'Allemagne en mars 1938. L'érosion de ce sentiment d'unité, du commun, disparaît peu à peu avec l'effondrement de l'Empire. Sa dislocation en plusieurs entités confirmera les tribulations internes qui précédaient la Première Guerre mondiale. La région des pays balkaniques où les crises nationales étaient plus qu'importantes, seront séparés en plusieurs petits pays. Quant à eux, les Juifs autrichiens, seront victimes de leur appartenance religieuse lorsque l'antisémitisme s'installera structurellement comme pratique politique. Bien sûr, il est vrai que l'antisémitisme en Autriche n'est pas arrivé en même temps que l'annexion à l'Allemagne nazie. À ce titre, l'Empire autrichien était

<sup>203</sup> Max WEBER, *Économie et société II*, Paris : Pocket, 1995 [1920-1922], p.124.

<sup>204</sup> WEBER, op. cit., p.140.

<sup>205</sup> Ibid., p.138-140.

probablement déjà plutôt réticent aux Juifs, l'exemple de l'élection controversée de Karl Lueger en 1895 comme bourgmestre de Vienne en est qu'un exemple parmi d'autres. Ce qui devient problématique pour le cas de Zweig et du dandysme vécu à Vienne, c'est lorsque de Juif non pratiquant, loyal à l'Empire, et assimilé à la majorité germanophone, ils furent forcés d'exil en vertu des lois anti-juives des nazis. D'où, chemin faisant, le destin des Juifs assimilés de Vienne se retournera à son tour, vers le destin presque éternel du juif errant, d'exilé.

## 2.2 Judaïsme et cosmopolitisme : moins qu'une simple affinité élective?

Néanmoins, bien avant cette vie d'exil, Zweig se nourrit de découvertes et de voyages. Si ceux-ci sont conformes à sa volonté du moment, il n'en reste pas moins que l'Autriche, que ce soit Vienne ou Salzbourg, restent les endroits où il a établi domicile. Conformément au mythe du Juif errant, il a souvent été dit des juifs qu'ils étaient, dû à la diaspora, de grands cosmopolites. Cosmopolitisme forcé ou esprit du dandy? C'est par le sentiment humaniste fondamental que renferme cet esprit du dandysme que Zweig est cosmopolite. Comme il fut établi dans le passage précédent de son attachement culturel (*Kultur* en allemand a le sens de culture et civilisation dans la langue française) d'avec la monarchie des Habsbourg, il serait téméraire d'accoler une conception ethnique à l'idéal politique de Zweig. Le témoignage de sa vie, de ses amitiés, de son œuvre parle de lui-même. Si la diaspora juive et le cosmopolitisme peuvent être à plusieurs occasions confondus, il n'en est rien pour le cas de Zweig. Le dandy Zweig s'élève en quelque sorte au-delà des conceptions fixes de l'ethnie ou de l'appartenance religieuse.

J'ai utilisé à dessein l'expression d'affinité élective pour introduire la discussion sur l'influence du judaïsme sur le cosmopolitisme et vice versa de Zweig. La judaïté de Zweig, bien que faible si l'on compare aux Theodor Herzl ou Martin Buber par exemple, n'est pas à être ignorée totalement quand on réfléchit sur l'idéal politique du dandy : un monde libre, sans frontières, une âme européenne. L'article de Leon Botstein sur Zweig fait la lumière sur ce sentiment d'européanité et sur l'influence du judaïsme. Botstein, qui néglige les qualités littéraires de Zweig, disserte principalement sur son faible « niveau de confiance en soi »<sup>206</sup> et

---

<sup>206</sup> BOTSTEIN, op. cit, p.65-66.

sur « son identification par association » comme étant les éléments centraux de l'idéal politique de Zweig<sup>207</sup>. Selon Botstein, Zweig se voit dans Érasme de Rotterdam, dont on peut au mieux y voir les caractéristiques dans sa biographie de 1935, qu'il positionne comme le premier européen, le premier « aristocrate de l'esprit »<sup>208</sup>. Gustave Flaubert fait référence à l'association identitaire par l'écriture dans *L'éducation sentimentale* lorsque le personnage principal, Frédéric Moreau, se sentant floué et manipulé par ses amis qu'il croyait fidèles, Jacques Arnoux et sa femme, dont Frédérique est passionnément amoureux, se lance dans une composition de l'Histoire de la Renaissance; le passage de Flaubert, qui est davantage proche de ce que Zweig peut représenter, se lit comme suit : « Il [Frédéric] entassa pêle-mêle sur sa table les humanistes, les philosophes et les poètes [...] Peu à peu, la sérénité du travail l'apaisa. En plongeant dans la personnalité des autres, il oublia la sienne, ce qui était la seule manière peut-être de n'en pas souffrir »<sup>209</sup>. La suite de l'article de Botstein, teintée de mauvais goût et de détraction de Zweig, se concentre sur le judaïsme exprimé par Zweig. À tort, Botstein défend la thèse que, par ses différentes entreprises, Zweig avait voulu redresser la réputation des Juifs d'Europe et « établir une place légitime et aristocratique pour la diaspora juive cultivée à l'intérieur de la société européenne »<sup>210</sup>. Seulement, Zweig n'est pas un ardent défenseur du judaïsme, preuve est en du traitement qu'il infligea lui-même à Theodor Herzl dès les premiers instants qu'il fit sa connaissance en 1900, alors que le jeune écrivain déclina toute motivation à joindre les quelconques sociétés juives, ou encore moins de se déclarer comme sioniste. S'il a écrit quelques nouvelles dites juives, ce n'était que selon un but ultime, soit celui de se faire publier et de gagner en expérience et en notoriété.

Le cosmopolitisme dont fait preuve Zweig tout au long de sa vie a ses racines dans l'humanisme, et non dans le sionisme, contrairement à son collègue Felix Salten, par exemple, qui se lance de manière soutenue dans la protection et la défense du sionisme. S'il n'est pas un disciple de Herzl, bien qu'il éprouve le plus grand des respects pour l'homme, c'est dans une

---

<sup>207</sup> Ibid, p.64.

<sup>208</sup> Ibid, p.66.

<sup>209</sup> FLAUBERT, op. cit., p.253.

<sup>210</sup> Ibid, p. 77.

idéologie comme celle d'Érasme et de Léon Tolstoï par exemple, que l'on peut comprendre l'idéal politique du dandy Zweig.

Conscient du monde, il est d'accord avec le retrait du conflit en prônant un pacifisme inaltéré. Un esprit libre, dans un monde en paix, calme et créatif. C'est en cela que le dandy est à contre-courant de son époque, qui a été l'hôte de deux guerres mondiales, et de plusieurs conflits ethniques, faisant de ce siècle un des plus sanglants de l'histoire. C'est d'abord selon cette conception politique humaniste, et non religieuse, que l'idéal politique de Zweig tient la route et est caractéristique du dandysme. Particularité indéniable de l'essence politique du dandysme viennois, l'idéal politique représenté par le cosmopolitisme, le pacifisme et la polylinguisme est la stèle superlative de l'édification monumentale de Zweig par lui-même. L'esthétisme de sa conduite de vie, qui s'accorde à l'ethos singulier du dandy, dans la mesure où, dépassant les rapprochements avec les figures du bourgeois, du bohème, de l'intellectuel et de l'aristocrate énoncés précédemment, le poète Zweig représente à lui seul cette essence idéaltypique du dandysme viennois, par l'agglomération totale de ses caractéristiques, à différentes époques de sa vie.

## CHAPITRE VI. CONSIDÉRATIONS CONCLUSIVES

D'entrée de jeu, les visées que ce mémoire poursuivait étaient ambitieuses et risquées. Déjà, se lancer dans une recherche sociologique où le questionnement sur l'expression d'un phénomène social passant potentiellement par la littérature, imposait ses limites en soi. Que ce phénomène se soit déroulé il y a plus d'un siècle dans un empire qui n'existe plus et où la langue diffère de la langue de recherche pourrait sembler déjà assez compliqué. L'idéal-type du dandy délinéé a permis de mettre en lumière un cas historique et politique, Zweig et la Vienne de 1900. Résultat : l'émergence du dandy viennois est étroitement liée à différentes évolutions des dimensions sociales, politiques et économiques et résonne fortement avec une modification et une adaptation psychologique à ces mouvements extérieurs.

Ces changements de paradigme se sont orchestrés et sont aisément visibles par les grandes transformations au cours de l'histoire : j'avais déjà pris comme base dans ce mémoire l'influence qu'a eue la Révolution française sur les relations politiques entre les individus sujets par exemple, et leurs nouvelles conceptions de citoyens. Les révolutions industrielles, avec leurs conséquences sur la manière dont les individus organisèrent leur vie sont d'autres exemples majeurs. Au-delà des réalités politiques et économiques précédemment énoncées, l'évolution des croyances, les multiples découvertes dans le monde des sciences et de la philosophie a joué comme une mise à jour dans l'interaction sociale qu'ont entretenue les individus entre eux et avec le monde qui les entoure. Pour Vienne, la dimension politique de ces changements a semblé transparaître dans la manière dont les individus régissaient leurs relations au quotidien; que ce soit entre eux, ou avec les institutions, à l'intérieur de la société civile. Comme je l'ai relevé, l'aristocratie autrichienne, notamment à Vienne, capitale impériale, a été d'une grande influence dans la manière dont les individus des différentes classes sociales se comportaient. Si contrairement à la France par exemple, où la monarchie et son aristocratie alimentaient la révolution, dans la mesure où un désir tangible d'anéantissement de cette caste était le but visé, à Vienne, tous veulent y ressembler.

Comme se replonger à Vienne au début du XX<sup>e</sup> siècle n'était pas une mince tâche, l'appréhension du phénomène par la construction d'un idéal-type s'est avérée utile. Puisque

l'influence majeure de ce travail était le poète Stefan Zweig, et qu'une nouvelle avait été dédiée à un bouquiniste juif de Vienne, l'analogie à la bouquinerie du savoir s'est frayée un chemin dans la construction de cet idéal-type, jusqu'au point où, inconsciemment, elle allait structurer à elle-seule l'entièreté de la méthode de recherche de ce travail. Si j'ai pu, dès le deuxième chapitre, décrire chacun des livres que j'allais y placer, c'est surtout par la cadence qu'impose la méthode idéal-typique que ce travail a bien pu s'écrire. Procédant minutieusement, calmement et dans l'esprit de ce mouvement attentionné, il a été bénéfique de discourir d'abord sur chacun des quatre portraits typiques. S'être lancé directement dans une recherche sur le type du dandy viennois n'aurait jamais permis de comprendre le phénomène comme cette méthode me l'a permis.

D'emblée, j'avais jugé judicieux de commencer par l'opposition des figures classiques dans l'économie de celui que l'on considérera comme l'un des pères fondateurs de la sociologie, Karl Marx. En me permettant de situer la figure du bourgeois et celle du prolétaire, j'arrivais dès les premières pages à lancer le travail et à donner le rythme, le bon ton. Le dandy trouvait déjà un écho dans les écrits classiques de Marx. Bien que loin du bourgeois et loin du prolétaire, la figure du bohème s'est ensuite affichée presque par elle-même. Le lieu de développement et d'émergence du phénomène du dandy l'obligeant, Vienne, la description de la quatrième figure, celle de l'aristocrate, est venue compléter le portrait de base. J'avais balisé mon terrain de recherche dans cette capitale impériale. Le cinquième portrait, sur lequel j'ai effectué ce travail de maîtrise, se situait à quelque part entre ces quatre portraits idéal-typiques, au point d'intersection de l'influence de ces quatre points et des conditions extérieures. Le dandy qui, comme les quatre portraits initiaux, détient lui aussi ses propres paramètres et caractéristiques spécifiques, a par la suite servi de base pour décrire et comprendre un cas, l'auteur viennois Stefan Zweig. Centraux dans l'étude du phénomène du dandy, il en résulte que les deux dimensions de l'esthétisme et du politique, s'affairent à démarquer le dandy des autres figures sociales. Le personnage du dandy viennois démontrant des traits que l'on peut à la fois trouver chez le bourgeois, chez l'intellectuel et à la fois du bohème et de l'aristocrate, c'est dans sa manière d'élever ces différentes influences en tant qu'ethos, comme un mode de vie purement esthétique. Il vient s'adjoindre, à cet esthétisme de soi, la conception politique passant par un

idéal linguistique et un discours particulier. Encore une fois, l'influence de la capitale impériale des Habsbourg permet cette émergence, dans la mesure où elle fut *de facto* le foyer de la bourgeoisie juive, qui, avec les influences des traditions judaïques, est parvenue à transmettre socialement au dandy, l'importante valeur du pacifisme et du cosmopolitisme. La suite de ces considérations conclusives effectuera successivement un retour sur les portraits qui ont abouti sur le dandy viennois. Enfin, quittant Vienne peu à peu, la réflexion se tiendra sur le type dandy et de sa présence possible à l'époque contemporaine.

### 1. Le dandy viennois

L'intérêt que j'ai porté au dandy viennois dans ce mémoire est intrinsèquement lié à l'aspect esthétique. Comme l'a écrit Albert Camus dans *L'homme révolté* en 1951, « le dandy crée sa propre unité par des moyens esthétiques »<sup>211</sup>. Si le cas du dandy Zweig permet une telle esthétisation, de par ses moyens financiers plus que convenables, le rapport à l'esthétisme que le dandy entretient, laisse entrevoir, de manière optimiste, une certaine sortie. Une sortie du rythme effréné que l'industrialisation et la consommation — du capitalisme en général — ont associé à la modernité. Cette modernité m'a semblé apparaître à Vienne suivant une autre cadence, beaucoup plus artistique. Cela est probablement caractéristique de cette ville, un des plus grands foyers artistiques d'Europe, et singulier à la culture autrichienne : l'émergence de ce type de dandy n'aurait donc pas pu se produire ailleurs qu'à Vienne. Plusieurs caractéristiques du dandy viennois sont partagées et apparentes chez d'autres figures en Europe, mais n'arrivent jamais à éclore comme le fait le dandy à Vienne. Que ce soit les socialistes en France, Jean Jaurès en tête, ou les pacifistes, suivant Romain Rolland, ce ne sont là qu'une catégorie d'éléments qui ne s'est manifestée, à l'inverse du dandy, qui m'apparaît comme le conglomérat de plusieurs influences. À la base de ces influences m'apparaissent donc les quatre figures idéal-typiques dont j'ai brossé le portrait au chapitre deux. Le dandysme de Stefan Zweig se construit au fil du temps, au fil des expériences et dans un contexte précis. S'il est dans sa prime jeunesse plus proche de la figure du bourgeois, sans son aventure au pays de la bohème, que ce soit à Berlin ou à Paris, Zweig n'aurait peut-être pas connu ce retour marqué à la bourgeoisie, visible par sa production

---

<sup>211</sup> Albert CAMUS, *L'homme révolté*, Paris : Gallimard, 1951, p.75.

littéraire, à l'époque de la Première Guerre mondiale. La période salzbourgeoise de sa vie est marquée des influences de la figure du bourgeois et de l'aristocrate : du haut de sa montagne, il s'est retiré de la société et, peu à peu, il réalise que la société veut aussi le retirer d'elle-même : c'est la tragédie de sa vie, lorsqu'il est contraint de reprendre un rythme bohème et incertain d'une vie d'exil, au début des années 1930.

La place du dandy viennois par rapport à sa société est plus que particulière. Il me semble que le dandy est l'enfant non désiré de son environnement. Pour le bourgeois, le dandy n'est d'autre qu'un artiste hautain; pour le prolétaire intellectuel, il n'est que bourgeois; pour l'aristocrate, il n'est qu'un imposteur. À défaut de le reconnaître à sa juste valeur et de le cadrer correctement, il m'appert que le dandy est un hors-caste, à même la société. Sans être totalement un marginal, sa position se marginalise, notamment par les liens qu'il entretient avec le judaïsme. Tel que mentionné au chapitre cinq, il vient avec le judaïsme tout cet univers politique idéaliste comme le cosmopolitisme et le pacifisme. En se remettant dans l'esprit de l'époque, il est clair que ces dimensions, propres au dandy, sont à contre-courant et à l'avant-garde des valeurs de la société qui l'entoure. Or, Zweig est tout sauf révolutionnaire; le dandy est un être social passif. Si la bourgeoisie a joué, dans la révolution démocratique, le rôle d'agitateur et l'a entamée, le dandy n'agite pas les foules, ne se mêle pas à la politique intérieure. Zweig préfère passer un message implicitement par son œuvre, par ses biographies. Chaque monument qu'il érige à d'autres, peut être interprété comme une prise de position. Chaque désaccord se manifestant par une fuite, Zweig termine son voyage au Brésil, et mettra fin à ses jours en cette terre, cette « terre d'avenir », comme il l'a écrit<sup>212</sup>.

N'eût été de tous ces paramètres, la figure du dandy ne serait restée qu'une idée, qu'à l'étape embryonnaire qu'instaure en soi, un éclair créatif que l'on ne met pas à exécution. L'apport que donne le dandy à la société, ne se termine pas par les limites entendues par ce qu'est une société. Le dandy viennois n'a pas une influence qui prend fin là où la ville de Vienne ou l'Autriche est délimitée par une frontière. Le dandysme de Stefan Zweig, par exemple, va au-delà des frontières, au-delà des barrières des langues et des différentes cultures, c'est dans l'esthétisation

---

<sup>212</sup> Stefan ZWEIG, *Le Brésil, terre d'avenir*, Paris : L'Aube, 2005 [1941].

du mode de vie commun que l'on peut mesurer l'étendue de l'apport du dandy et de sa philosophie sur les sociétés.

## **2. Le dandy, figure contemporaine?**

Longtemps j'ai réfléchi à la représentation contemporaine du dandy. La singularité de son apparition dans l'histoire et de sa manifestation sociale sont deux caractéristiques majeurs à prendre en compte. Il s'agit d'évaluer et de rendre compte de l'influence du dandy viennois sur des figures contemporains ou sur les structures sociales et économiques similaires entre l'époque du dandy et la nôtre. Les éléments liés à l'économie ou les valeurs d'indépendance et de liberté, ne peuvent être passés sous silence. L'activité sociale qu'était la littérature pour le dandy, s'avère aussi une piste que l'on peut suivre pour retracer le nouveau visage du dandy à l'époque contemporaine. Les attaches qu'a eues le dandy avec l'aristocratie semblent davantage se diffuser aujourd'hui par une mise à l'écart intentionnelle du politique, un repli sur soi-même, ou sur ses semblables. Le mode de vie et cet ethos du dandy peuvent ne pas rencontrer d'écho aujourd'hui. Pourtant, la société dans laquelle nous vivons n'est pas si différente de celle où vivait le dandy viennois. S'il a connu l'époque pré-guerre, la particularité de l'époque contemporaine est qu'elle vit en constante état de guerre : l'Occident est en guerre constante, mais cela n'empêche pas les salles de spectacles de se remplir. Ils entendent, mais ne voient pas, et ce qu'ils ne voient pas, ne dérange pas. Sans tomber dans une lecture genrée du dandysme, le phénomène dandy de Vienne n'a touché principalement que des hommes; bon nombre de phénomènes sociaux n'atteignent que les hommes encore aujourd'hui.

Une figure contemporaine du dandy semble se ramifier en plusieurs figures. Il est vrai qu'en cette qualité, la figure du hipster, pourrait se rapprocher en quelques points du dandy viennois. Il est aussi vrai pour la figure du punk. Comme les visées de ce mémoire étaient d'appréhender le dandy en construisant un idéal-type, il serait intéressant d'étudier ces deux phénomènes, à la lumière des éléments et des paramètres que j'ai pu tracer dans mon étude du dandysme. À première vue, la figure du hipster ne partage pas l'influence de fond de la politique et de la situation socio-économique qui caractérise aussi le punk et qui était cruciale dans l'apparition du phénomène du dandy. Les deux figures, celle du hipster et du punk, portent leur philosophie

comme uniforme, et, en ce seul point, s'affichent comme héritiers du dandy viennois et de la bohème du début du XX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, l'ethos du dandy, la philosophie de vie et l'aspect politique de sa vie semblent complètement manquant chez les deux figures. Les conditions extérieures, qui étaient à des lieues de ce que sont celles d'aujourd'hui, les révolutions par exemple, n'alimentent pas de manière égale ce qu'a été à la source de la diffusion du phénomène du dandy et celui des punks ou des hipsters. Ces deux derniers phénomènes se rattachent davantage à un phénomène de mode, qu'à une réelle existence d'une figure sociale comme le dandy. L'interaction qu'entretient le dandy avec sa société n'est pas la même que celle, s'il y en a vraiment, qu'entretiennent les hipsters ou les punks. En prenant pour acquis la conception structurelle et institutionnelle dont l'environnement politique a pris à Vienne jusqu'à la Première Guerre mondiale avec l'avènement de la démocratie, je soutiens l'argument selon lequel ce type de dandy est foncièrement un pur produit de sa société dont il en a été, *per se*, lui-même un constituant.

FINIS

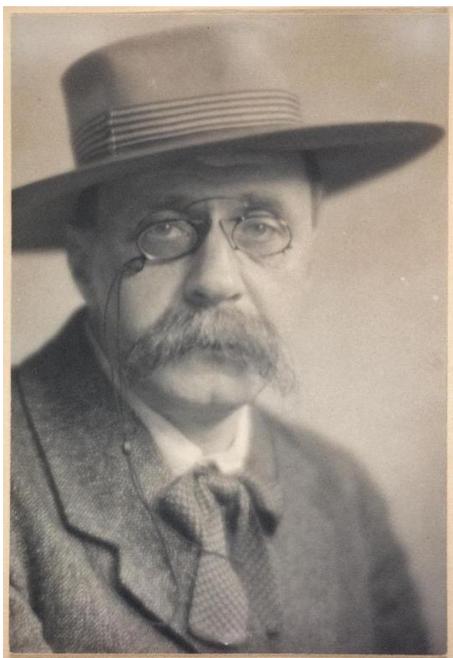
## BIBLIOGRAPHIE

- ALTENBERG, Peter. *Ma vie en éclats*. Paris : Le temps qu'il fait, 1998 [1896].
- ARENDE, Hannah. *On Revolution*. New York : Penguin Press, 1977 [1963].
- ASHBY, Charlotte, Tag GRONBERG et Simon SHAW-MILLER. *The Viennese Café and Fin-de-Siècle Culture*. New York : Berghahn Books, 2015 [2013].
- BALZAC, Honoré de. *La comédie humaine*, éd. de La Pléiade, tome 7, Paris : Gallimard, 1977 [1844].
- BENJAMIN, Walter. *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*. Paris : Payot, 1982.
- BÉRENGER, Jean. *L'histoire de l'empire des Habsbourg*. Paris : Fayard, 1990.
- BOTSTEIN, Leon. 1982. « Stefan Zweig and the Illusion of the Jewish European ». *Jewish Social Studies* 44 (no 1) : p.63-84.
- CALDERÓN DE LA BARCA, Don Pedro. *La vie est un songe*. Paris : Flammarion, 1996 [1635].
- CAMUS, Albert. *L'homme révolté*. Paris : Gallimard, 1951.
- CAP, Biruta. 1973. « Stefan Zweig as Agent of Exchange between French and German Literature ». *Comparative Literature Studies* 10 (3) : p.252-262.
- CELS, Jacques. *Stefan Zweig, un écrivain dans la cité*. Paris : La renaissance du livre, 2003.
- CIORAN, Émile Michel. *Œuvres*. Éd. Quarto. Paris: Gallimard, 1995.
- COBLENCÉ, Françoise. *Le Dandysme, obligation d'incertitude*. Paris : Presses universitaires de France, 1988.
- CONSTANT, Benjamin. *De la liberté des anciens comparée à celle des modernes*. Paris : Mille et une nuits, 2010 [1819].
- DUCANGE, Jean-Numa et Jacques LAJARRIGE. 2011. « Avant-propos ». *Austriaca* 73 (décembre).
- ELIAS, Norbert. *Mozart : Sociologie d'un génie*. Paris : Éditions du Seuil, 1991.
- FLAUBERT, Gustave. *L'Éducation sentimentale*. Paris : Gallimard, 1935 [1869].
- FREUD, Sigmund. *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : Payot, 2010 [1920].
- FREUD, Sigmund. *Le moi et le ça*. Paris : Payot, 2010 [1923].
- FRIEDEN, Ken. 1999. « The Displacement of Jewish Identity in Stefan Zweig's 'Buchmendel' ». *Symposium : A Quarterly in Modern Literature* 52 (no 4) : p.232-239.
- FRIEDLÄNDER, Saul. *Franz Kafka : The Poet of Shame and Guilt (Jewish Lives)*, New Haven, CT, USA : Yale University Press, 2013.
- GALDÓS, Iñigo Barbranco. 2011. « The Self as the 'Mittelpunkt', the World as the 'Hauptperson'. The 'Super-Personal' Autobiography of Stefan Zweig ». *Neophilologus* 95 : p.109-122.
- HERZOG, Hillary Hope. « *Vienna Is Different* »: *Jewish Writers in Austria from the Fin de Siècle to the Present*. New York : Berghahn Books, 2013.
- HILLE, Peter. *Ich bin, also ist Schönheit*. Leipzig, DDR : Reclam, 1981 [1904].
- HOBBS, Thomas. *Leviathan*. London : Penguin Books, 1985 [1651].
- KRACAUER, Siegfried. *Jacques Offenbach ou Le secret du Second Empire*. Paris : Le Promeneur, 1994 [1937].
- KRACAUER, Siegfried. *L'ornement de la masse: essais sur la modernité weimarienne*. Paris: la Découverte, 2008 [1963].
- KREUZER, Helmut. *Die Bohème. Analyse und Dokumentation der intellektuellen Subkultur vom 19. Jahrhundert bis zur Gegenwart*. Stuttgart : Metzler, 2000 [1968].

- LAHIRE, Bernard. *Franz Kafka : éléments pour une théorie de la création littéraire*. Paris : La Découverte, 2010.
- MARX, Karl et Friedrich ENGELS. *L'idéologie allemande*. Paris : Éditions sociales, 1974 [1845].
- MARX, Karl et Friedrich ENGELS. *Le manifeste du parti communiste*. Paris : Flammarion, 1998 [1848].
- MARX, Karl. *Le Capital*. Paris : Les Presses Universitaires de France, 2014 [1867].
- MASSON, Jean-Yves. « Stefan Zweig à la découverte de l'identité juive : les ambiguïtés du drame biblique Jeremias », dans Sylvie PARIZET, *Les lectures politiques des mythes littéraires aux XX<sup>e</sup> siècle*, Nanterre: Presses universitaires de Paris Ouest, 2009.
- MICHELS, Robert. 1932. « Zur Soziologie der Bohème und ihrer Zusammenhänge mit dem geistigen Proletariat ». *Jahrbücher für Nationalökonomik und Geschichte*, Iéna : Gustav Bücher Verlag, p. 801-816.
- MICHELS, Robert. 2014 [1932]. « Sociologie de la bohème et de ses rapports avec le prolétariat intellectuel ». *Trivium* 18 (2014). En ligne. URL : <http://trivium.revues.org/4986> (page consultée initialement le 15 octobre 2015).
- MÜHSAM, Erich. « *Unpolitische Erinnerungen* », dans Peter HILLE, *Ich bin, also ist Schönheit*. Leipzig, DDR : Reclam, 1985.
- MUSIL, Robert. *L'homme sans qualités*. Paris : Points, 2013 [1931].
- NIETZSCHE, Friedrich. *L'origine de la tragédie*. Paris : Gallimard, 2000 [1872].
- NIETZSCHE, Friedrich. *Humain, trop humain I*. Paris : Gallimard, 1998 [1878].
- NIETZSCHE, Friedrich. *Le gai savoir*. Paris : Flammarion, 2007 [1882].
- NIETZSCHE, Friedrich. *Par-delà bien et mal*. Paris : Flammarion, 2007 [1888].
- NIETZSCHE, Friedrich. *Ecce homo : comment on devient ce que l'on est / Ecce homo : wie man wird, was man ist*. éd. bilingue, Paris : Gallimard, 2012 [1888].
- PRATER, Donald. *European of Yesterday : A Biography of Stefan Zweig*. Oxford : Clarendon Press, 1972.
- RECKWITZ, Andreas. 2014. « Du mythe de l'artiste à la normalisation des processus créatifs : contribution du champ artistique à la genèse du sujet créatif ». *Trivium* 18 (2014). En ligne. URL : <http://trivium.revues.org/5020> (page consultée initialement le 15 octobre 2015).
- REMARQUE, Erich Maria. *À l'ouest rien de nouveau*. Paris : Stock, 1929 [1929].
- ROGERS, Nigel. *The Dandy : Peacock or Enigma?*, Londres : Bene Factum Publishing, 2012.
- ROSENBLIT, Marsha L. *Reconstructing a National Identity: The Jews of Habsburg Austria during World War I. Studies in Jewish History*. Oxford, U.K. ; New York: Oxford University Press, 2001.
- ROTH, Joseph. *Hotel Savoy*. Paris : Gallimard, 1969 [1923].
- ROTH, Joseph. *La marche de Radetzky*. Paris : Éditions du Seuil, 1982 [1932].
- SCHNITZLER, Arthur. *Vienne au crépuscule*. Paris : Points, 1992 [1908].
- SCHNITZLER, Arthur. *La ronde*. Paris : Stock, 2002 [1897/1903].
- SCHNITZLER, Arthur et Stefan ZWEIG. *Correspondance*. Paris : Payot & Rivages, 2001.
- SCHORSKE, Carl E. *Vienne fin-de-siècle: Politique et Culture*. Paris : Seuil, 1983.
- STANITZEK, Georg. 2014. « La bohème comme milieu de formation : structure d'un topos social ». *Trivium* 18 (2014). En ligne. <http://trivium.revues.org/4993>. (page consultée initialement le 15 octobre 2015).
- STICHWEH, Rudolf. *Inklusion und Exklusion. Studien zur Gesellschaftstheorie*. Bielefeld : transcript Verlag, 2005.
- SIMMEL, Georg. *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Paris : L'Herne, 2007 [1902].

- THÉRIAULT, Barbara. 2014. « Lire Musil en sociologue : introduction ». *Eurostudia* 9 (1) : p.v-vii.
- THÉRIAULT, Barbara. 2014. « La sociologie, mise en abîme. Essai avec la participation non autorisée de Milan Kundera ». *Eurostudia* 9 (1) : p.41-50.
- THÉRIAULT, Barbara et Sirma BILGE. 2010. « Présentation : des passeurs aux frontières ». *Sociologie et sociétés* 42 (1) : p.9-15.
- UNAMUNO, Miguel de. *Le sentiment tragique de la vie*. Paris : Gallimard, 1937 [1912].
- WEBER, Max. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon, 1964 [1904-05].
- WEBER, Max. « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politiques sociales », dans *Essais sur la théorie de la science*, Paris : Plon, 1965 [1904].
- WEBER, Max. *Le savant et le politique*. Traduit de l'allemand par Catherine Colliot-Thélène, Paris : La Découverte/Poche, 2003 [1917/1919].
- WEBER, Max. *Économie et société I*. Paris : Pocket, 1995 [1920-1922].
- WEBER, Max. *Économie et société II*. Paris : Pocket, 1995 [1920-1922].
- ZWEIG, Friderike et Stefan ZWEIG. *L'amour inquiet : correspondance 1912-1942*. Paris : Des Femmes, 1987.
- ZWEIG, Friderike Maria. *Wie ich ihn erlebte*. Munich : Herbig, 1948.
- ZWEIG, Stefan. *Conscience contre violence*. Londres : Atrium Press, 1976 [1936].
- ZWEIG, Stefan. *Briefe an Freunde*. Francfort-sur-le-Main : Fischer Verlag, 1978.
- ZWEIG, Stefan. *Silberne Saiten*. Francfort-sur-le-Main : Fischer Verlag, 1982 [1900].
- ZWEIG, Stefan. *Briefe 1897-1914*. Francfort-sur-le-Main : Fischer Verlag, 1995.
- ZWEIG, Stefan. *Journaux : 1912-1940*. Paris : Librairie générale française, 1995.
- ZWEIG, Stefan. *Le monde d'hier: souvenirs d'un Européen*. Paris : Belfond, 1996 [1942].
- ZWEIG, Stefan. *Romans et Nouvelles, Tome I*. Éd. La Pochothèque, Paris : Le Livre de Poche, 2001.
- ZWEIG, Stefan. *Romans, Nouvelles et Théâtre, Tome II*. Éd. La Pochothèque, Paris : Le Livre de Poche, 2001.
- ZWEIG, Stefan. *Essais, Tome III*. Éd. La Pochothèque, Paris : Le Livre de Poche, 2001.
- ZWEIG, Stefan. *Correspondance 1897-1919*. Paris : Grasset et Fasquelle, 2000.
- ZWEIG, Stefan. *Correspondance 1920-1942*. Paris : Grasset et Fasquelle, 2000.
- ZWEIG, Stefan. *Auf Reisen*. Francfort-sur-le-Main : Fischer Verlag, 2003 [1908-1934].
- ZWEIG, Stefan. *Le Brésil, Terre d'avenir*. Paris : L'Aube, 2005 [1941].
- ZWEIG, Stefan. *Romans, nouvelles et récits I*. Éd. de La Pléiade. Paris : Gallimard, 2013.
- ZWEIG, Stefan. *Romans, nouvelles et récits II*. Éd. de La Pléiade. Paris : Gallimard, 2013.
- ZWEIG, Stefan. *Correspondance, 1927-1938*. Paris : Payot & Rivages, 2013.
- ZWEIG, Stefan. *Jérémie*. Paris : Payot & Rivages, 2014 [1916].
- ZWEIG, Stefan et Sigmund FREUD. *Correspondance*. Paris : Payot & Rivages, 2013 [1908-1939].

## ANNEXE 1. PHOTOGRAPHIES D'ÉCRIVAINS EN UNIFORMES ET HABITS



Portrait de Peter Altenberg, non daté.<sup>213</sup>



Portrait de Hugo von Hofmannstahl, en 1893.

---

<sup>213</sup> Les photos contenues dans l'annexe 1 sont toutes du domaine public.



Portrait de Richard Beer-Hofmann, non daté.



Portrait de Hermann Bahr, en 1891.



Sur cette photo : Hugo von Hofmannstahl (debout à gauche), Arthur Schnitzler (debout à droite), Richard Beer-Hofmann (assis à gauche), Felix Salten (assis à droite), et deux jeunes femmes, au Prater, en 1894.